Georges DENOINVILLE

Sensations d'Art

5e SÉRIE

Quatre Bois de A. Prunaire

D'après Edme SAINT-MARCEL

PARIS
DUJARRIC et Cie, Éditeurs
50, rue des Saints-Pères, 50

1904

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/sensationsdart5e00deno

Sensations d'Art

VOLUMES PARUS

Sensations d'Art (1re série). Préface de Jean Dolent. — Lithographie originale de E. Carrière.

Sensations d'Art (2e série). 2 dessins de J. Valadon.

Sensations d'Art (3e série). Préface de M. Jules Claretie, de l'Académie Française. Lithographie originale de H. Fantin-Latour.

Sensations d'Art (4e série). « L'Éveil ». Bois inédit de A. Prunaire et P. Vibert.

Lettres d'Artistes. (Chamuel, éditeur). Frontispice : « L'Eve », de Rodin.

La Charmeuse. — Roman.

A paraître :

La Forêt. — Roman.

Théâtre.

La Mariette. — Drame en 3 actes et un prologue.

Jacques. — Pièce en 4 actes.

La Mirette. — Pièce en 1 acte.

En préparation :

L'Art à l'Hôtel-de-Ville.

Une promenade au Louvre.

Certains Peintres et Sculpteurs du XXe siècle, enfants du Peuple.

La Vie Enclose. — Roman.

Jacques. — Roman.

Georges Denoinville

Sensations d'Art

5e SÉRIE

Quatre Bois de A. Prunaire

D'après **Edme SAINT-MARCEL**

PARIS
DUJARRIC et Cie, Editeurs
50, rue des Saints-Pères, 50

1904

Il a été tiré, de cet ouvrage,

DIX exemplaires sur papier de Hollande, avec une *triple suite* des illustrations, au prix de QUINZE FRANCS;

DIX exemplaires sur papier du Japon, et DIX exemplaires sur papier de Chine, au prix de DIX FRANCS.

SENSATIONS D'ART

EDME SAINT-MARCEL [1]

PEINTRE, GRAVEUR ET DESSINATEUR.

Edme Cabin Saint-Marcel était à la fois, ou devint plutôt, successivement graveur, peintre et dessinateur. Il naquit à Paris, 6, rue de Picpus, le 20 septembre 1819. Son père, qui était médecin et commandeur de la Légion d'honneur, possédait et administrait avec sa femme, née Françoise-Jeanne Rochette, une maison de retraite de vieillards.

1. Étude parue dans la *Gazette des Beaux-Arts* (nos 534-545) 1902 (septembre et novembre). Bois de Fy et A. Prunaire, d'après les dessins de E. Saint-Marcel.

Élève au collège Henri IV, ses études classiques furent très brillantes, ainsi qu'en témoigne la correspondance de ses dernières années, où l'on relève parmi certaines de ses lettres des traces d'une forte érudition latine.

Il quitta le collège vers 1837 ou 1838.

Si son père souhaita un instant le diriger vers les sciences médicales et lui céder la direction de son établissement, il n'opposa cependant aucun obstacle à satisfaire les désirs de son fils, qui rêvait surtout d'être peintre.

Ses débuts dans cette carrière libérale, tenue alors en médiocre honneur par les bourgeois, qui la considéraient comme un métier trop aventureux et peu digne pour leurs fils, ne se heurtèrent donc pas aux mêmes difficultés qu'éprouva Corot quand il manifesta à son père des intentions semblables. Que les temps ont changé !

Bien recommandé, pourvu d'une pension suffisante, Edme Saint-Marcel entra d'abord à l'atelier de Steuben, un de ces peintres de l'époque impériale dont on retrouve des plafonds au Louvre, à côté de ceux de Blondel et d'Abel de Pujol.

Mais il y fit un séjour insignifiant et devint élève de Caruel d'Aligny, le paysagiste classique, aux qualités duquel Thoré, qui n'aimait

pas sa peinture sèche, rendait cependant justice (1) : « Aligny a fait des dessins du plus haut style et d'une noble élégance ; il cherche la grandeur dans la simplicité. »

Saint-Marcel fréquenta ensuite l'atelier de Léon Cogniet, lequel lui apprit vraisemblablement à dessiner la figure (2), et paraît enfin avoir été surtout l'élève et le disciple d'Eugène Delacroix.

D'aucuns lui contestent ce titre, cependant que tout s'accorde à prouver, en réalité, que Delacroix affectionna ce jeune homme de moitié moins âgé que lui. Ensemble, ils voyagèrent dans les Pyrénées, et Saint-Marcel qui avait voué à Delacroix une admiration fervente dont son œuvre fournit tant de preuves notoires, raconta au graveur Prunaire de qui je tiens l'anecdote, que, au cours d'une de leurs promenades, le pied manqua à Delacroix tout près

1. Dans son Salon de 1885, E. Loudun terminait un article élogieux de l'acropole d'Athènes d'Aligny par ces mots : « La beauté du style est ici, comme dans toutes les œuvres de M. Aligny, portée jusqu'à l'idéal. »

2. M. Bonnat possède un remarquable dessin de jeune garçon à la sanguine daté de 1865, qui donne à penser qu'Edme Saint-Marcel eût pu devenir un maître également en ce genre.

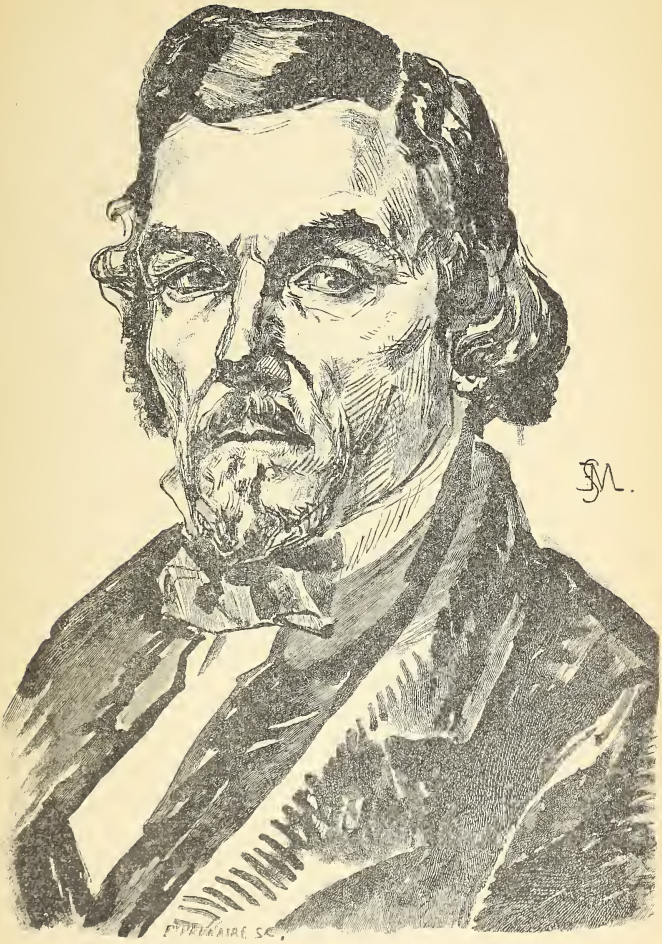
d'un précipice, et que, sans lui, Saint-Marcel, qui avait pu le retenir à temps, Delacroix eut infailliblement roulé au fond de l'abîme.

« A cet instant, ajoutait Saint-Marcel, Delacroix se tourna brusquement vers moi, et je crus voir luire, dans l'expression de son regard effaré, comme l'éclair rapide d'un soupçon à mon adresse, né de l'imminence même du danger auquel il avait échappé par miracle. »

Cet accident n'est d'ailleurs aucunement relaté dans le Journal de Delacroix, et si danger il y eut vraiment, Saint-Marcel a pu s'en exagérer considérablement la nature, ou être le jouet d'une de ces hallucinations coutumières aux cerveaux un peu exaltés comme le sien.

Ce qui reste de sérieux et de convaincant, c'est la mention du Journal de Delacroix, relatant à la date du 29 juin 1847, une visite de Saint-Marcel, en cette remarque brève : « Saint-Marcel venu dans la journée. » Et la note à l'appui de M. Paul Flat, à qui l'on doit la publication et la réunion de tous les paragraphes de ce Journal :

« Saint-Marcel, un des élèves de Delacroix, qui fréquentait son atelier. Delacroix lui a emprunté parfois des études de figures d'après nature, pour les dessiner à son tour suivant son propre sentiment. »



EUGÈNE DELACROIX

DESSIN DE E^me^ St MARCEL (COLLECTION L. BONNAT).

Une autre confirmation nous est fournie par Philippe Burty :

« Delacroix avait ouvert, rue Neuve-Guillemin, un atelier. Parmi les élèves, s'y rendaient : Joly Grandgador, Desbordes-Valmore, *Saint-Marcel*, Maurice Sand, Andrieu, Eugène Lambert, Lassalle, Gautheron, Leygue, Th. Véron, Ferrussac... »

Faut-il accepter à la lettre cette supposition que j'ai recueillie, sans ajouter d'autre importance à des bruits vagues, comme le sont toutes ces légendes qui s'emparent des hommes après la mort et nous abusent trop souvent sur leur compte : Delacroix, paraît-il, aurait, à plusieurs reprises, conseillé à Saint-Marcel de venir travailler à Paris, de quitter sa forêt ; aussi bien, Saint-Marcel avait pensé à consacrer sa vie à graver à l'eau-forte l'œuvre de Delacroix, et qui l'aurait encouragé à le faire ?...

De tous ces racontars, il faut en prendre et en laisser. Mais il est indéniable que l'influence de Delacroix sur l'œuvre de Saint-Marcel fut décisive, comme nous le verrons par la suite, et qu'elle permit qu'on les confondît bien des fois l'un l'autre, puisque parfois l'on attribue ce qui est de Delacroix à Saint-Marcel, et vice versâ

Ainsi donc, leur liaison fut sérieuse et continue. Un portrait superbe à l'encre de chine,

de Delacroix par Saint-Marcel, provenant de la collection de M. Bonnat et que nous reproduisons, un Delacroix tout près de la quarantaine, sévère, hautain, l'œil profond et observateur, démontre assez péremptoirement, non moins que le dessin de jeune garçon à la sanguine précité, quel peintre de portraits Saint-Marcel aurait fait, s'il n'avait embrassé le genre du paysage, et rien ne dément alors que Delacroix n'eût cherché à le détourner de cette seconde voie pour lui voir de préférence choisir la première. Cependant, il est à remarquer que le dessin de jeune garçon date de 1865, Saint-Marcel ayant alors près de 46 ans. Il est probable qu'il en a fait bien d'autres.

M. Tavernier, le peintre de chasses, me cite ce trait où l'influence de Delacroix ressort clairement : Saint-Marcel était très préoccupé de la multiplicité des tons que l'œil de son maître analysait, et un de ses gestes favoris était de montrer sa main, sur laquelle il se plaisait à retrouver des verts, des bleus, des jaunes mêlés aux roses de la chair.

Je m'explique que Saint-Marcel soit venu à Marlotte, attiré comme tous les peintres, par les merveilleuses descriptions du spectacle de la forêt de Fontainebleau qu'en faisaient les plus anciens ; que les envois au Salon de

Th. Rousseau, de Decamps, n'aient pas été non plus étrangers à la tentation d'approcher ces maîtres de plus près, et que sa fréquentation à l'atelier de Delacroix lui ait permis de se lier avec eux d'une amitié solide et durable. Saint-Marcel se prévaut et s'enorgueillit lui-même, tout le premier, de l'influence, entre toutes, de Rousseau :

Grès-sur-Loing (Seine-et-Marne),
Hôtel Chevillon, 1880.

Mon cher Prunaire,

Avant-hier seulement, je suis allé à Fontainebleau et j'y ai trouvé chez moi votre mot relatif au projet de souscription pour le monument commémoratif de Corot et de Rousseau.

Je suis d'autant plus disposé à votre proposition que je ne puis me trouver que très honoré d'être choisi comme membre de la commission, et c'est un devoir trop naturel pour moi de travailler dans la limite de mon pouvoir à perpétuer la mémoire de deux hommes qui ont autant influé sur mes études, pour que je pense à m'y soustraire. Il ne nous reste donc plus qu'à nous entendre plus amplement à ce sujet. Commencez d'abord, je vous prie, à donner

mon adhésion au comité en formation, puis, dans quelques jours, le 15 ou 16 courant, je pense vous voir et nous nous entendrons sur les détails. Quand j'aurai pouvoir titulaire, je commencerai seulement à faire la propagande que vous me recommandez et que ma conscience me dicte.

Bien cordialement à vous.

EDME SAINT-MARCEL.

Il les connut ensuite, ces maîtres, à Barbizon, où il passait les étés, et c'est seulement alors, que, décidé à faire du paysage, il vint, vers 1815, habiter Fontainebleau, ville qu'il ne quitta plus qu'à sa mort. C'est de cette époque que datent ses plus belles eaux-fortes.

J'emprunte au livre de M. Amédée Besnus (1), qui connut Saint-Marcel, ces passages qui nous le montrent travaillant avec ardeur sous les ombrages de la forêt, désireux aussi d'échapper aux tracas d'un intérieur dont il s'était malheureusement assumé la charge de trop bonne heure. Nous n'avons pas à insister sur les détails de la vie intime d'Edme Saint-

1. Amédée Besnus. *Mes relations d'artistes*. P. Ollendorff, 1898

Marcel ; qu'il suffise au lecteur de comprendre à demi-mot que le sexe faible, ou la faiblesse de Saint-Marcel, à plus proprement parler, fut une des causes indirectes de ses déboires artistiques et de sa carrière brisée.

« Saint-Marcel, lui, du matin au coucher du soleil, parcourait les solitudes de la forêt en toute saison, dessinant, avec un scrupule inouï, la structure vigoureuse des chênes et les élégances des bouleaux, poussant rageusement parmi les roches bouleversées de la Gorge-aux-Loups et du désert de Franchard... Certes, il exécuta ainsi de superbes études bien personnelles, assurément, quelques toiles maîtresses, égales, ou peu s'en fallait, à celles de ses émules célèbres, Jules Dupré, Th. Rousseau, Diaz, etc., mais qui ne devaient pas attirer sur lui particulièrement l'attention. Seuls, Decamps et Godefroy Jadin le devinèrent et se l'attachèrent, le premier pour l'aider dans la préparation de ses tableaux qu'il cuisinait ensuite à sa guise, l'autre, Jadin, le grand animalier officiel, pour peindre les fonds sur lesquels s'enlevaient en taches si rutilantes les chiens de meute de ses chasses à courre.

« ..Il y a telle toile capitale, un *Rendez-vous de Chasse à la Croix de Saint-Hérem*, où Saint-Marcel a peint d'une façon magistrale les hautes

futaies de hêtres si habilement sacrifiées, néanmoins aux exigences du sujet principal, que de la collaboration de ces deux maîtres, résulta un véritable chef-d'œuvre. »

Saint-Marcel expose pour la première fois au Salon de 1848. Puis, successivement, en 1852, 1855, 1857. A cette dernière date, il envoie à la fois trois tableaux : La *Gorge-aux-Loups*, un *Paysage d'automne* et la *Forêt de Fontainebleau au printemps*, œuvres capitales qui lui valent les louanges de la presse.

Un de ses amis, le critique Pétroz, fait de lui le plus bel éloge, dans la *Philosophie positive* de Littré. Dans le *Moniteur* du 11 septembre 1857, Edmond About écrit : « M. Saint-Marcel est un saint tout nouveau dans le calendrier des bons peintres. S'il continue comme il a commencé, je lui promets des dévôts à foison. La vue de la *Gorge-aux-Loups* annonce une volonté bien arrêtée de dessiner les plans et d'étudier la musculature des arbres. Il y a là un certain nombre de chênes qui pourraient entrer chez M. Desgoffes, sans demander pardon.

Le *Paysage d'automne* nous offre un ciel charmant, des terrains parfaits, une facture saine et vigoureuse. Peut-être le fond est-il un peu lourd.

L'Effet de printemps est un pétillement de

verdure qui fait éclater en bouquets l'extrémité de toutes les branches. Bravo, Monsieur, voilà le vrai paysage.

Après Edmond About, Louis Enault dit à son tour, dans sa critique du 31 juillet 1857 :

« Je ne dirai pas que la préoccupation du dessin absorbe Saint-Marcel au point de lui faire oublier le charme. Cette restriction violente exagérerait beaucoup mon idée. Voici seulement ce que je veux dire : la nature, toute simple qu'elle est, est femme ; elle choisit ses toilettes dans toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Watteau la représente dans sa robe de bal, M. Corot dans son costume de fiancée, M. Saint-Marcel la représente plus volontiers dans un déshabillé du matin où domine la couleur grise. Il manie fort habilement le gris des pierres, des troncs d'arbres, et du ciel. Il a raison, mais je ne voudrais pas que l'usage heureux d'une couleur aimée, devînt à la longue un abus.

« M. Saint-Marcel, élève de M. E. Delacroix, comprend le paysage en coloriste, il le traite par larges masses, sans s'amuser à compter les brins d'herbe. Je ne saurais trop recommander ses trois toiles : la *Forêt de Fontainebleau au printemps*, la *Gorge-aux-Loups*, et surtout le *Paysage d'automne*, que bien peu seraient capa-

bles de peindre aujourd'hui. Tout cela est rendu dans une gamme sobre et sévère et pourtant très puissante d'effet. Le ciel est aperçu à travers les arbres et roulant ses nuages orageux ; les terrains sont gras et vigoureux et les bois qui occupent le fond du tableau se détachent avec une netteté surprenante.

« Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Saint-Marcel dont j'ai vu les toiles hier pour la première fois, mais s'il persévère dans la voie où il est entré, je lui prédis les plus honorables succès. »

Voilà donc Saint-Marcel lancé par des parrains très recommandables. Les attentions de ces critiques envers lui sont d'un heureux augure pour l'avenir. Son œuvre est le meilleur garant de ses succès. Pourtant, malgré ces heureuses prémices, Saint-Marcel n'obtient au Salon officiel de 1857 aucune récompense ; ce n'est que quelque temps après, à l'exposition de Melun, que sa *Gorge-aux-Loups* remporte une médaille d'or, et que ce tableau, — un bonheur n'arrive jamais seul, — est acquis par l'État, lequel, au nom de l'Empereur, en fait don dix ans plus tard au musée de Châlons-sur-Marne, où il est encore (1). Comme ordon-

1. Ce tableau a 1 m. 45 de hauteur sur 1 m. 55 de largeur. Le paysage est d'hiver ; dans le coin, à droite

nance, lumière, facture, ce tableau de la *Gorge-aux-Loups* a les qualités qu'on retrouve dans les œuvres de Decamps et de Rousseau.

En 1861, Saint-Marcel expose les *Premières feuilles* (1); Edmond About qualifie le tableau de chef-d'œuvre. Il est reproduit dans le *Monde Illustré*, dessiné sur bois par Lavieille et est gravé par H. Linton.

On en donne une description flatteuse. « Avril ne redoute plus les rigueurs du froid et ranime d'une vie nouvelle la forêt si longtemps endormie. Le houx et le genévrier perdent leurs baies rouges et noires, tandis que pâlit leur feuillage toujours vert.

Le chêne, le hêtre, le charme secouent leur branchage à la bise tiédie et leurs bourgeons se dilatent, éclatent en mettant au jour, leurs jeunes pousses. Le soleil, tamisé par la haute futaie, jette ses lames d'or sur les mousses vertes, brunes et pourprées ou sur les fougères aux nervures bizarres qui tapissent la clairière, et chauffe de ses rayons les gouttelettes diaman-

du tableau, deux bûcheronnes, l'une accroupie, l'autre debout, font un fagot avec le bois qu'elles ramassent.

1. Ce tableau appartient à M. Paul Gaultry, notaire honoraire à Sens.

tées, laissées à chaque endroit par le brouillard du matin.

Des flaques d'eau sont restées çà et là pour rafraîchir à leur tour les racines enfouies, et la route elle-même, semble, malgré ses ornières profondément creusées, vouloir reconquérir ses anciens droits à la végétation. Que ne disent encore avec tout cela, les « Premières feuilles » de Saint-Marcel ? Comment exprimer la délicieuse impression rendue si parfaitement dans ce charmant tableau ? »

En 1863, Saint-Marcel est refusé. Il est en bonne compagnie d'ailleurs. Le jury s'étant montré ultra-sévère, l'Empereur avait décidé la formation d'un Salon annexe dans le palais même affecté au Salon principal ; il voulait, dit expressément la note du *Moniteur*, « laisser le public juge de la légitimité des réclamations. »

C'était presque un honneur d'en faire partie, à côté des Francis Blin, Brigot, Cals, Chintreuil, Darjou, Fantin-Latour, Harpignies, Jongkind, Landsyer, Lapostolet, Alphonse Legros, Edouard Manet, Pissarro, Whistler, Antoine Vollon, Eugène Villain, etc... Saint-Marcel est distingué par Castagnary qui s'étonne surpris, et regrette cette exclusion pour lui comme pour les autres, que l'éminent critique passe en revue dans son *Salon* : « Saint-Mar-

cel, qui aurait dit à celui-là, qui brille par tant d'éminentes qualités, et qui a rendu tous les services que nous savons à des artistes célèbres, qu'il tomberait un jour dans cet enfer ? Il y a eu méprise, évidemment. Je ne ferai pas à Saint-Marcel l'outrage d'insister sur ses qualités solides et vigoureuses. Sa réputation dans le monde spécial de l'art n'est plus à faire, Dieu merci. Qu'importent quelques défaillances dans ce paysage de la *Chute de la rivière du Loing ?* Le ciel en est-il moins d'une merveilleuse beauté, et un chef-d'œuvre ?.... »

Castagnary eut raison. Les ciels de Saint-Marcel sont toujours superbes de limpidité, de qualités de ton, de lumière, d'impression. Ils sont comparables à ceux de Decamps, comme la belle ordonnance de ses paysages et la recherche du style font, si j'ose dire, de Saint-Marcel l'émule, à côté de Rousseau, de Dupré, auprès desquels il se tient sans défaillances, d'un Jean Both d'Italie, dont la personnalité se serait complétée de ce sentiment de la nature indigène qui s'exhale des œuvres de cet autre maître, Jean Wynants.

Ainsi donc, Saint-Marcel travaillait pour le Salon. C'est à retenir quand on accuse cet artiste d'avoir été paresseux, cependant qu'il me paraît avoir été constamment sur la brèche. Et sa cons-

tance, jusqu'à un certain point, me semble méritante, si je réfléchis à cette circonstance particulière de sa vie d'artiste, que Saint-Marcel fut presque complètement accaparé par Jadin qui l'employa à l'aider dans ses tableaux, le paya à la tâche et ne se fit aucun scrupule de signer des œuvres dues pour les trois-quarts à Saint-Marcel, qui, ayant déjà fortement ébréché son patrimoine, fut encore très heureux d'avoir été choisi de préférence à un autre.

Jadin, à cette époque, comblé déjà des bienfaits de la famille d'Orléans, était devenu peintre de la vénerie impériale.

Jadin étant le compagnon le plus assidu de Decamps, il advint tout naturellement que Saint-Marcel se lia avec Decamps, dont il devait devenir à la fin de sa vie, le locataire à Fontainebleau.

Jadin était en pleine production de ses chasses, dont Thoré disait : « Les chasses de Jadin sont entendues comme des tableaux de décoration à grand spectacle, et d'un effet divertissant. Oudry n'était pas plus fort sur le sanglier que Jadin ».

En 1864, Jadin obtint la croix. La faveur dont il fut l'objet excita momentanément la jalousie de Saint-Marcel, vexé de contribuer tant à la gloire de Jadin, sans qu'il lui incombât d'autre

profit que la rémunération de vingt francs par jour dont le gratifiait chichement son patron. Mais nécessité fait loi, et Saint-Marcel continua. Il appert donc indubitablement qu'il fut sacrifié à Jadin, et que son œuvre de paysagiste se fondit dans les paysages de ce dernier.

Aussi bien ne put-il travailler autant pour lui-même qu'il l'aurait fait si ses loisirs eussent été plus étendus, en fait de tableaux importants comme ceux que j'ai mentionnés plus haut, et qui sont presque les seuls dont une étude comparative m'ait permis de relever les traces dans sa production fertile et complexe.

Certains tableaux de Jadin sont presque entièrement de la main de Saint-Marcel : on citait un *Soleil couchant* signé Jadin, que Saint-Marcel aurait pu revendiquer pour une de ses plus belles créations.

Saint-Marcel, obligé de lutter, esprit chagrin nerveux, timide, ne sachant pas se plier aux exigences mondaines, d'opinions qui cadraient peu avec celles des courtisans du régime impérial, dédaignant les courbettes et les platitudes, inapte à se faire de la réclame et à se ménager les critiques non moins qu'à se les attacher, devait infailliblement succomber. En 1857, il fut en compétition pour la médaille avec Daubigny. Ce dernier l'obtint, et Saint-Marcel ne fut plus

jamais proposé au Salon officiel pour cette distinction.

Des tracas intimes contribuaient à aigrir son caractère.

On cite ce détail entre tous.

Saint-Marcel prétendait qu'il était devenu paysagiste parce qu'il fuyait son intérieur qui était un enfer et aimait l'isolement qu'il trouvait dans la forêt. Plus tard, il l'avait prise en horreur prétendant qu'elle lui rappelait des souvenirs trop pénibles (ceci à la fin de sa vie).

Un jour, il déjeunait chez un ami, il renverse son verre et répand le vin sur la nappe.

— « Je ne suis bon à rien, décidément, s'écrie-t-il, et il tire un revolver de sa poche pour se brûler la cervelle.

Il en résulta une sorte de désespérance morale qui agit défavorablement sur ses moyens de production. Il perdit la confiance en soi-même, comme Decamps ; il en arriva à n'être plus jamais satisfait des résultats de ses travaux. Il se mit alors à gratter, à poncer ses motifs, à les détruire même : combien d'œuvres dut-il gâcher de la sorte, imitant en cela Decamps, qui en était arrivé à brûler en tas des études déjà très avancées ! Cette hésitation, ce manque de confiance en soi, Saint-Marcel nous les confirme dans la lettre suivante :

Fontainebleau, novembre 1881.

Mon cher Prunaire,

Vous me demandez ce que je deviens ? Hé quoi ? rien. Je suis et je reste, jusqu'à présent, cette faible parcelle de cette vieille poussée qui naquit quand le siècle avait vingt ans à peine. Combien de ceux-là manquent à l'appel, aujourd'hui, inconnus au bataillon. C'est fatalement mon sort, comme celui de ce vieil ami Pétroz.

Pendant que j'étais chez vous, Saintin m'attendait à Rennes avec M. Waldeck-Rousseau, et mon jeune notaire dans la Nièvre. J'ai essayé de profiter des beaux jours derniers pour travailler un peu d'après nature. J'ai mis en train le motif de Thomery sur une plus grande toile, mais j'ai dû y renoncer en voyant le paysage devenu tout gris. La note d'hiver plaît peu, et je suis obligé de remettre la partie au printemps ou à l'automne prochain.

Votre tout dévoué

EDME SAINT-MARCEL.

J'ai retrouvé mon *Faust*, il est beau d'épreuves, mais délabré ; c'est un malade de bonne constitution, mais qui demande des ménage-

ments. Le portrait de Gœthe et celui de Méphisto, dans le ciel, sont superbes sur papier de Chine. Vous avez toujours mes eaux-fortes : les cavaliers de Delacroix et le Marilhat. Mettez-les de côté, je vous prie, pour me les faire revenir et veuillez aussi penser à mes dessins qui sont restés à *l'Art*. Je serai bien aise de les revoir.

Je vais seulement reprendre mon travail d'atelier, je range et m'organise pour l'hiver. »

Je dois à M. Brunet-Houard, le paysagiste animalier de talent, qui a approché Saint-Marcel, quelques détails qui prouvent à quel degré on augura du mérite de Saint-Marcel et de sa réussite.

« C'était, écrit M. Brunet-Houard, vers 1863 ou 1864, Daubigny continuait sa route et prenait si bien les devants que la presse ne s'occupait que de lui à cette époque ; Dupré s'endormait à l'Isle-Adam, Millet, très contesté, se débattait dans une gène ressemblant pas mal à de la misère ; Rousseau cherchait des voies nouvelles et déroutait les amateurs ; Blin venait de mourir, laissant à néant les plus belles espérances ; Nazon faisait des vers et des épigrammes ; Hanoteau se lançait dans la politique avancée ; Leroux, Lapierre, ne travaillaient qu'à leur temps perdu, en amateurs.

Diaz, enfin, faisait du commerce ; Saint-Marcel avait donc bon jeu pour prendre sa place.

« Un jour vint où je crus que c'était fait, ou que la chose allait arriver.

« Il vint chez moi, un jour de fin d'octobre, avec deux toiles de 30 ou 40, me disant que, son atelier étant trop petit, il me demandait l'hospitalité pour ébaucher simultanément les deux motifs qu'il venait de prendre à la mare aux Fées.

« En trois jours, les deux toiles étaient couvertes et avec des pochades bien insuffisantes, cependant, comme documents.

« Je n'ai jamais vu de lui, et les contemporains qui vivent encore peuvent l'affirmer, rien d'aussi complet et comme couleur, et comme composition. Un bouquet de hètres à côté d'un bois de chênes, avec quelques bouleaux, sur un terrain de bruyères et de mousse. C'était éblouissant de lumière et de couleur. Nous tous, lui prédisions un grand succès et une vente certaine de ces deux tableaux, s'il en conservait les qualités. Mais, disaient les vieux, Comayras, Corot, Decamps, Jadin, mais, disaient-ils, demain il y aura à la place une plaine, et un village au bout, après demain une cour de ferme avec du bétail, ou bien une inondation, ricanait Paul Huet » ; ce vieillard, sans talent, insinuaient

Delécluze et Jal, deux critiques du temps, qui furent toujours injustes à l'égard de ce grand initiateur du paysage romantique.

Ils disaient malheureusement vrai, et ces tableaux furent perdus.

Comme peintre, aux approches de 1870, Saint-Marcel était fini, ou, à mieux dire, estimait qu'il aurait plus de bénéfices à ne plus peindre des tableaux qui ne se vendaient pas, et dont les frais matériels le ruinaient. Cette versatilité dans ses efforts, ce manque de confiance en soi, une complexité incroyable de talent, ont donc, dans une mesure relative, autorisé Decamps, en un moment de mauvaise humeur, à reprocher à Saint-Marcel d'être paresseux. Non, Saint-Marcel n'était pas paresseux. Mais il éprouvait cette désillusion de l'artiste qui, n'ayant rêvé que pour et par son art, s'aperçoit de l'inutilité de ses efforts et doute... Quelle souffrance ! et comme je le plains de tout mon cœur, lui, ainsi que ceux qui ont placé très haut leur idéal, ont vécu dans la tour d'ivoire de leurs rêves et ont été victimes de leur destinée malheureuse !

Car Saint-Marcel a beaucoup travaillé ! Il a fait de la peinture, de l'eau-forte et des dessins, se révélant, du premier coup, maître en tous ces genres. Il n'empêche que Decamps, avec qui Saint-Marcel a tant d'analogie, (quelques années

avant sa mort, en 1860, Decamps, miné par la maladie, était devenu grincheux et acariâtre) quant aux nuances de caractère, plus sociable néanmoins que le vieux maître dont le naturel sauvage ne laissait guère pénétrer dans sa manière de vivre et cachait sa manière de peindre, dit un jour de Saint-Marcel :

« C'est un ours de génie. »

Saint-Marcel a si peu travaillé, qu'au contraire bien des paysages, tableaux inachevés, esquisses, de sa main sont aujourd'hui démarqués et signés Th. Rousseau et J. Dupré, comme ses dessins sont vendus pour des Delacroix dans les ventes de l'hôtel Drouot par certains marchands peu scrupuleux.

Saint-Marcel peignit non seulement en forêt de Fontainebleau, mais aux environs, à Changis, Nemours, Marlotte, Thomery, Valvins, Moret, Grèz, Héricy. Il fit de charmants bords de rivières.

On juge les gens d'après leur caractère. Combien de traits anecdotiques dénoncent chez Saint-Marcel un fonds de timidité très grande, de fierté qui peut paraître exagérée, d'orgueil que n'estimeront pas ceux dont la conscience souple ne répudie pas à employer les moyens complaisants, de nature à procurer à leur auteur des profits moins chimériques ! M. Boisselier,

de Fontainebleau, m'a cité le trait suivant : Un amateur en visite chez Saint-Marcel, lui offre 50 francs d'un dessin que l'artiste estime 200 francs. Que fait Saint-Marcel ? Dépité, rageur, il préfère déchirer le dessin en deux morceaux, que M. Boisselier ramasse. Encadré, ce dessin, est-il besoin de le dire, était excellent et digne du maître qui se refusait à aller offrir ses dessins aux marchands qui le sollicitaient. Vanité mal placée, dit-on. Encore faut-il tenir compte de l'amour-propre des artistes de ce temps, qui plaçaient leur art au-dessus des marchandages misérables de nos agioteurs modernes.

En remontant un peu plus en arrière, ne voyait-on pas Ary Scheffer, Diaz, acheter des études à Th. Rousseau que l'ostracisme des jurys officiels éloignait des Salons.

31 août 1886.

Mon cher Prunaire,

M. Moissard m'a définitivement rapporté hier le dessin (lévrier couché, des Dessins du siècle), que M. Hawkins avait trouvé assez de son goût pour qu'il prît un instant la velléité de s'en rendre acquéreur.

Donc, si d'aventure, ainsi que vous me le fîtes espérer, vous pouviez, dans votre monde amateur, en trouver le placement dans des conditions un peu plus avantageuses, ce serait de votre part, pour moi, un service véritable eu égard à la pénible conjecture dont, de toute manière, je subis les effets désastreux.

Bien cordialement à vous.

SAINT-MARCEL.

Aussi bien, cette nouvelle lettre de Saint-Marcel témoigne de son louable désir, cependant, d'entrer en relations avec les amateurs.

Mais une des anecdotes les plus connues est celle-ci (1), dont M. Arthur Héseltine (2),

1. *La Curiosité Universelle* (29 décembre 1890) : Saint-Marcel, par Loys Delteil.

2. Une opinion intéressante de M. Héseltine, de Marlotte.

« On a tort de penser que Constable n'était pas apprécié de son vivant par les Anglais. Il avait beaucoup de succès, bien plus que Old Crôme qui resta pauvre toute sa vie et demeura dans la ville de Norwich.

M. Héseltine, artiste-peintre et graveur ajoute : quand j'étais tout petit, un neveu de Old Crôme m'enseignait le dessin.

Le frère de M. Héseltine de Marlotte, est un conservateur de « National Gallery » et grand collectionneur de dessins.

de Marlotte, m'a confirmé l'authenticité (1) :

« Saint-Marcel travaillait dans le même atelier que Jadin, au palais de Fontainebleau. Il se trouvait ce jour-là, seul dans l'atelier avec Schopin, le fils de l'ancien directeur de la faïencerie de Montigny-sur-Loing, quand, tout à

1. On lui attribue également ce trait de caractère, qui peint le Saint-Marcel bon enfant, cordial avec ses amis, fin et spirituel. Un jour, rencontrant en forêt un paysagiste, il s'étonna de ne pas voir sur sa palette du vermillon. « A quoi bon ? répliqua le peintre, montrant la verdure environnante. — Mais, riposta Saint-Marcel, gouailleur, sans l'ombre d'une méchanceté, avec quoi donc faites-vous les verts ? »

Il est évident que Saint-Marcel sut se concilier de solides amitiés, nous en avons l'attestation par cette lettre.

1889.

Mon cher Prunaire,

... Je descendrai probablement chez ce bon et vieil ami Pétroz, chez qui j'ai déjà accepté l'hospitalité dernièrement pendant quarante-huit heures, sur lesquelles je n'ai pu parvenir à en prélever une ou deux pour aller vous serrer la main, me trouvant repris en sous-œuvre par Jean Gounod qui, depuis longtemps, brûlait de me montrer son atelier, de me présenter à son père, et qui m'a voulu aussi donner une nouvelle preuve d'amitié en m'invitant personnellement dans sa demeure intime de petite famille.

Saint-Marcel.

coup, le chambellan annonça l'Empereur et l'Impératrice, qui entre la première, suivie de ses dames d'honneur. Saint-Marcel s'est avancé pour la saluer, mais soudain, pris de timidité, impressionné, c'est très possible, par la beauté de l'Impératrice, il reste muet et embarrassé, répond mal aux questions de la Souveraine. Enfin, l'Empereur paraît ; Saint-Marcel est plus à l'aise et montre son tableau, que l'Empereur, la cigarette aux lèvres, complimente, en même temps qu'il attire Saint-Marcel auprès de la fenêtre et s'extasie avec lui de la belle vue qu'ils ont sous les yeux, de l'étang, des carpes et des frondaisons qui l'encadrent. Puis l'Empereur rejoint l'Impératrice et sort.

« Deux jours après, Saint-Marcel reçoit l'ordre de l'Empereur de peindre le paysage de la fenêtre. Saint-Marcel le commence, mais un après-midi de spleen, il crève sa toile en s'écriant : Non ! décidément, non ! je ne suis pas un courtisan. »

C'est du moins ce qui subsiste de ses confidences à un artiste qui travaillait à la décoration intérieure de la Galerie des Cerfs et exécutait des vues de France en camaïeu bleu, artiste que je suppose devoir être le peintre de fleurs A. Couder. C'est encore lui qui reconduisait poliment, mais avec une froide dignité, à

la porte de son atelier, un amateur qui le priait de meubler de quelques moutons la solitude d'un de ses paysages, dont ils avaient longtemps débattu le prix : « Des moutons, s'écria Saint-Marcel, des moutons dans la forêt ! Jamais, Monsieur ! »

*
* *

Comme graveur, Edme Saint-Marcel est ainsi apprécié par M. Félix Bracquemond (1), qui a en sa possession les quatre principales eaux-fortes de cet artiste trop méconnu : « Les eaux-fortes de Saint-Marcel valent, en tant qu'eaux-fortes, celles des vues de Paris de Méryon. »

Un semblable éloge, venant de M. Bracquemond, est à considérer.

Car c'est ce même maître peintre-graveur qui écrivit dans les *graveurs du XIXe siècle*, de Béraldi :

« Méryon est la personnification du peintre-graveur, non pas du peintre qui a peint et gravé, lui n'a pas peint. Il a fait, à la vérité

1. Saint-Marcel fut lié avec Diaz, Cicéri, Lavieille, Desjoberts, Bléry, Anastasi, P. Huet, Decamps, Delacroix, Amédée Besnus, A. Prunaire, Tavernier, Bracquemond, Brunet-Houard, etc.

quelques dessins très beaux, mais incomplets. Sa peinture, son dessin, son œuvre, en un mot, d'une accentuation et d'une originalité sans égales, c'est sur le cuivre et par l'eau-forte qu'il l'obtient, est-il donc trop subtil de dire qu'il est peintre-graveur, et que les autres sont peintres et graveurs ?...

En effet, Méryon, élève de David, commença par faire de la peinture, envoya au Salon, mais ne put continuer la peinture, atteint de daltonisme, et ne distinguant pas les couleurs. »

Saint-Marcel complète la liste des peintres-graveurs qui ont noms : Rembrandt, Decamps, Delacroix, Barye, Paul Huet, Corot, Daubigny, Marilhat, etc.

Outre ses copies d'après les maîtres : Titien, van Dyck, David (*Portrait de Pie VII*), Gérard Dou, Rembrandt, Holbein, van Ostade, Delacroix, Decamps, on lui doit surtout les quatre eaux-fortes originales intitulées :

Le Berger et la Bergère conversant, effet de soleil dans la forêt de Fontainebleau (1848, exposée au Salon) ;

Les bœufs traversant la mare de Belle-Croix, effet de soleil à travers les arbres (1848, exposée au Salon) ;

La Bergère assise, nid de l'Aigle (1852, exposée au Salon) ;

Le paysan suivi de son chien, *Gorges d'Apremond* (1863, exposée au Salon) ;

Ces deux dernières sont des chefs-d'œuvre de gravure. Le métier est admirable, souple ; les figures elles-mêmes font partie intimement de la lumière blonde du paysage.

Dans celle de la *Bergère assise*, on s'étonnera que Saint-Marcel, qui ne voulait pas peindre des moutons en forêt, en ait indiqué plusieurs.

Néanmoins, nous retrouvons dans les deux états de ces quatre eaux-fortes, les mêmes hésitations, les mêmes retouches qu'en certains de ses tableaux.

Il est également coutumier de repentirs qui l'amènent à gâter de belles épreuves au second état ; par exemple le deuxième état de la *Bergère assise* se ressent de grattages, d'effaçures, qui en dénaturent le caractère, peut-être plus vigoureux que dans l'épreuve du premier état, mais avec d'évidentes altérations après la lettre, que la morsure a laissées subsister en blanc.

Que manqua-t-il donc à Saint-Marcel pour atteindre la perfection en gravure ? La continuité dans les efforts, et une connaissance pratique plus complète du métier de graveur qui lui eût permis de vaincre des difficultés

qui l'arrêtaient ou le rebutaient à la longue.

Saint-Marcel a laissé, en gravure, diverses pièces plus secondaires :

La Mère Dusserre, tête de vieille femme (1870);

La même, profil à droite.

La Panthère, tournée à droite (1873);

Tête de lion, sur fond noir, signée à rebours (1873); a paru depuis dans l'*Illustration Nouvelle*).

On a aussi de lui un essai lithographique: trois sujets sur la même pierre: *Un chat assis près du feu* et deux paysages.

Je n'analyserai pas plus longtemps le graveur que fut Saint-Marcel. M. Loys Delteil, dans son étude sur cet artiste parue dans la *Curiosité Universelle* du 29 décembre 1890, l'ayant défini à grands traits soigneusement et comme il importait de le faire.

*
* *

La physionomie de Saint-Marcel serait incomplète, si je ne m'attardais pas, avec un soin jaloux, à décrire sa personnalité de dessinateur animalier. En cette application de ses facultés si complexes et si multiples, Saint-Marcel a peut-être résumé là tous les éléments de ses

aptitudes créatrices et originales. Il rivalise hautement, depuis Vittore Pisano, avec Rembrandt, Delacroix et Barye.

Un peu avant 1870, Saint-Marcel s'adonna à l'étude de la gent féroce. Il courut les marchés de Montereau, s'installa auprès des ménageries qui séjournaient fréquemment dans cette ville, et, suggestionné très certainement par sa collaboration avec Jadin et son étude approfondie de l'œuvre d'animalier de Delacroix, il marqua de sa griffe léonine des dessins que celui-ci n'eût pas reniés. M. Boisselier me citait ce fait qui atteste combien Saint-Marcel avait horreur de travailler de « chic » ; un jour, à Fontainebleau, une ménagerie étant de passage, Saint-Marcel s'empresse d'aller s'asseoir devant la cage des fauves, revêtu d'une blouse grise, le chef couvert d'une casquette à large visière, afin de protéger sa vue qui commençait à baisser singulièrement. Un tigre l'attire de préférence, mais désireux de le voir rugir et afin de le prendre sur le vif, il prie son ami Boisselier d'exciter avec sa canne l'animal féroce. Celui-ci, impatienté, ne tarde pas à donner bientôt les marques d'une véritable fureur ; cependant Saint-Marcel ne le perd pas de vue un instant et, fait de lui un croquis admirable, tout frémissant de vie et de colère vaine.

« Il existe de lui (Saint-Marcel), dit encore M. Amédée Besnus dans ses *Relations d'artiste*, nombre de dessins à la plume, généralement de lions et de tigres, qui sont trop visiblement imités de Delacroix aussi bien dans le caractère des animaux que dans la façon même de hacher ses traits comme l'illustre maître. Son originalité, à lui Saint-Marcel, ne se dégageait pas encore. Mais, patience ! cela n'allait pas tarder...

« ...En effet, ce n'est pas seulement avec une science profonde de la structure anatomique de ses bêtes qu'il les crayonne à grands traits, mais encore, avec une rare conscience, il poursuit la recherche de leur caractère spécial, il scrute en quelque sorte leurs intentions, leurs désirs, leurs inquiétudes et, à l'exemple du grand sculpteur Barye, avec qui il a des affinités évidentes, Saint-Marcel imprime à chacune d'elles le cachet de sa race et, par leur allure particulière, en écrit l'âge et l'instinct...

... J'aurais beaucoup encore à dire sur le monde des oiseaux carnassiers, qu'il a compris mieux que personne, tant sa façon de faire est unique et bien à lui. A côté des lions, tigres, jaguars, panthères, loups et chacals, qui ont été portraiturés incidemment par d'autres, rien n'est comparable à ses vautours, aigles et

gypaëtes, et dans ce genre il n'a pas de rival. »

M. A. Besnus parle également d'un dessin de lion qui lui appartient : « étendu de son long et dormant », qui passionne tous les artistes, ainsi que d'un loup (M. Bonnat, qui a acquis une trentaine de ses dessins, en a de non moins étonnants, mais certains sont déjà envoyés au musée de Bayonne), dont, avec une conscience on pourrait dire vertueuse, il a consigné d'une fine écriture la nationalité : *Loup commun de France* (*poil d'hiver*). C'est un dessin en deux tons, crayon noir sur lavis fauve, dont les accents et les teintes combinés font merveille.

Le musée du Luxembourg est détenteur de dix dessins d'animaux, d'un dessin de paysage et d'une gravure : *La Conversation*. Le nombre de ses dessins d'animaux dispersés lors de la vente (1) de son atelier est considérable. Mais il importe de faire un choix ; aussi bien, quelques particuliers en possèdent qui sont insuffisants et ne ressemblent en rien à ceux que nous avons eu le plaisir d'admirer. Les belles gravures sur bois de M. et Mme Prunaire qui

1. Vente après décès. Collection de M. Edme Saint-Marcel, artiste peintre. Tableaux, dessins, gravures et eaux-fortes anciennes. Maison Jadin, 4, rue Saint-Marty, à Fontainebleau, juillet et septembre 1890.

ornent et rehaussent si bien le texte de cet article, faites d'après certains dessins de Saint-Marcel, permettront aux lecteurs de mieux juger, par cette tête de lionne de profil, de la sincérité scrupuleuse qu'apportait Saint-Marcel dans l'étude des animaux féroces, avec quelle savante fermeté de traits il établissait le caractère de la bête et rendait l'expression particulière de l'animal, son sentiment de force et de cruauté sanguinaire. De ces qualités témoignent, à des degrés différents d'intensité et de résolution, cette tête de lion, ce sanglier mort aux poils hérissés, ces deux physionomies effarées de biches aux écoutes, et ce dernier dessin, où l'influence de Delacroix est indéniable de lion, lionne et lionceau. Rops disait des dessins d'animaux de Saint-Marcel : « C'est beau comme de l'Albert Dürer ! » (1)

Le mérite incontesté du graveur Prunaire se double, en la circonstance, de l'intérêt puissant qui émane de cette touchante intention de reproduire par la gravure certaines pièces capi-

1. Ces gravures sont extraites de l'album de *Huit dessins de Edme Saint-Marcel, gravés sur bois en couleur, par Fy et A. Prunaire*, avec un portrait de Saint-Marcel, à 35 ans, qui vient de paraître, (Clovis Sagot, éd., 46, rue Laffitte).

tales de Saint-Marcel (1), avec qui il se lia d'intimité dans les dernières années de sa vie. Et il serait à souhaiter que M. Prunaire propageât par la gravure la réputation de Saint-Marcel animalier et qu'il complétât son album avec le *Lion dévorant sa proie* (don de M. Besnus au musée du Luxembourg) et les dessins de lions, de tigres, de panthères, des collections de MM. Bonnat, Viau, Beurdeley, dessins dont plusieurs figurèrent d'ailleurs à l'Exposition Universelle de 1900.

*
* *

Comme en témoignent les deux lettres suivantes de Delacroix et de Decamps adressées à Saint-Marcel, il est avéré que ces maîtres le tenaient en très haute considération et n'hésitaient pas à lui emprunter de ses dessins.

Ce samedi, je rentre au moment où vous venez de passer ; j'avais trouvé le matin vos dessins sans en prévenir ma bonne. Je suis donc très fâché de vous donner la peine de

1. Le monogramme de Saint-Marcel se compose d'un S et d'un M entrelacés.

revenir. Si vous n'êtes pas encore parti, vous pourriez les avoir.

Recevez tous mes regrets et amitiés sincères.

E. Delacroix.

Puis celle-ci :

Mon cher confrère et excellent ami,

Je vous renvoie avec mille remerciements le bon dessin que vous avez bien voulu me prêter pour ma fille. Excusez-moi si j'ai tardé si longtemps.

Présentez, je vous prie, mes civilités à Madame.

Tout à vous de bonne amitié.

Decamps.

Après la guerre de 1870, des amis voulurent l'entraîner, quelle idée ! vers la politique. Blackboulé comme conseiller municipal, on tenta de le poser néanmoins comme député. Mais, inconnu du public, il échoua naturellement, et retourna à ses brosses, qu'il n'eût dû quitter jamais.

Cependant, au fur et à mesure que les années s'accumulent sur sa tête, la misanthropie de

Saint-Marcel s'accentue. La vie lui devient plus misérable, il perd aux trois quarts la vue.

C'est ainsi qu'il écrivait, à son ami Prunaire, ces deux lettres, si profondément attristantes :

Avril 1885.

Mon cher Prunaire,

Pardonnez-moi, je vous prie, et veuillez m'excuser auprès de votre chère épouse de n'être pas allé vous voir à ce dernier voyage. Mon frère, d'une part, m'a retenu le plus possible, puis c'est à peine si j'ai pu voir en courant l'exposition et faire des courses nécessaires. Enfin, j'étais dans une telle disposition physique et d'esprit, que j'appréhendais d'aller attrister d'autres attristés que je pensais peut-être résidents alors à Valvins.

Je vais beaucoup mieux depuis quelques jours en ce qui tient au physique. Quant à l'état moral, il s'assombrit malgré moi de plus en plus en sentant tout crouler sous mes pas.

Dans le trouble que j'éprouve en me recueillant en moi-même, ce que je déplore le plus, c'est pour le présent une inaptitude complète au travail, le décousu de mes travaux, de ma vie, et ce qui devrait être mon affection commence à me terrifier et à me donner le vertige.

Au milieu des vicissitudes de la vie heureux encore ceux qui sentent pouvoir les supporter à deux. Sait-on jamais où peut conduire et à quelles compromissions peut entraîner le désir d'éviter de sérieuses responsabilités nouvelles.

Faites-vous bon marché de votre bien sous toutes les formes, liberté d'action et de pensée, argent, temps, espérances de fortune, vous voyez à la fin la tombe ouverte sans avoir acquis, ayant tout abandonné, et menacé sans cesse du reproche posthume de n'avoir pas fait un sort meilleur aux ingrats.

Vous voyez, mon cher ami, combien je broie du noir.

Sans adieux, et au revoir, en vous serrant cordialement la main.

SAINT-MARCEL

*
* *

8 juillet 1886

Mon cher Prunaire,

Êtes-vous à Valvins ? Êtes-vous à Paris ? Êtes-vous aux eaux ?... Mme Prunaire et vous avez dû me trouver bien sans-gène de ne pas vous avoir donné signe de vie après la bonne

hospitalité que j'ai reçue de vous à mon dernier voyage ; j'ai été depuis fort occupé à livrer mes 5 dessins pour peu d'argent ; mais pour le présent, je ne puis ni travailler, ni aller voir personne. Je suis aux neuf dixièmes aveugle !

Bien à vous.

SAINT-MARCEL

Bien des choses à Pétroz, si vous le voyez.

Finalement, à bout de force et de courage, il se brûle la cervelle dans un lit, le 15 février 1890, à l'âge de soixante et onze ans. Son intention de se donner la mort était bien ancrée dans son esprit, car il appert, par la lecture de la lettre suivante, datée du mois de décembre 1889, que cette pensée le poursuivait comme un horrible cauchemar, à la tyrannie atroce duquel il devait succomber deux mois plus tard.

Fontainebleau, 30 décembre 1889.

Mon cher Prunaire,

Au milieu de mon horrible désastre qui m'accable plus que jamais, des infirmités qui viennent fondre sur moi avec la vieillesse, des poignantes inquiétudes auxquelles je ne cesse

d'être en proie, il m'est bien doux de recevoir comme ce matin quelques mots d'amis sincères, à qui j'étais loin de songer à donner de mes nouvelles. Mon état moral est cent fois trop poignant pour le faire. Je viens de passer plus d'un grand mois dans des tortures qui sont loin de toucher à leur fin, et mille fois trop longues à décrire tant elles sont inimaginables.

C'est sans doute une bien exécrable fin d'année que je vous signale, mais il faudrait vous avoir ici et que je m'en entretinsse avec vous longuement pour que je puisse vous en donner la moindre idée, car avec la meilleure intention de vivre en bonne intelligence avec tout le monde, je n'en recueille que du mal de la part de ceux qui se sont montrés jaloux en apparence de me rendre le plus urgent des services.

Le reproche que je reçois de quelques-uns qui se croient le droit de ne faire de moi qu'un sujet, leur esclave, me lacère plus le cœur qu'aucun même des terribles accidents qui m'arrivent.

Avez vous des nouvelles de cet excellent Pétroz et du bon ami Pathey ? Quelle différence entre ceux-là et les arides mondains qu'il m'est permis de seuls fréquenter ?

Il me passe parfois dans la tête des idées de

sauvetage ingénieux, devant l'exécution desquelles je recule intimidé, les produits de mon imagination exaltée, mais non malade, me semblant parfois d'une logique indestructible mais d'une horrible difficulté à appliquer.

Je vous serre cordialement la main jusqu'au prochain revoir, si je puis l'espérer.

Bien à vous.

SAINT-MARCEL.

Saint-Marcel habitait alors, à Fontainebleau, la maison appartenant à la fille de Decamps, Mme Dentu, 201, rue Saint-Merry.

Étrange destinée qui liait son sort à celui, également tragique, de Decamps, mort d'une chute de cheval comme Géricault, de Marilhat, mort fou, de Méryon, mort fou aussi !

A partir de 1880, on suit la vie de Saint-Marcel presque pas à pas, entre les lignes de sa correspondance au graveur Prunaire, dont j'ai cité plus haut quelques lettres, les plus capitales ; la lutte sourde qui se joue dans cette âme désemparée, se devine dans ces lettres où la fierté le dispute à l'obligation de ne pas périr de faim, et qui laissent transparaître visiblement la hantise d'une résolution extrême destinée à mettre fin à une existence de misère et d'écrasantes vicissitudes morales.

Il l'envisage avec un calme si effrayant, que nous frissonnons et que l'émotion nous gagne en face de ce suicide prémédité où sa froide raison implacable l'accule et le précipite, comme l'ultime moyen de salut et de délivrance !

∴

1. Edme Saint-Marcel a laissé un fils, M. Normand Saint-Marcel, artiste peintre de talent, lui-même, qui habite Marlotte.

LISTE DES COLLECTIONNEURS CONNUS ET DES MUSÉES

POSSESSEURS D'ŒUVRES D'EDME SAINT-MARCEL

PEINTURES

—

« La Gorge-aux-Loups »
Musée de Châlons-sur-Marne

« Les Premières Feuilles »
M. Gaultry, à Sens.

« Études diverses »
M. Arthur Héseltine, graveur
à Marlotte.

« Études diverses »
M. Columeau
à Fontainebleau.

GRAVURES

—

4 eaux-fortes originales.

M. F. Bracquemond
à Sèvres.

Musée du Luxembourg
Conservateur
M. L. Bénédite.
Don de M. Bracquemond
La Conversation, 1er état

DESSINS

—

Musée du Luxembourg.
7 dessins d'animaux, un paysage pastel.

M. Bonnat, *Membre de l'Institut.*
20 dessins d'animaux.
Le portrait de E. Delacroix (lavis).
Étude de jeune garçon (sanguine).

M. Amédée Besnus.
2 dessins d'animaux.

M. Émile Delalande, dessinateur.
2 dessins d'animaux et un pastel
(Paysage).

« Vue de forêt, neige et loup »
M. Sauvage.

« Études diverses »
1 tableau « Gorge-aux-Loups, Effet de soir »
M. Boisselier, sculpteur, à Fontainebleau.

« Soirée d'automne dans les hauteurs des ventes Camier Forêt de Fontainebleau »
Mme Esnault-Pelterie
Salon de 1879. Exposé à l'Exposition Universelle de 1900.

1 eau-forte

«Forêt de Fontainebleau»
M. Amédée Besnus, artiste-peintre, à Paris.

4 eaux-fortes.

M. A. Prunaire, graveur, à Paris.

M. A. Prunaire.
Mme Salvator-Mayer, rue Laffitte.
M. Normand, Saint-Marcel
M. Chadwick, Grès-sur-Lonig.
M. Burnett, Boston.
M. Loys Delteil, expert et graveur.
M. Reid, Glascow.
Mme Enault-Pelterie, La mare de Belle-Croix (aquarelle .
M. Beurdeley (Le grand arbre), dessin.
M. C. F. Keary, Londres.
M. A. Harrison, Paris.
M. Portier, 20, rue Chaptal.
M. Fitch, Boston.
M. Louis Taylor, New-York.
Mme Cassidy. Montréal.
M. Arthur Heseltine, Marlotte, 16 dessins d'animaux.
M. Dumaine, hôtel de France et d'Angleterre, à Fontainebleau.
M Drouet, hôtel du Cadran Bleu, à Fontainebleau.
M. Columeau, à Fontainebleau
M. Boisselier, à Fontainebleau, 30 dessins d'animaux.
M. Galland, 2 dessins d'animaux.
M. Dodet, à Vincennes, 2 dessins d'animaux.

MARCELLIN DESBOUTIN

Janvier 1903.

Frondeur, révolutionnaire, tel Desboutin nous apparaît, les cheveux ébouriffés, en mèches rebelles folâtrant sous le feutre mou de bohême ou la toque florentine, le poil hérissé, l'œil en feu, l'apparence hirsute.

Si jamais artiste fut amoureux de sa tête, ce fut bien lui ; à l'instar de Rembrandt, il s'est peint sous tous les aspects, de profil, de trois-quarts, de face, fumant ou non sa pipe. Il affec tionna plus particulièrement le trois-quarts. Le Musée du Luxembourg en possède un de lui-même des plus savoureux. A l'École des Beaux-Arts, quai Malaquais, où a lieu son exposition rétrospective, nous en rencontrons plusieurs, parmi lesquels un choix est à faire. Mais jeunes ou vieux, c'est l'identique port de tête altier, volontaire, avec l'entière volonté d'exprimer des passions qui se jouent plutôt sur son visage mobile, qu'elles n'ont de reflet, dans l'ensemble de son œuvre, moins avare d'influences.

La nature est prodigue d'antithèses, de contrastes déconcertants. Rendons-nous à l'évidence. Desboutin, cet élève de Couture, cet autre enfant terrible de génie, est un nerveux, un impressionnable. Ses premiers portraits sont d'un classicisme rigoureux. Dans sa seconde manière, il est plus inquiet, tourmenté, fiévreux. Manet, après Ricard, lui trotte en tête. Goya l'a hanté, Renoir ne l'indiffère nullement.

Mais le plus topique trait de ce caractère névrosé, réside dans son amour particulier pour le genre des scènes enfantines ; alors, il peint, dessine, grave sur le vif, le bambin qui sommeille au lit, surpris dans ses jeux et dont il traduit l'adorable juvénilité, avec des tendresses inquiètes et maternelles. Nous voilà bien loin d'un Salvator Rosa, par exemple. Desboutin était le modèle des pères de famille et on ne peut plus bourgeois. Et comme les hommes ne sont après tout que de grands enfants, qui d'entre eux, de ceux ayant nom, ne furent protraiturés par ce Masaniello de la palette, qui se contenta d'assassiner ses contemporains des éclairs de son regard fulminant, et ne fit jamais peur qu'à soi-même.

Ils sont pléïade, ceux ou celles dont sa brosse et son burin transmirent l'image à la postérité. Tels : Jules Claretie, Léonce Bénédite, Bruant,

E. Augier, Mme la comtesse Colonna, Baudelaire, Dailly, A. Dumas, E. Manet, Prosper Mérimée, P. de Chavannes, Rochefort, George Sand, E. Zola, Mme Cornereau, etc.

Son œuvre est considérable, sans pièces très capitales, dans le sens de l'exagération des dimensions.

Fut-il un grand peintre, je n'oserai l'affirmer. M. Desboutin doit être considéré comme un artiste charmant, au crayon alerte, habile, graveur remarquable.

Tout cela vaut quelque chose et suffit amplement à honorer sa mémoire et la consacrer définitivement.

PETITS SALONS

Janvier 1903.

Un incident capital a marqué l'ouverture de la saison artistique : la prise en possession du Petit-Palais par la ville de Paris et l'installation expresse du musée Dutuit. Tout est bien qui finit bien, et le résultat heureux confirmé par les applaudissements de la foule a largement compensé les efforts surhumains déployés par les organisateurs, et occasionnés par les difficultés sans nombre, auxquelles ces derniers se sont butés au début de la répartition des collections du généreux donateur, tant le Petit-Palais parut avoir été construit pour une tout autre affectation que celle qu'on lui a finalement dévolue.

*
* *

M. Delatre expose chez Durand-Ruel une vingtaine de paysages, notations, genre Sisley, avec un ressouvenir de Monet et de Boudin, mais de métier lourd, peiné, sans simplification, sans esprit, sans distinction.

De çà, de là, un paysage toutefois, attire les yeux et nous retient. *Les coteaux de Croisset; Sous la neige, effet gris; Les peupliers au Vaudreuil.* D'autres études que j'attribuerai, sans flatterie aucune pour l'un et l'autre de ces artistes, à Charles Guilloux?

Mais, en général, quel manque de tempérament. Voilà le grief et notre tourment.

Si trop tardivement, pour que j'aie pu, à l'aise, admirer l'exposition de tableaux exécutés avec les nouvelles couleurs solides à l'huile, de MM. A. Besnard, Carrier-Belleuse, J. Chéret, J.-F. Raffaëlli, Steinlen, F. Thaulow, néanmoins, quelques spécimens sont là encore accrochés du procédé vanté, lequel donne une vague impression de pastel qui pourrait être aussi bien de l'aquarelle, mais où je ne retrouve pas la qualité unique de l'huile et l'aspect de la matière grasse et onctueuse de la peinture chère à Van Eyck et à ses descendants. Je ne remarque, non plus, la présence de belles touches, les nobles coulées de pâte, les accrochages de lumière. Le procédé est absorbant, éteint (1).

1. Cette critique est évidemment trop sévère. Je suis revenu depuis sur ma première impression devant les prouesses de métier et les exemples très concluants fournis par MM. Raffaëlli, Thaulow, entre autres artistes, qui usent merveilleusement de ce procédé.

*
* *

A l'exposition, rue Caumartin, de la Poignée, MM. E. Belleville, J. Brateau, A. Dammouse, Marius Girard, P. Grandhomme, Arthur Jacquin, Victor Prouvé, E. Robert, M. Verneuil.

Des meubles, des bijoux, de l'architecture, des tentures. M. Belleville travaille avec art le bois et les métaux ; M. Jacquin est ingénieux. Les porcelaines de M. Dammouse ont de la couleur. Voilà une héroïque poignée d'ouvriers et d'artisans.

*
* *

En retard encore, je fus le mois dernier, à mon vif regret, à la galerie Georges Petit, afin d'apprécier, comme elle le méritait certainement, l'exposition de la *Société moderne des Beaux-Arts* qui réunissait des artistes dont je reconnais d'avance le mérite, et qui ont donné d'irrécusables preuves de talent. Je cite : MM. Auburtin, Milcendeau, V. Prouvé, que je vais retrouver à l'Internationale, rue de Sèze, avec de vivantes études de figures de femmes ; Rouault, un littérateur doublé d'un peintre, ainsi qualifiait pareillement Desboutin, M. Jules Claretie, dans son Salon de 1875, à propos d'un *Maurice de Saxe*, que joua avec succès la Comé-

die Française. Ceci est à retenir pour Desboutin qui eut, on le voit, plusieurs cordes à son arc, et des meilleures.

M. Rouault n'a jamais écrit, que je sache, de pièce. Mais son art n'en a pas moins une teinture littéraire, à cause de son envolée symbolique et presque lyrique.

MM. Knopff, Besson, Bourget, Pierre Bracquemond, Chevalier, Villaërt.

De la rue Godot-de-Mauroi à la rue de Sèze, admiré dans la galerie de communication, un superbe Jules Dupré. Dans l'ambiance d'un ciel orageux, un chêne rageur perdu en l'immensité nue des plaines.

La *Société Internationale de peinture et de sculpture* en est à sa 20e exposition qui ne dépasse pas sensiblement le niveau des précédentes.

Un artiste anglais, M. Alma-Tadema, occupe un poste d'honneur, avec M. Gérôme, juste rapprochement des deux célèbres rivaux.

La peinture du maître britannique donne à réfléchir, au texte si documenté, commenté, précieux. Elle nous inflige de mélancoliques repentirs, peut-être bien ?

Pourquoi M. Rochegrosse a-t-il exposé, en regard, cette quelconque figure de harem, et des paysages inutiles ?

Que nous sommes loin des recherches, vers un art de Beauté, de M. Alma-Tadema. A ce peintre, revient certes, la légitime part de la distinction flatteuse dont il est l'objet en ce Salon.

« M. Alma-Tadema, ce farouche élève de Leys, écrivait Castagnary en 1873, a une douceur de coloris et une vérité de rendu que n'eut jamais M. Gérôme » ?...

M. Grimelund est en baisse, avec des « nuits hyperboréennes » qui sont autant de petits motifs de tableaux-horloges.

M. Quignon bat commerce. M. Saint-Germier est consciencieux et digne. Sa *Partie de pelote à Saint-Jean de-Luz* mérite un applaudissement ; de M. Morrice, des œuvres fortes qui ne nous étonnent pas de lui. *Au Canada*, *Effet de neige*, *Effet de nuit au Canada ; Saint-Malo, course de bateaux de pêche.* MM. Borchardt, Paul Chabas. Une aquarelle de M. Charlet, *Le Veuf*, une page, mieux, une idée. Des paysages de M. Dagnaux, un reflet vague et flou de Corot ; Mlle Delasalle, M. Albert Fourié ; MM. Frieske, Humphrey-Johnston, Lynch (école de Whistler), un paysage de M. Gosselin, aussi de M. Harrison, des pastels de M. Carrier-Belleuse. En sculpture, des statuettes, de M. Gérôme ; des terres cuites de M. Jacquot.

∴

Le musée du Luxembourg nous promet prochainement une exposition de J. Lewis-Brown.

En certains lieux, on parle également d'une autre de Chardin. L'idée aboutira-t-elle cette fois ? Que de projets à vau-l'eau ? le Salon d'Automne entre tous !...

Espérons l'un et l'autre pour 1903.

LE MUSEE DU LUXEMBOURG

Mars 1903.

La réouverture du Musée du Luxembourg fut, en ce mois, particulièrement attendue par tous les artistes avec une impatience très compréhensible. Les vides causés par le départ de certains tableaux pour les Salles du XIXe siècle du Musée du Louvre et celles de la Collection de la Ville de Paris, au Petit-Palais, devaient naturellement être comblés par la présence d'œuvres nouvelles.

Aussitôt qu'on parle de modifications à apporter dans le petit temple d'art moderne de la rive gauche, d'expositions à renouveler, il est à constater, d'ailleurs, que le public parisien s'émeut subitement, et que la fermeture obligatoire mais momentanée du Palais, laisse couver une sourde rumeur pleine d'inquiétude et de curiosité... Il se passe quelque chose derrière les murs... Quoi ?... L'activité inlassable du Conservateur devient le thème de toutes conversations. On l'admire autant qu'il est plaint.

Parmi les intéressés, on s'agite, on discute. Le jour de l'inauguration arrivé, tout se calme, s'arrange ; la foule afflue, s'écrase, admirable de muette résignation, dans les salles encombrées, submergées. Pour un temps, personne ne songe à médire ; on feint d'ignorer, de ne pas voir le tohu bohu qui règne dans les salles du Musée, indigne d'une capitale.

A tant faire que limiter le temps des copistes, on eut dû radicalement leur enlever l'intégralité de ce privilège, puisqu'il leur est pratiquement impossible d'étudier sérieusement, sans devenir des instruments de gêne pour le public et eux-mêmes !

L'exiguïté de la salle du legs Caillebotte, non moins que celle des Étrangers, s'augmente de l'encombrante présence de vitrines qui ne permet plus la reculée nécessaire au spectateur et non plus, la place matérielle au copiste, qui a besoin d'un tabouret et d'un chevalet. Il en est là, de cet inconvénient, comme de partout ailleurs dans les salles du Musée.

Jusqu'à ce qu'on remédie à ce grave et périlleux état de choses, jetons un coup d'œil rapide sur les nouvelles œuvres exposées.

Dans la Salle Caillebotte, dont la disposition a été renouvelée, on remarquera un croquis au pastel de jeune femme légère, d'expression d'un

modernisme très aigu, de feu Toulouse-Lautrec. Comment et pourquoi est-il venu s'échouer à côté du « Bal » de Renoir ?

Dans la Galerie Étrangère, entre autres tableaux, deux, mazette ! de M. Zuloaga, le brillant peintre espagnol, « Madrilènes », une bonne toile, et le portrait d'une petite, mais grosse naine tenant dans sa main droite une boule de verre, lequel portrait n'est évidemment pas comparable encore à celui du nain de Charles-Quint, du Louvre, dû à Antonio di Moro.

Un portrait de Mme Juana Romani ; un joli instantané de soleil de M. Tito.

Mais tout le monde applaudira à l'idée heureuse des cartouches apposés sur l'or des bordures et nommant l'École à laquelle l'artiste appartient. Dans la sculpture, « la Pensée », de Rodin, dont on devrait, dans une vitrine, protéger l'étonnante beauté surhumaine. Il est de pareils bijoux qui veulent être enchâssés. De Rodin, le buste si fier de Puvis de Chavannes. Dans l'axe du Musée, nous retrouvons le marbre frémissant sous les caresses blondes du soleil « Le Baiser ».

J'oubliais, tapissant les murs, des cartons des Gobelins, d'après Gustave Moreau, assez riches d'effet.

En pendant avec le portrait d'Ary Renan, en florentin, de M. Carolus-Duran, — la « Liseuse » ce chef-d'œuvre de Fantin-Latour. Cette Liseuse n'est autre que le portrait de Mme Fantin-Latour qui a signé elle-même, de son nom de jeune fille, Mme Dubourg, cette suave et claire desserte exposée dans une des salles, non loin du « Réfectoire » de Bonvin. Combien ce tableau « le Réfectoire » est craquelé, perdu ainsi que « l'Espagnole » de Falguière. On s'occupera à les restaurer, l'un et l'autre, alors qu'il sera bien temps ? A vrai dire, nos propagateurs d'ignorance clament bien haut tous les jours : « Un tableau ne se restaure pas ». Ah, bien ! oui ! A ce compte, il y a belle lurette que les Vinci n'existeraient plus et seraient relégués au fond des greniers administratifs, empilés avec d'autres qu'on ne sort jamais et qui moisissent à loisir dans les ténèbres, malgré les préposés gardiens à leur conservation, pas chiches d'allégations fausses, mais bien faites pour endormir les inquiétudes... si on ne les avait préservés à maintes reprises. Tout gît en la prudence et la mesure. A partir du jour où M. Arsène Alexandre villipenda, ce à quoi nous fîmes chorus, contre l'absurde restauration subie par les « Pèlerins d'Emmaüs » de Rembrandt, — ce fut depuis, un tollé général quand

on s'avisa de retoucher à quelque tableau. Et d'exagération en exagération, on en est arrivé au point où nous en sommes aujourd'hui, c'est-à-dire, à afficher publiquement un pire vandalisme en laissant s'accroître la détérioration des œuvres incriminées, tant et tant, qu'il n'est plus alors de remède et que la toile est bonne tout au plus à allumer le feu... Qu'on se donne la peine d'aller voir, à titre de simple renseignement, ce qui se passe en Flandre et en Hollande, et comment on traite les œuvres d'art, dans ces Musées, qu'on juge des efforts d'intelligence des amoureux d'art et de l'initiative raisonnée dont font preuve nos voisins ! En vérité, ils n'ont pas à nous envier notre Administration !...

En plus de la « Liseuse » d'une impression si intense de vie et de lumière argentée, il faut ajouter quelques dessins : « don Hayem » au crayon noir, le portrait de Fantin par lui-même. Fantin-Latour est ainsi bellement représenté par de multiples témoignages de la triple évolution magnifique de son art, « L'atelier des Batignolles », « La Liseuse », « La Nuit ».

Un autre motif à notre curiosité intéressée : Je veux citer un Paysage de Charles Le Roux (1874). Au bord des terrains, la mer et une ville,

à l'horizon, sous un ciel coloré et chaud. Le motif, la facture même, rappellent certaines études de Théodore Rousseau. Du même artiste un autre paysage également intitulé les « Cerisiers » ?... Et ce maître est peu connu, je parle de Le Roux ; aussi inconnu, est cet autre peintre E. Vernay, dont la nature morte de pommes et de raisins décèle des qualités très sûres de métier.

Ceci nous amène à goûter celui du « Poulet », de Villain. O miracle ! il se tient à côté du portrait d'homme de Vollon, mais n'est-ce pas Vollon lui-même ? je le présume, et du portrait si vaillant de J.-P. Laurens, par son fils, M. Albert Laurens. Et voilà pour confondre les adversaires de la nature morte. Aussi bien tout se tient en art. Villain était, paraît-il, très fier de son « Poulet ». Les copistes le copieront, comme ils ont copié la nature morte du même, représentant un fromage de Brie et un verre de vin, comme ils copient encore également le morceau de lard et les harengs de Cals. Tous ces artistes sont de la lignée de Chardin dont je sais, chez le collectionneur distingué, M. Georges Bureau, un merveilleux portrait d'homme, de bibliophile, grandeur nature, lequel a figuré, d'ailleurs, à l'Exposition centennale de 1900.

J'allais omettre le superbe portrait si distin-

gué de Mme Cornereau, par Marcellin Desboutin et ce paysage de Provence, de Guigou, si synthétique et lumineux. Je ne saurais dépeindre mon peu de fanatisme pour les « Femmes de Sérail », de Benjamin Constant. Composition théâtrale : placée sous un mauvais jour, mais qu'importe ! Il sied de ne pas éparpiller oiseusement notre admiration et il est un art d'humanité moins factice, et creux, qui m'empoigne plus intensément.

Je lui préfère son portrait de vieille femme et sa propre image par Mlle Delasalle, à l'entrée de laquelle, au Luxembourg, j'applaudis franchement. Pourquoi Carrière n'est-il pas représenté aussi par un de ses portraits ? mais ne dit-on pas que le « Christ » doit être offert à l'État ? Nous l'admirerons un jour certainement, car le vœu exprimé par tous les amis du maître, n'est pas irréalisable et doit se réaliser dans un délai très proche.

Le Portrait de Verlaine par M. Édouard Chantalat a fui. Quel dommage qu'il ne puisse être remplacé par le « Verlaine » de Carrière qui est la propriété de Jean Dolent, mais qu'on a pu récemment admirer chez Bernheim, à l'Exposition des œuvres d'Eugène Carrière. Continuons notre visite. La « Chaste Suzanne » d'Henner et la « Fortune » de Baudry ont remplacé les

deux Paysages de Jules Dupré qui a conquis le Louvre. (Les Dupré de la collection Thomy-Thiéry ! où toute l'école de 1830 en masse, Corot, Troyon, Decamps (La bataille des Cimbres) Rousseau, Isabey, Delacroix, Daubigny, Diaz, Barye, Daumier, est du même coup transportée là, dans tout son éclat de munificence).

M. Émile Boulard a franchi avec ses « Falaises de Sotteville » le seuil du Musée ; ainsi qu'une toile de M. Le Sidaner, d'une impressionnante pensée de solitude d'où, néanmoins la vie n'est pas absente. Une marine de belle coloration, de M. Eugène Chigot, « Le Bassin de la Villette », dessin vigoureux, rehaussé d'aquarelle, de M. Gaston Prunier.

L'Exposition de J.-L. Brown n'offre pas, trouvons nous, tout l'attrait désirable. Elle ne soumet que des échantillons de peintures déjà connues du célèbre peintre de courses, « Le Starter », par exemple. Mais des gravures, pointes sèches, croquis, pochades de chevaux anglais, dont ce maître connaissait à fond la structure anatomique fine et nerveuse et les qualités fières de leurs performances.

Les petites notations aquarellées de bords de plages, de Boudin, sont charmantes, mais vues répétées. L'exposition des œuvres d'un graveur tel que Lepère nous eût plus ravi, c'est évi-

dent, comme elle eût eu plus de portée enseignante. Les deux cartons d'animaux de Rosa Bonheur n'ajoutent aucun fleuron à sa couronne. Mais pourquoi encore, n'a-t-on pas exposé quelques fougueuses eaux fortes de Chifflart, qui dorment dans des cartons, au musée du Luxembourg ? Le maître Rodin en a acquis, dernièrement de bien curieuses, avec quelques études de chevaux, études peintes, certaines rappelant Géricault. De cet artiste oublié beaucoup, il faut voir au Petit-Palais dans les collections de la ville, à la suite de celles du Legs Dutuit, la « Bataille de Cannes » très vaste composition et ses dessins du musée Victor-Hugo. Quel est le comité intelligent qui prendra l'initiative d'une exposition rétrospective de l'œuvre de Chifflart, cet élève de Léon Cogniet ?

Collections Dutuit et Thomy-Thiéry.

Mars 1903.

A l'inauguration de la collection Dutuit, a succédé celle de Thomy-Thiéry, au Louvre. M. Cain, l'organisateur distingué du Musée Dutuit, au Petit-Palais, a tenu ses promesses.

Et son enthousiasme de la veille n'a pas été au-dessous de l'admiration des amateurs, au lendemain de l'ouverture. La collection est réunie là, superbe, magnifique, d'une valeur inestimable. Il y a plus et mieux — nous nous en doutions, — que le fameux chandelier qui eut son histoire répétée à satiété par des chroniqueurs en mal d'anecdotes et n'ayant trouvé alors, rien de mieux à raconter.

Dans le numéro de janvier de la *Gazette des Beaux-Arts*, M. Emile Michel narre avec plus d'intérêt pour le lecteur, tous les mérites de cette savante collection amassée petit à petit, au prix de louables efforts et recherches. M. Emile Michel nous montre l'amour passionné du généreux Mécène, pour les petits maîtres hollandais dont, dit-il, « M. Dutuit a commenté les tableaux de sa propre collection, dans le catalogue publié par lui. »

Nous sommes loin des calembredaines courantes et voilà, à notre satisfaction, des faits véridiques et de l'histoire.

Seulement, pour en revenir à l'installation du Musée Dutuit, au Petit Palais, il y a un mais. Et ce mais, c'est que tous ces chefs-d'œuvre des petits Hollandais qu'analyse avec sa haute érudition d'écrivain d'art, M. Émile Michel, — on les voit peu ou prou.

La faute en est moins aux organisateurs qu'à la construction elle-même du Petit-Palais. Cette rotonde ne comporte pas, à bien parler, de salles et c'est en vain qu'on s'est ingénié à tirer le meilleur parti possible d'une portion de la travée circulaire de droite et à la délimiter par une grille. L'intérieur est luxueux. Une certaine intimité y règne, je n'en disconviens nullement. Mais le velum tamise à ce point la lumière, qu'on perdrait son temps, à admirer, autrement, qu'avec les yeux de la foi la « Joueuse de clavecin » de Terboch, la « Dentellière », de Nicolas Maas, le « Portrait de Rembrandt » en costume oriental, le chef couronné d'un turban surmonté d'une aigrette, les tableaux de van Ostade, Ruysdaël, Metsu, Hobbema, Terburg, Jean Steen, etc.

Véritablement, on peut s'extasier, à loisir devant les émaux splendides, les médailles authentiques, les eaux-fortes merveilleuses de Rembrandt. « Jésus guérissant les malades », « Les trois Croix », « l'annonciation aux Bergers », etc., mais les petits maîtres hollandais, avec Chardin, Pater, Claude Lorrain, également sont sacrifiés et c'est grand dommage.

⁂

Par contre, sous un jour peut-être même trop criard, la Ville de Paris a organisé, à la suite du musée Dutuit, une sorte d'annexe au Musée du Luxembourg, dont les tableaux exposés proviennent, tant de ce dernier que des galeries de l'Hôtel de Ville où ils étaient accrochés anciennement.

Je n'ai pas de rancune ni de fiel, mais le public ne pensera-t il pas, ainsi que nous-même, que les achats de la Ville veulent désormais un choix plus délicat et mesuré, dans la qualité et l'importance de l'œuvre distinguée. Après tant d'années écoulées, combien on risque d'apercevoir que le budget s'en est allé en subsides inconséquents, et qu'on eût pu, parfois, mieux faire et employer le numéraire qu'à le dilapider imprudemment à l'achat de certaines vétilles. Nous revoyons « La Sieste », « Prudhon et ses enfants » de Courbet, un document ; « Les vainqueurs de la Bastille » de Delaroche, « Le Bailly » de Léon Cogniet, à conserver, avec « La Bataille de Cannes » de Chifflart, des Daumier, « des Études et dessins » de Puvis de Chavannes ; des Esquisses peintes de E. Delacroix et Andrieu. (Décoration de l'ancien Hôtel de Ville.)

Entre autres acquisitions antérieures de la Ville : des tableaux de Bail, Fantin-Latour,

Henner, Cazin, J.-Paul Laurens, Lucien Simon, Désiré Lucas, le remarquable, très remarquable Saint-Vincent-de-Paul, de Bonnat, Cottet, A. Maignan, Duffaud, Didier-Pouget, Hochard, Roll, Mlle Delasalle, Luigi-Loir, Eugène Carrière, Berton, Aman-Jean, Rixens, Gagliardini, Buland, A. de Neuville, Pointelin, Tanzi, Sisley, Rigolot, Pierre Vauthier, Guillemet, etc.

En sculpture : « L'esquisse du Monument de la République », de Dalou ; celle des « Premières Funérailles de Barrias » ; « Loup dans la neige » de Valton ; « Le Remords » d'Aimé Octobre ; « La vision du poète » de G. Bareau ; « La lutte », de Peyrol, Le « Villon » d'Etcheto ; « La tempête » de Larche, Le « Dante » d'Aubé, « la Chasse » d'Édouard Mérite, « Le Porte-Falot », « Le Duguesclin et l'Étienne Marcel », de Frémiet, etc.

J'ai omis aussi, l'intérêt que présente la réunion d' « Esquisses de la décoration de l'Hôtel-de-Ville » et des mairies et édifices de la Ville de Paris.

Au Louvre, par l'escalier étroit accédant au Musée de Marine, un peu relégué, jugeons-nous, — vu son importance capitale, — puis-

qu'il a le mérite de représenter une époque, celle de 1830, éminemment originale dont doit s'enorgueillir l'École Française — le legs Thomy-Thiéry — trait d'union entre les deux salles adéquates du XIXe siècle.

Dans cette salle, III tableaux et 144 bronzes de Barye. Côte à côte, des Decamps, des Isabey, des Jules Dupré, quatre Corot, des Millet, des Troyon (Les hauteurs de Suresnes) un exemple, — des Théodore Rousseau, au nombre de 4, qui se valent, des Daubigny, dont certains de fraîcheur inouïe, des Meissonier ; de Delacroix, « L'enlèvement de Rébecca », « Médée » ; « Persée délivrant Andromède », « Hamlet », j'en passe, et des Diaz, des Daumier, des Cabat, etc.

Dans les galeries connexes, distraits de Musées du Louvre et du Luxembourg, la « Baigneuse » de Trutat, la « Chasse au Faucon » de Fromentin, la « Caravane » de Belly ; les « Paysages d'Italie » de Corot, les « Femmes Juives dans un intérieur » de Delacroix ; les « Voleurs et l'âne » de Daumier, le « Portrait de son père » de Français ; du même : « Daphnis et Chloé », « le Colloque de Poissy » de Robert-Fleury père ; de Cals « la femme au coffret », « lard et harengs ; » le portrait, fresque de Mme M., de Mottez ; « une famille malheureuse » de Tassaërt, « l'Espace » de Chintreuil ; « les

Chiens » de Decamps, les deux paysages provenant du Luxembourg de Jules Dupré, la « Venise » de Ziem ; de Meissonier, les « Ruines », « Napoléon III, entouré de son état-major », « l'esquisse de la jeune femme chantant », etc., etc.

Au milieu de ces chefs d'œuvre, le buste énergique de Thomy-Thiéry, bien à sa place.

Exposition Eugène Carrière (Bernheim Jeune).

Mars 1903.

« .... La pitié et la violence d'une âme haute, la compréhension d'une intelligence, c'est ce qui apparaît dans ses œuvres, c'est ce qui leur donne une si grave signification et fera leur importance dans l'avenir... » (Gustave Geffroy).

Et de nouveau, en face de l'œuvre de Carrière, jamais plus belle et symbolique pensée ne nous a paru mieux s'identifier à l'art d'humaine vérité qui s'essore de chaque tableau du Maître.

En tous ceux d'aujourd'hui et d'hier, l'enchaî-

nement logique, persistant, continu, qui les lie, les relie l'un à l'autre, pareils aux grains bénis d'un rosaire, est un gage durant de l'harmonique beauté et de la sonorité de plain-chant de son credo social.

Sa compréhension clairvoyante de la Vie, confirme l'immuabilité de son art.

Ne dit-il pas lui-même : « Je vois les autres hommes en moi et je me retrouve en eux ; ce qui me passionne leur est cher. »

Et cela est si mélodieusement vrai, qu'il y aurait peut-être quelque témérité à fixer un choix exclusif, à émettre des préférences particulières, dans la crainte d'avoir à lutter un jour, contre l'inéluctable repentir.

Si d'aucuns murmurent tout bas, très haut : L'Enfant au Chien !... Le Baiser du Soir !... Mère et l'Enfant !...

La clameur farouche des suivants divulguera : le Christ !... Jeanne d'Arc !... L'Église !... Verlaine !...

Et nous songerons au « Théâtre populaire »... à « Paris »... ?

Aussi, mieux est d'admirer, comme on doit admirer tout ce qui est grand, généreux et fort ; d'applaudir, comme il sied d'applaudir à tout ce qui nous emporte dans le tourbillon échevelé et régénérateur de la Foi et de l'Enthousiasme ?

Société nouvelle de Peintres et de Sculpteurs (Georges Petit). — Les Arts-Réunis (Durand-Ruel).

Deux Sociétés dirigées par deux de nos écrivains d'art les plus distingués.

M. Gabriel Mourey est à la tête de la première et directeur de « L'Art et Décoration ». — M. Gustave Soulier, directeur de l'Art Décoratif », préside la seconde.

L'une et l'autre offrent de l'intérêt. La première recrute cependant un noyau d'artistes plus en vue et d'une homogénéité de tendances qu'on trouvera plus accusées, en principe, mais non de fait, ici qu'ailleurs. Nous souhaiterions constater une orientation de principes décoratifs, plus formelle, et avoir moins à juger, — (si nous rendons justice aux desiderata de réalisation pratique et conforme, des organisateurs de ces deux Salons), — des morceaux de peinture de peintres, dont l'importance en relief, en matière de décoration pure, pourrait être tout au moins, mise en doute, par les témoignages soumis à notre appréciation ; si nous ne savions discerner, parmi des artistes connus et de belle

lignée, les capacités éventuelles de chacun d'eux ?

Tel peintre distingué sera un médiocre décorateur ! Je ne m'imagine pas un Chéret décorateur dans la note sombre et fuligineuse, ni un Rivière peignant avec des empâtements et faisant preuve de métier de peintre.

Mais ce sont d'intimes réflexions. Il convient dans le premier Salon, de louer la belle qualité et la facture souple du « Portrait de A. Debussy » par M. Jacques Blanche : ses « Natures Mortes » ; si éloignées toutefois de l'art de Chardin et subséquemment de celui que Villain a mis dans son « Poulet » qui vient d'entrer au musée du Luxembourg. Non moins proches sont celles de M. de la Gandara dont le lapin écorché et les petits rognons font tort à ses portraits de Femmes du Monde !

MM. Cottet, Lucien Simon, René Ménard sont stationnaires et s'absorbent en eux-mêmes. M. André Dauchez est en progrès. Ses derniers envois marquent une heureuse étape. Il a vaincu le mal de mer et sa galère vogue aujourd'hui, dans un ciel plus rasséréné et clair. Et j'augure mieux encore de ce piocheur dont la vision embrasse de lointains espaces.

MM. Walter Gay, Griveau, Prinet, accusent moins de tendances décoratives et soignent le morceau.

M. Émile Claus est ensoleillé et chercheur original.

MM. Baertsoën et Vail ont de la franchise de métier et de l'accent ;

M. Duhem est joliment charmeur ;

Les Études de M. Henri Martin vibrent de rapports riches et de lumière.

M. Caro-Delvaille a des pâleurs douteuses en ses Figures.

Celles de M. Ernest Laurent chantent avec plus de succès la vie et la volupté saine. A distinguer en sculpture, « un buste de Charles Cottet », de M. Constantin Meunier ; « L'Enfant Mort », de M. A. Bartholomé ; « Les Terres-Cuites » de M. Dejean, et les « Plaquettes » d'Alexandre Charpentier.

Le « Salon des Arts Réunis » nous trouve plus perplexe.

Les éléments réunis sont infiniment plus complexes, comme l'exige le titre de l'exposition. Néanmoins nous cherchons en vains des affinités, si relatives, à de moindres degrés, entre les œuvres exposées, par les peintres, sculpteurs et ouvriers d'Art ? Ainsi convient-il de regretter l'absence de liaison, de cohésion entre ces différents modes d'expression. Il nous paraît impossible de réaliser un prototype de

décoration viable et définitif, avec des éléments aussi hétérogènes.

Aussi bien, sans plus d'analyse, nous citerons les peintres Guinier, Monod, Marché, F. Maillaud, Ridel, Jean Rémond, Bellanger-Adhémar.

En sculpture : le « Stéphane Mallarmé » de M. Reymond de Broutelles.

« Les Mobiliers » de MM. Maurice Dufrêne, Joseph Boverie.

Les volontaires et sagaces estampes du graveur P.-E. Vibert. Son « portrait de Rodin » (de Rodin, dont la merveilleuse « Pensée » et le portrait si puissant d'intellectualité rayonnante de Puvis de Chavannes, viennent d'entrer au Musée du Luxembourg.) « Le Puits de Pierre » — « Paysage » « La Nuée » ; « Berger savoyard ».

Les Orientalistes (Grand-Palais).

Ils ont émigré des boulevards aux Champs-Élysées, côte à côte avec « l'Union des Femmes Peintres » desquelles je dirai peu ou prou de bien ou de mal.

Dans la « Chronique des Arts » M. Roger-Marx leur reproche, justement, de dédaigner les sujets de maternité. Nous constatons, par contre, que ces dames ont une prédilection naturelle pour le nu féminin, d'un réalisme parfois troublant et barbare, si tant maltraité par elles, qu'il frise l'indécence !

De même, si le changement d'air profite à certaines personnes, cette exode des Orientalistes, avenue d'Antin, laisse imparfaitement, en l'occurrence, préjuger des bénéfices qu'ils en puissent retirer.

Cette exposition encore, manque de lien, d'unité.

Quelques petits peintres qui n'ont d'orientalistes que la prétention, peignent l'Orient avec la même simplicité d'âme et la même absence de fièvre, qu'ils apportent à brosser un petit paysage aux environs de Paris. Et Castagnary avait doublement raison de médire de telles supercheries qui ne méritent aucun crédit à nos yeux.

Si j'excepte MM. Dinet, historien fidèle et peintre de beau métier ; Dagnac-Rivière, dont les envois éclatent en somptueuses rutilances à la Decamps ; Lévy-Dhürmer, Rigolot, Havet, Saint-Germier, ce Salon de 1903 vaut principalement par sa valeur documentaire et ethno-

graphique que lui concèdent les notes et croquis, de MM. de la Nézière, Fraipont, Régamey ; et on ne serait peut-être pas éloigné de dire une vérité en prédisant que tel sera le caractère le plus remarquable de cette exposition et la raison de survie, des Orientalistes, ultérieurement et dans l'avenir.

Marbres et Statues.

Mars 1903.

Les Statues érigées dans nos jardins et sur les places de la capitale, sont en ce moment à l'ordre du jour. Cette campagne, menée joyeusement n'est pas sans sel. Souhaitons qu'elle ait gain de cause, avant d'être enterrée à jamais, ce qui est très possible encore.

Vous n'ignorez pas ce dont il est question. Il s'agirait tout bonnement d'indiquer au moyen d'une pancarte clouée sur le socle, d'indiquer le sujet que représente tel groupe ou telle figure. Pour l'obtenir, il faut compter avec l'Administration.

Tenez. Il est au jardin du Luxembourg un groupe de femme et d'enfant qui constitue une

LION COUCHÉ

DESSIN DE E^me St MARCEL (COLLECTION G. LUCAS).

énigme bien cruelle. Cette femme, son costume nous l'indique, est une reine. Son enfant, vêtu d'une braie collante, s'accroche aux jupes de sa mère dont les bras entourent sa tête frêle afin de la protéger.

En vain chacun s'efforce-t-il de donner un nom à cette reine. Les badauds tournent et retournent autour de la statue et faute de lumière plus précise, en sont encore réduits à toutes les conjectures les plus hyperboliques, à toutes les suppositions les plus fantasques et grotesques, cela va sans dire.

Que lit-on ? A droite en marge sur le socle, le nom du sculpteur : F. Taluet. Sur le devant, gravée — cette inscription insuffisante qui achève plutôt de dérouter l'esprit le mieux disposé et préparé par une culture intensive — du bachelier ès-lettres, lui-même, lequel y perd finalement son latin et s'en va méditant la véracité du Veni, vidi, vici, moins fier que César.

« Si vous ne respectez pas une reine pros-
« crite, respectez une mère malheureuse. »

Cette reine, en effet, a un beau geste maternel et l'œuvre ne manque pas d'une certaine apparence ; son allure théâtrale cadre assez avec la solennité somptueuse de l'endroit, mieux, sans conteste, que le « Forgeron » de Gautherin, assis, à quelques pas de là, aux lieu et place de

l'ancienne Velléda de Maindron, qui a amusé tant et tant le public, à cause de son nez rapporté, un beau nez tout blanc et neuf, enfariné à souhait. La vieille réputation de la Velléda s'est d'ailleurs avivée de ce souvenir récréatif.

On pourrait aisément et, tout aussi bien accoler l'épithète plus générique de « Le Travail » ou « Le Repos » à cette œuvre de Gautherin, puisque toute notice est encore absente et que le promeneur a facilité de choisir entre tel et tel sens qui lui paraît le plus conforme.

Je ne discuterai pas l'inopportunité de cette symbolique représentation de labeur social dans le Jardin du Luxembourg où tout évoque plutôt l'immarcescible mirage des splendeurs monarchiques. Je constaterai ingénûment qu'elle n'est pas plus à sa place qu'un chien sur un trône d'évêque.

Pauvre Jardin ! De quel méfait s'est-il donc rendu solidaire pour devenir ainsi le réceptacle de toute la hideuse statuaire moderne. Avouons qu'on a mis toutefois quelque pudeur et que « l'Age d'Airain », ce petit chef-d'œuvre de Rodin, a été rapporté au Musée où il est à sa place, et à l'abri, heureusement.

Je ne médirai pas (voyez que je n'y mets aucun parti-pris, ni acrimonie volontaire et outrée) du monument de M. Marqueste, élevé

à la mémoire de Ferdinand Fabre, l'écrivain peu chanceux déjà de son vivant, l'auteur si distingué du « Chevrier », de « Mon oncle Célestin », de « Courbezon », et qui dut, — avant l'inauguration officielle — à la tempête, de mordre, en effigie, la poussière du sol. Pour être sincère, mettons qu'il soit tombé sur le gazon de la pelouse, il n'empêche que quand la guigne s'en prend à quelqu'un, elle ne veut pas le lâcher. Si le buste très remarquable de Ferdinand Fabre s'en tirera à assez bon compte il ne s'ensuit pas moins que la petite Chevrette de la Chevrière a perdu ses cornes !

Et toujours, ceci et cela n'empêcheront pas le monument d'être gentil, joliment rococo, délicieusement bergère, et de faire qu'il ne déplaira pas trop quand on se décidera enfin, à vouloir enlever les planches qui ont causé sa chute et failli occasionner sa ruine.

Il aura toujours plus de grâce que celui de ce brave Gabriel Vicaire, — de M. Injalbert — dont le masque d'hydrocéphale au sourire faunesque apeure les petits enfants et éloigne de lui les moineaux du Luxembourg, lesquels, Dieu du Ciel, devraient cependant commencer à s'habituer aux vilaines figures qui peuplent leur Eden, portant, très souvent, les stigmates du dédain ordurier des ramiers, mus par un

instinct de vengeance bien compréhensible, et de revanche animale, — des ramiers superbes, de fierté plus hautaine, et rois dans leur domaine sénatorial.

De Tiare et d'autres.

Mars 1903.

Un cri d'alarme a retenti : Le Louvre est en feu... On s'apeure, on s'effare. Tous renseignements pris, il n'en est rien encore, malgré les souhaits déguisés de bons apôtres. Alors ? Eh bien ! Il paraîtrait simplement que la tiare du roi Saïtapharnès est fausse.

Jusqu'à preuve irréfutable du contraire, le peuple de Paris peut dormir tranquille sur ses deux oreilles.

L'affaire est d'ordre purement administratif.

On a pu se tromper, mais on a pu également être trompé.

Le seul point juridique à élucider, réside en cette clause unique : Est-il permis à la commission d'achat des musées nationaux, de se tromper ?

D'autre part, on excusera, on supportera,

dans une certaine mesure, l'intrusion, sans bourse déliée, des tableaux ou objets d'art, plus ou moins apocryphes, émanant de dons ou legs collectifs.

Si la tiare n'avait pas été payée en beaux deniers comptants, personne ne se serait ému.

Il est de fait avéré qu'aussi bien certains tableaux du Louvre sont d'attributions douteuses, nul jusqu'ici n'a réclamé, et cela au vu et au su de tout le monde.

Des fabriques de peinture ? Elles ont sans cesse existé. On a fabriqué des faux Courbet, comme des faux Corot, etc. Qu'est-ce que cela prouve ?

Mais il est indéniable qu'un musée qui se respecte ne doit pas recéler de ces contrefaçons malhonnêtes.

Bref, comme il n'y a certes pas de fumée sans feu, il y aura en l'occurrence, intérêt à démêler d'où est parti le fameux pétard. Mais, soyez persuadé que le mobile de ce scandale, ayant pour origine initiale, une petite vengeance envers et contre l'administration, — et non l'intérêt exclusif de l'art pour l'art — comme bénévolement on pourrait le croire et le supposer — tout s'arrangera.

Et la meilleure preuve qu'il y a vengeance — la vengeance est un plaisir des dieux et voire

même des demi-dieux — c'est que subito, on déclare maintenant après des années écoulées que les Velasquez et les Murillo de la collection La Caze sont faux, archi-faux !... Il faut donc s'attendre à tout, à notre époque de chambardement général. N'a-t-on pas émis que le célèbre tableau du « Pouilleux » de Murillo, est apocryphe ?

Quand on connaît les dessous frauduleux et les trafics malhonnêtes auxquels donne lieu la vente des objets d'art et des tableaux de maîtres, il y a lieu d'observer tout ce différend avec prudence et de patienter en paix.

Car, tout ou les apparences, du moins, permet dès à présent, de supposer — en tenant compte des desiderata d'une poignée d'histrions littéraires et décadents, d'un crétinisme inconcevable en matière d'art, adjoints à quelques comparses vulgaires, brocanteurs d'art courant et moderne, à bon marché, fougueux révolutionnaires, sans foi ni conscience, — que ces attaques ne visent rien moins qu'à jeter un discrédit général sur l'ensemble des peintures et objets d'art exposés au Louvre.

A la sourde indignation et à la confusion aveugle de ces énergumènes aux longs cheveux, le Louvre a le tort réel de ne pas brûler, et comme il serait criminel d'y mettre le feu de

par sa propre initiative, ils ont trouvé ce moyen plus pratique, qui consisterait à jeter le désarroi dans tous les esprits et à profiter de l'aberration publique, pour obtenir le remaniement complet du Musée du Louvre, (plus d'enseignement officiel ; la liberté du dit), en reléguant à l'ombre ou en détruisant par des procédés rapides, les œuvres anciennes, et en y substituant celles des vivants !... Et allez donc ! Les loups ne se mangent pas entre eux. Voilà qui serait plus expéditif et certain que d'attendre la gracieuse volonté de la postérité souvent capricieuse et volage...

« Un bon tien vaut mieux que deux tu l'auras. »

Ainsi seraient plus satisfaites les ambitions démesurées des artistes convoiteurs de réclames, malmenés ou dédaignés par leurs adversaires, d'une indulgence moins sereine, — et dont seule, une tribu de fous, teintés de pédantisme juvénile, — entretient l'immense et fallacieux espoir, en battant, à charge de revanche pour eux-mêmes, de la part d'icels, — la grosse caisse autour d'eux, (Passe-moi la rhubarbe, je te donnerai le séné), et en les proclamant les vrais et plus fermes piliers de l'art présent, — que les Louvres attendent !!! ...

Les Indépendants.

Mars 1903.

Loin, le temps où l'ambition de passer sous les fourches caudines d'un jury officiel et de figurer au grand Salon était le principal mobile des efforts individuels. On a tellement et tant déblatéré contre cette institution, que la médisance qui eut et a toujours sa raison d'être, en l'occurrence, a fait aujourd'hui tache d'huile, et qu'il n'est si petit inconnu de la veille, qui n'espère, un jour, être tiré de l'ombre et glorifié au désiré lendemain des réparations ultimes ! Avant même, si peut se faire.

Il est des précédents. On cite des exemples, compendieusement. C'est s'élever d'autant, où est le mal ? à évoquer les noms de : Fantin-Latour, Harpignies, Jongkind, Alphonse Legros, Manet, Pissaro, E. Saint-Marcel, Vollon, Whistler, Bracquemond.

Et qu'importe ! Ne vivons-nous pas, sans cesse, d'espérance !

Ce préambule indirect, n'a d'autre motif, — sans conclure qu'il soit la vérité même — que

de s'inspirer d'une constatation positive. Les Indépendants sont légion. Oyez plutôt.

Le livret de la Société enregistre, cette année, 2462 envois. — Point nécessité est d'affirmer que la quotité de talent de tel ou tel artiste a son équivalence à la Société Nationale ou aux Artistes Français. D'aucuns cumulent, réellement.

Ce sont digressions puériles et lointaines.

Nul doute que la maîtrise ne soit là, partout, en quelque lieu qu'elle se manifeste et se passe volontiers d'étiquette.

Le seul grief à formuler contre ce Salon des Indépendants gît justement dans sa représentation d'une uniformité monotone, sans qu'il jaillisse des ferments d'audacieuse révolte, comme le voudrait son titre valeureux en manchette, comme il le fut, jadis !...

Le même esprit d'égalité serein et bourgeois règne désormais au Cours-la-Reine, aussi bien qu'à l'Épatant, à l'Automobile-Club ! ! !... à Volney. C'est absolument véridique.

Le Paysage est notoirement le genre le plus cultivé. La tradition est de rigueur. Nous ne sommes pas à la fin, dès lors que les Postiers et les Employés du P.-L.-M. sans compter les amateurs proprement dits, les peintres de la Montagne, se mettent de la partie.

Que penserait Edmond About d'une telle débauche de vert, lui qui déjà, en 1857, s'étonnait. Voilà le progrès.

Les témoignages du dit sont tangibles, indiscutables. Je cueille au hasard de charmants paysages de MM. Périnet, Lechat, Johannès-Son, Mazard, M. Leroux, lequel a chaussé les bottes de son grand-oncle Damoye; Pozier, Madeline, Ranft, Albert-Joseph, Lecoultre, Edmond Cross, Giran-Max; les « Femmes hystériques » de M. Mérodack-Janeau ; un « Effet de neige » et des « Fleurs » touchées avec esprit, des « Pensées », « Géraniums », de Mme Hélo; des pastels de M. Kossouski, qui expose en même temps deux gracieuses statuettes.

Il est des princes parmi la foule : MM. Signac, Van Rysselberghe, (Jeunes filles au bord de la mer); Luce (Portrait de M. Fénéon) ; Piet, Forain, Maurice Denis, Gaston Prunier, (Falaises); « Au bord du Canal ») ; Potzsch, Sickert, Milcendeau, Nonell-Monturiol, Ibels, Bonnard, Vuillard, G. d'Espagnat. J'en oublie, hélas ! Mais nous reverrons les uns et les autres, à tête plus reposée.

Expositions Mita. — René Seyssaud. — Mars-Antony.

Avril 1903.

« L'Art, mes enfants, c'est d'être absolument soi-même », ainsi catéchisait Verlaine, à ses disciples. Et je ne sais pourquoi, devant le Salon de *M. Mita*, qui expose, Galerie Haussmann, 74 tableaux et études, cet alexandrin me revient en mémoire ? Ou, je le sais trop, pour être juste, puisque M. Mita, qui dispose de moyens pratiques inouïs de facilité et d'assimilation a seulement omis, dans ces 74 numéros, d'y laisser subsister quelques parcelles de lui-même.

Remarquez bien que je n'incrimine aucunement la sincérité de ce peintre. Simple affaire de tempérament, quand tel artiste, à son insu, démarque l'originalité de ses contemporains et se persuade, en propre, qu'elle est sienne, sans qu'on puisse et doive, un seul instant, douter de sa bonne foi.

D'aucuns même, émettront avec conviction, que c'est déjà un mérite et non le moindre pour

quiconque, assez habile, de savoir s'incarner dans la peau d'un de ses semblables, et de se tailler un simple pourpoint de tire-laine dans un manteau de roi.

De cette image, simple métaphore, devons-nous écarter tout noir dessein homicide. Nos artistes modernes n'ont certes point l'âme des condottieri. Nul d'entre eux ne sait jouer de la dague, mais combien ont le don, le don inné, providentiel, moins dangereux, de savoir décalquer en quelque sorte leur façon de voir et leur manière d'exprimer sur autrui ? Et je le soutiens et le maintiens, ils sont sincères. La meilleure raison que je puisse fournir de cette mentalité cérébrale c'est, qu'incontestablement, M. Mita qui a du talent, beaucoup de talent — sans s'appeler M. Josse, ni passer pour orfèvre — et sans qu'on dût, non plus, l'accuser d'être l'auteur de la tiare du roi Saïtapharnès, est à mille lieues de penser que si chacun de ses tableaux ne portait sa signature, les amateurs se connaissant peu ou prou en art — en excluant honnêtement M. Rochefort, lequel brigue à son âge, une chaire d'expert à l'Hôtel !.... — la remplaceraient avantageusement, n'est pas le mot, — mais dans une limite moyenne de vision de borgne, — par celles de Chintreuil, Vogler, Monet, Sisley, Pissaro, Courbet, Decamps,

Millet, Cazin, Daubigny. Tout l'armorial de la Peinture y passerait ; quoi ! Fichtre, dira-t-on, mais alors, M. Mita est loin d'être tout le monde ? sûrement, mais il a aussi moins de mérite que n'en possède *M. René Seyssaud*, (Galerie Bernheim jeune), qui, ne ressemblant lui, à personne, peut s'écrier par contre, avec une fatuité de bon aloi : « Certes, mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre... » sans que j'ose affirmer qu'il ne le renverse parfois, rendant à nos yeux, de telle sorte, plus communicatif, son émoi très troublant et passionné !...

Devant *M. Mars-Antony* (Georges Petit) nous restons indécis. Ce peintre, qui résume la portée significative de son art en trois paragraphes d'une préface autoritaire, cote d'ailleurs ses œuvres à un prix fabuleux ?...

Le noble peintre conclut superbement, après l'exposé de ces théories : « Ceci dit, nous ajou-
« terons que nous mettons dans leur applica-
« tion, tout notre effort et toute notre volonté
« de bien faire.

« Le public trouvera dans nos toiles, à défaut
« d'autres talents, cette sincérité et cette fran-
« chise que nous préconisons. » Et il signe.

Aussi bien, il importe à M. Mars-Antony, afin de justifier une modestie si rare et précieuse,

— de laisser désormais le public faire son choix parmi les quatre-vingt-huit toiles soumises à notre clairvoyance et de débattre des prix sur lesquels son propriétaire sera bien forcé d'en rabattre à son tour. Et je louerai moins chez cet artiste, sa ténacité à poursuivre un but secondaire, en s'appliquant dans la recherche de reproduction quasi-photographique et d'une valeur commerciale qu'il ne m'appartient pas de fixer ni d'arrêter, et pour cause !...

Société d'Artistes Espagnols (Durand-Ruel).

Ce Salon vient à son heure, au moment où se confirme le réveil de l'École Espagnole y précédant les Expositions officielles parmi lesquelles nous retrouverons beaucoup d'artistes de cette nationalité ayant atteint une notoriété très estimable: MM. Sorolla y Bastida, Zuloaga, etc., non représentés ici. Il est un rappel préalable et une sorte d'indication avant la lettre. A le juger néanmoins en bloc, il est composé de personnalités très distinctes ayant subi des influences contraires et contrariantes.

Ainsi M. L. Liancces a subi celles de Roybet

et de son élève Romani ; M. Mezquita, celle de Boldini ; M. Hernandez a trop longuement contemplé les jolies femmes de Mme Vallet-Bisson : comme M. Jumenès s'est attardé devant les paysages de Menier, M. Garrido a la grâce attifée de Mme Fould. Avec Mme Riva-Munoz dont nous venions d'apprécier tout récemment à l'Union des Femmes Peintres, la libre faconde riche de ses fruits, de ses raisins devant lesquels s'édulcorent nos gourmandises pleines de désirs ; — il importe de distinguer M. Isern, dont le « Pont-Neuf » est une des meilleures impressions de plein air de ce Salon, une des toiles les plus claires, lumineuses et faciles ; « Le Portrait » de M. Gonzalès Agreda et ses autres études s'inspirent également d'une note d'art recueilli et vrai ; de M. Ribéra, le portrait de « Chula » ; de cet artiste, nous avons souvent remarqué aux Artistes français l'harmonie colorée et franche de ses motifs et la hardiesse de sa palette rutilante.

« Intérieur Paimpolais » de M. Alcala Galiano, et « Étude » de M. Raymundo de Madrazo, ainsi qu'une vibrante course de chars de M. Checa qui a conquis des lauriers en France.

Ainsi donc la parenté qui unit les représentants de la jeune Ecole Espagnole à la nôtre semble ratifier aujourd'hui la célèbre phrase

d'antan du roi Soleil: « Il n'y a plus de Pyrénées. »

Société des Pastellistes Français.

Avril 1903.

La 19e Exposition des Pastellistes Français exerce sans cesse sa séduction coutumière. Le pastel se prête si adorablement à la libre fantaisie, à l'humeur, à l'esprit. Il traduit avec tant de fraîcheur, toutes les variantes de l'imagination et les caprices du désir. Peut-être même et c'est là le point défectueux, peut-on faire à quelques exposants le reproche d'en altérer le côté léger, vaporeux, suave, en l'employant à la réalisation de conceptions trop réalistes et entachées de quelque vulgarité. Aussi bien, M. Besnard, a sombré cette année par mégarde et toute la beauté nuageuse du procédé a été insuffisante à gazer la lourde matérialité d'aucunes de ces figures de femmes sans grâce, sans joliesse, et dont il a ravivé en vain, à l'excès, l'apparence fardée et populaire.

Bien au contraire M. Lévy-Dhurmer n'a jamais

été mieux inspiré que dans cette figure de mysticisme « Ville close » (Bretagne), dans son esquisse de « Fête arabe » et ses « Études d'Algérie ». M. La Touche est débordant de charme et d'ingéniosité radieuse. « Le corps de ballet » est une page très remarquable. Les « Danseuses » sont exquises et sa « Fantaisie » une petite merveille. — M. Guérand de Scevola fait son chemin, si peu qu'il puisse être influencé par Gaston La Touche et Besnard, mais il est intéressant quand même et beau diseur. Dans son « bassin » je retrouve de la richesse de « l'Arc-en-ciel » de Millet qui est au Louvre. — Les « portraits » de M. Léandre sont spirituels en diable, d'une légèreté de touche et d'indication sans pareille, dans leur tonalité violacée qui sait s'arrêter, juste là, à temps pour ne point contrarier ni émousser nos susceptibilités vives. M. Cornillier a de l'accent, du style et de la couleur, M. Le Sidaner est délicieusement voilé et murmure des lieds doux et apaisants. Dans l'air ambiant de ses places et de ses maisons où flottent des frissons d'âme quiète, il y a de l'intimité de ces béguinages dont on lit la poésie descriptive dans certaines pages de Rodenbach. — M. Lhermitte laisse transpercer comme toujours des soucis de belle nature dans ses paysages et des accents de sincérité dans

ses « Intérieurs ». Je citerai encore les fines « marines » de M. Meslé ; « Le Parterre du midi, Versailles » de M. Thévenot et un « Portrait » de M. Georges Picard.

LES SALONS DE 1903

I

Société nationale des Beaux-Arts.

Nous passerons rapidement sur la question de statistique. Il importe peu, en réalité, de savoir si le nombre actuel des envois de ce Salon est sensiblement supérieur à celui des années précédentes. De même, nous effleurerons, sans insister, sur l'opportunité qu'il y a réellement, d'en finir avec l'obsession du Concours Hippique, dont la clôture tardive vient paralyser, bon gré, mal gré, les efforts méritants de la commission de placement de la « Nationale », et l'incite, à organiser un peu tout à la diable, et à la dernière minute, afin d'ouvrir au jour dit et à l'heure. Les sculpteurs sont, en la fâcheuse occurrence, les plus mal partagés et sacrifiés, momentanément. Bref, il sied d'étudier un plan plus conforme avec l'harmonie de nos desiderata artistiques.

Je ne fais pas entrer en ligne de compte les trop justes griefs de la Presse, dont la difficulté de labeur s'augmente de l'état défectueux et inachevé d'un ensemble un peu boîteux et désordonné.

Incontestablement, on soupèsera, n'en doutons pas, le pour et le contre, de manière à procurer, ultérieurement, aux uns et aux autres, le summum des satisfactions inespérées !..

La Société Nationale a fait une recrue importante en la personnalité de M. Caro-Delvaille, qui exposait encore, l'an dernier, aux Artistes Français.

Par contre, Rodin et Carrière ne sont pas représentés. M. Maxime Maufra s'est également abstenu.

Deux clous à signaler : « Les Funérailles du Président Carnot », de M. Georges Bertrand et la « Fête du Lendit ou foire aux parchemins à Saint Denis au xve siècle », de M. Weerts.

Le Champ-de-Mars n'a plus à envier rien aux Champs Elysées.

Salle I. — M. Carolus-Duran, président, plus maître de sa joie en son portrait, de Mme C... H. (de Londres) de haute distinction et de noblesse. La robe a de beaux plis chatoyants. Les épaules sont à louanger. « Le

vieux lithographe » est une excellente étude et le « Portrait de notre confrère M. Arsène Alexandre », fort amusant d'exécution. M. Carolus-Duran — pourquoi le blâmer d'une si douce manie ? — à côté de sa fière silhouette de « Gavroche » expose un paysage intitulé « Lever de Lune (Provence) ». Il est croyable que M. Carolus-Duran n'ignore pas Fromentin et qu'il l'admire à juste titre. De M. Jacques-Blanche, les « Portraits de M. et Mme Francis Viélé-Griffin, et leurs quatre filles » sont jolis de mouvement rythmique recherché et intensif concourant vers une alliance étroite de lignes enveloppantes et synthétisant la famille unie et réunie, cependant que dans le cadre exigu il semblerait qu'il en résulte un peu d'écrasement et d'étouffement à cause et beaucoup peut-être d'une uniformité de tonalité identique en ses portraits de M. Lucien Simon, d'expression hagarde, de M. A. Debussy, malgré sa franchise et déjà vu chez Durand-Ruel, de M. Paul Robert, de Mme X et E. H.

M. Cottet sait imprimer sur les visages de ses bretonnes (Deuil marin) cette même expression large de résignation et de détachement, des choses d'ici-bas, dans une ambiance de tristesse qui plane, suinte, du ciel, de l'eau et des pierres mortes, sauf toutefois, que de ces

trois figures de femmes émanerait un tantinet de sécheresse, et de platitude, et que la jeune fille sise au milieu des deux matrones, d'angélique douceur, s'effacerait presque, s'amalgamerait avec le fonds, se volatiliserait, dans un miracle ? ..

Mais, salle XVIII, nous admirerons, son « Vieux Cheval » sur la falaise, le grand frère du bien connu jadis, tondant de toute la largeur de sa langue, l'herbe sèche et rare ; confondant sa misère, avec celle de cette côte bretonne dénudée et inculte, mais restant et demeurant héroïque sous son apparence décharnée et sordide, miséreux, quoique fanatique toujours et attaché au sol comme les indigènes armoricains.

M. Zuloaga chante avec un plaisir discret un air de Carmen, une Carmen avant son entrée dans le cirque, toute à sa toilette, à sa parure, s'exerçant à décocher l'œillade, à piquer bien la rose dans la sombre noirceur de ses cheveux. On la suit, on l'aiderait avec la camériste, à rajuster la mantille. Elle remplit la chambre de sa vie, de sa coquetterie, de son plaisir d'être sémillante, captivante, irrésistible. Jusqu'ici M. Zuloaga n'avait certainement pas donné une note aussi personnelle et originale de son talent. A toutes ses qualités solides, il offre aujourd'hui

l'appoint d'un charme très vécu et nature, et libéré d'influences.

M. Scharf se révèle avec beaucoup de sincérité, peintre d'intimité et d'intérieur. Sa petite figure assise de payse épluchant des pommes, se prévaut de sobriété savoureuse et de couleur chaude à la fois, et s'enveloppe bien d'atmosphère et de clarté confuse. Le « Portrait de M. J. de L. » a de l'allure, celui d'une « Vieille femme » un air de dévotion sereine ; à noter encore : « Portrait de mon père », le sien en conquérant, et « Clair de lune » (paysage).

Salle II. — Décorateur de boudoirs, de salons du Vert-Galant, peintre des Trianons, les « Panneaux », de M. Gaston La Touche, illuminent ; au milieu d'eux, flamboie « La descente de Croix » ; Les « Paysages » impressions de Flandre, de M. Thaulow; de M. Franz Courtens « Vieilles femmes de l'hospice de Schiedam ». Grises dans l'opacité grise des nuées, elles s'en vont, âmes sœurs semblables, le dos courbé, la marche lente, chargées d'années et d'infirmités, coiffées de blancs bonnets, vêtues de douillettes aux tons mauves passés et défraîchis, et résorbant d'étonnantes afflictions endeuillées et hivernales

« Femme nue » et le « Miroir » de Mme Lee-Robbins.

Salle III. — Des jeunes filles peintes au procédé dont il est l'inventeur — de M. Raffaëlli, des jeunes filles simples, « Jeune fille au chien » « Jeune fille aux œillets » simplettes parce que jeunesse et innocence veulent l'équivalence d'une simplicité en toutes choses et qu'elles voient sans penser à mal, cœurs ingénus et candides, tels M. Raffaëlli, malgré son procédé, les soumet à notre complaisance plus acquise pour le « Carrefour Drouot », « Le Pont des Saints-Pères » en lesquelles pages, poudroient la vie, le mouvement de la cité parisienne. Les « Paysages » de grandeur et d'impression lunaire de M. Emile Breton, ceux plus aérés de M. Emile Barau. « Vendanges en Champagne », « La vieille place du village ».

M. Lucien Simon, (si toutefois, on pouvait accuser ce Salon de révéler de nouvelles tendances), personnifie ou paraît devoir personnifier, à son immense désavantage, cet art décoratif, de formule bâtarde, appliqué à la rénovation du mobilier, et s'y adaptant comme logique, et dont j'avais signalé dernièrement, dans un article, la contagion imminente et funeste. C'est-à-dire la peinture uniforme, par grands plans de

lumière étalés en évitant le heurt des plans d'ombre, et se devant relier par une sorte de tracés d'arabesques fantaisistes et tout à fait art nouveau ; aux lignes serpentines, des frises ou des motifs décoratifs, à l'intérieur des habitations. Cela infirme toute émotion, toute étude du morceau, toutes qualités de métier. On revient, petit à petit, par une invincible progression, au papier peint. Tel est l'avenir de la peinture murale ?

Aussi bien, M. Lucien Simon n'est pas encore tant persuadé qu'il est dans le vrai « que dans son asile de vieillards » il ne puisse se ressouvenir, avec beaucoup d'à propos qu'il est plus là dans ses pantoufles et qu'il a tort de se méprendre sur l'avenir de tendances qui ne se généraliseront pas ou nous serions tout prêts de perdre, à user de ce langage barbare, toute notre belle réputation française, à renier toute la tradition, à pervertir tout notre goût, à ternir tout notre esprit pour céder à une corruption momentanée, à une mode sans durée. Que je préfère la petite esquisse déjà vue à la « Société Nouvelle », intitulée « Le coup de vent » mais, que pour l'amour de Dieu, M. Lucien Simon, soigne la qualité des mains dans ses portraits et regarde celles de Carrière.

Les « Paysages » de M. Chudant ; « Le Por-

trait de M. Auguste Dorchain » de M. Edouard Sain. « Les Vues de Paris » de M. Gillot.

Les figures lourdes de M. Saglio ; Les « Paysages » frisant la fantasmagorie, de M. Louis Dumoulin, art de sensations par trop imprécises et nuageuses. Des « Figures » de M. Guiguet qui s'amenuisent par un côté trop fini de gentillesse et de subtilités précieuses.

Salle IV. — Évidemment, les figures de M. Caro-Delvaille participent de la même rigueur que j'ai infligée à celles de M. Lucien Simon. Toutefois, il y a quelque différence entre eux deux. Autant M. Lucien Simon, coloriste, beau transpositeur, affecte quelque brutalité dans son jeu, autant M. Caro-Delvaille a, dans sa « Femme nue », rivalisé de délicatesse et d'infinie douceur morbide. Evidemment, le parti-pris d'éclairage et de lumière, est tout aussi éloigné de celui d'une figure de nu de Rembrandt que peut l'être l'Olympia de Manet, à côté de certaine femme du Titien qui est au musée de Florence, mais en se plaçant au centre de l'irradiation lumineuse où s'est tenu M. Caro-Delvaille, il sied de constater qu'il a réalisé un morceau de nu, admirable, se tenant merveilleusement avec le reste, et qui peut-être, est le meilleur du Salon.

Un « Portrait de mon frère » de M. Jean-Pierre Laurens. « Le Semeur » de M. Verstraete.

« Les deux amies », de Mme Roederstein.

Les « Marines » de M. Auburtin. « Le matin » (frise décorative) de M. Hochard ; « Au village : les gens de Beauce » que nous goûtons moins à cause de sa sécheresse, de son manque de lien, que les « Enfants de chœur », « Le monde des courses ». M. Hochard tend à éparpiller l'intérêt de ses personnages qui paraissent collés les uns contre les autres, sans que l'air vienne s'interposer entre eux et leur ôter cette apparence de sécheresse désagréable.

Salle V. — Nous sommes en présence des « Funérailles du Président Carnot » de M. Georges Bertrand, lequel, n'avait depuis son triomphe obtenu avec « La mort du Porte-Drapeau », exposé au Salon que des portraits. Dans cette immense toile, commande de l'État, M. Georges Bertrand a apporté d'autres qualités que celles que nous connaissions et qui étaient l'apanage d'un plus beau peintre, qu'il n'est plus tant aujourd'hui influencé par le désir intensif de faire clair et lumineux.

M. Georges Bertrand a réussi à donner l'illusion merveilleuse d'un trompe-l'œil, rendu avec

une vérité criante et criarde, pour le moment, c'est supposable. Il y a, si j'ose dire, dans cette grande reconstitution d'une solennité mémorable et historique, comme une juxtaposition de plans photographiques, où, avec un art consommé, tout détail est en relief et à sa place, sans que je ne sache y voir surgir une seconde la moindre apparence d'un souffle génial comme dans la « Mort du Porte-Drapeau » qui fut peint avec de l'énervement et de la fièvre. Tout dans cette œuvre monumentale est combiné à termes mesurés ; le catafalque avec ses chevaux caparaçonnés et tenus en main par les piqueurs, à gauche, le rappel violet froid dans l'ombre des couronnes pour faire opposition théâtrale avec le camail, rouge et dans la lumière, de l'archevêque ; les longs voiles noirs qui coupent les voûtes, au dessus de la foule massée des parlementaires, ayant à leur tête M. Casimir-Périer, alors Président de la République ; au premier plan, à droite, l'armée. Et malgré l'orchestration savante de la couleur, le tableau reste froid, et les personnages sont eux-mêmes figés. Les « Marines » de M. Buysse, « Toile Décorative » de M. Victor Prouvé ; « Route dorée » de M. Clauss.

M. Maurice Denis s'attirera incontestablement un succès, cette année. Sa « Mise au tombeau »

suscitera certains enthousiasmes que refroidira la réflexion ; en laissant de plus convaincus à méditer devant « Notre-Dame de l'École » et « Baigneuses » nous serons attirés par les heureuses relations qui existent dans la « Plage » dont d'aucunes naïvetés forcées volontairement, nous déplairons moins puisque M. Maurice Denis, nous en avons l'intime persuasion, ne tardera pas à émettre les mèmes qualités en dessinant ses figures simplement comme tout le monde et comme aussi bien, cet artiste sait les dessiner.

Salle VI. — M. Vail expose la « Place de Saint-Marc » à Venise. Je préfère à cette œuvre les études simples et de caractère du « Clair de Lune » (Venise), « Le Grand Canal » (Venise), « Vieux Murs ».

De M. Pierre Lagarde, dont la « Guerre » vient d'entrer au Luxembourg, « Les Meules » et « L'Orage dans la Plaine » ; de M. Frantz Charlet, « La Grille du Château », « La Plage » (Ostende) ; « Le Cadran doré » de M. Arcos et « Un Miracle à Lourdes », froid, mais précis et anecdotique.

De M. Dinet, une scène tirée du Koran, « Elles se coupèrent les mains... » un joyau de couleurs riches ; « Prisonniers » déjà vu aux

« Orientalistes », « Portrait », « Jeunes Vaches », de M. J.-J. Rousseau ; « Marines », de M. Dauphin ; Des notations un peu vagues, trop floues vraiment de M. Moreau-Nélaton « La petite dessinatrice » ; « La Leçon de piano », « Une Chambre ».

Salle VII. — S'identifier la formule succincte et si ample d'Eugène Carrière : « Je cherche l'arabesque dans les harmonies et dans la ligne » (Monstres. Le Jardin. — Jean Dolent.) et ratifier par des témoignages éclatants la synthèse de cet enseignement, c'est un des non moindres réels mérites de Mme Lisbeth, dont les envois de cette année, attestent d'une continuité fertile de labeur qui donne aujourd'hui de beaux fruits mûrs. Je cite « Devant la fenêtre » ; « Chrysanthèmes » ; « Etude d'Azalée » ; « Chrysanthèmes à contre-jour », et bien que s'augmentent et se diversifient ses sujets de compositions, cette artiste sait grouper avec une franche intelligence tous les motifs et les objets de ses variantes et conserver intact et pur le schéma primitif duquel rayonne la lumière diffuse et absorbante.

De M. Aman-Jean, deux portraits de Femmes, doux portraits et dont les visages aux yeux parleurs dans la griserie du silence d'eux-mêmes,

sont pareils d'affaissement délicat et si féminin, à la belle émotion des mains et des corps qui languissent sous les robes aux radieuses harmonies de teintes décolorées, pareilles à des feuilles mortes.

De M. Roll « Le Calvaire », « Maternité », MM. Desvalières, Girardot. Les suaves colorations parmi les fleurs de Mme Marie Duhem ; l'art délicat de ses « Chrysanthèmes roses », « Jonquilles et oranges », M. Carrier-Belleuse.

Salle VIII. — « Repos de Jésus à Béthanie », de M. Burnand, et je louange la figure calme du Christ, et la distinction des deux femmes qui lui offrent des fruits, l'harmonie reposante de cette scène et l'apaisement qui en émane.

« Les Paysages de Venise » de M. Iwill ; un bon « Portrait de Ch. Léandre » de M. Thévenot.

Salles IX et X. — Les « Portraits » de M. Dagnan-Bouveret ; les « Paysages » de M. Muenier ; les « Fleurs » de M. Henri Dumont ; « Roses », « Un lis », « Une ombrelle », « Roses jaunes dans un pot », toute une flore dont la recherche d'irisations harmoniques est presque une trouvaille originale et peu banale. L'éternelle « Justice » de M. Agache, « Les

Intérieurs » de MM. Gay et Lobre; quelques vues du « parc de Greenwich », du « Pont-Neuf » et « Sur la Tamise ».

M. Weerts a frappé un grand coup en exposant la commande qui lui fut confiée de deux immenses panneaux décoratifs pour la grande galerie de la grande cour d'honneur de la nouvelle Sorbonne. La Foire du Lendit, où se rendait officiellement, pour y faire provision de parchemins, l'Université. Les écoliers y venaient en bande, montés sur des chevaux plus ou moins richement équipés: Gringoire monté sur un âne, accompagnait le cortège et le guidait jusqu'à la foire de Saint-Denis.

Dans ces deux compositions que M. Weerts a reconstituées avec une autorité très maîtresse, sous une apparence de mièvrerie et de froideur, cet artiste a su y adjoindre de très jolis dons d'observations, de physionomies, de couleur, de clarté et d'air. Les études de mer de M. Léon Couturier, « Études d'Algérie » de M. Albert Aublet; « Béguinage en Flandre »; « Pré Flamand » de M. Leempoëls; de Mme Madeleine Lemaire, « Marchand de harengs », (Dieppe) amusant, vivant, enlevé au bout de la brosse.

Salle XI. — De l'exposition rétrospective

d'œuvres de M. Louis Deschamps, nous retiendrons la « Faneuse endormie », « L'enfant mort », « Tête de Vieille », etc. Les anciens sont les meilleurs.

M. Jean Veber satirise, fouaille notre humanité, Breughel moderne, il déride, il amuse, il nous amuse avec notre propre hideur, « Les bouches inutiles », « Les Mannequins ». « Le bain de Suzanne » ! Des paysages de M. Binet ; de M. Jules Flandrin « Une audience à Venise » renouvelée du petit chef-d'œuvre de Ingres, du Louvre, « Cantique à la Vierge ».

Salles XII et XIII. — Les intérieurs « Le Pique-Nique » ; « La Chambre rouge » ; « Le salon bleu » de M. René Prinet, cela tourne joliment à la longue à la Romance sentimentale et vieillotte. Les « Paysages » de M. Billotte ; « Portrait d'un chasseur » de M. Brindeau ; « Le bal des quat'z'arts », de Abel Truchet, ça gazouille, ça remue, ça palpite, et ça fait aussi habilement la charge ; les « Portraits » de M. Gervex ; Les « Paysages » de M. de Moncourt ; ceux de M. Griveaux.

Enfin, M. Jean Béraud. Ah ! la belle famille que celle de M. le duc de Doudeauville, quoique ce qui fait passer et digérer l'autre, c'est à tout prendre, malgré le petit métier sec et cas-

sant employé : « La sortie du lycée Condorcet ». Succès des mamans et des petites sœurs de petits jeunes gens, aussi des gentilles ouvrières. Passons.

M. Henri Duhem nous convie devant des sérénités plus hautaines. « Nuit claire » ; « Canal Flamand » ; « Petite Place ».

« La danseuse » de M. Maurer ; « Les Paysages » de M. Morrice ; les « Portraits » de M. Courtois ; les « Mondanités aiguës » de M. Jeanniot.

Salle XIV. — Les « Nus féminins » de M. Armand Berton ; « Réveil » de M. Albert Fourié ; M. Lhermitte en arrive à une simplification de procédé d'une éloquence qui est toute à son honneur. Ses bords de la « Marne » donnent grand et le sentiment de la nature y est formellement écrit.

En croirai-je mes yeux : Décoration pour l'hôtel de ville de Tours : Rabelais, Descartes, de Vigny, Balzac ; quatre portraits signés Anquetin ; comme tout cela est cocasse, enfin ! et arrêtons-nous devant son portrait de Gémier, dans son rôle d'officier en demi-solde de la Rabouilleuse. Picturalement parlant, ce n'est pas bon, vert sur fond vert bouteille, et froid ! d'autre part, pour quiconque a vu

Gémier, il est aussi peu ressemblant que possible ; Gémier est maigre, nerveux, sec. M. Anquetin nous a donné un Gémier grassouillet, aux bajoues flasques, qui ressemble à peu de chose près à un milord l'arsouille quelconque.

« Un portrait » de M. Guérand de Scevola, un grand portrait, s'enlevant sur un fond de rutilance dorée.

M. Albert Laurent côtoie entre l'art de M. Alma-Tadema ou Gérôme. Il est encore temps d'évoluer.

Je suis heureux, enfin, de rencontrer un beau paysage de paysagiste, bien franc, bien sincère. Je veux parler des « Maisons au bord d'un canal », de M. Victor Gilsoul. « Portraits » de M. Henri Bénard.

Dans la Rotonde, « Barcelone 1902 !... » de M. Ramon Casas. Il est très bien ce tableau, si anecdotique, mais cette foule qui fuit, obéit bien au sentiment de la terreur ; on devine qu'elle est haletante, oppressée, qu'on s'écrase, la meilleure preuve est que la gendarmerie espagnole — qui ne le cède en rien à toutes les gendarmeries du monde connues, (malgré qu'il soit légendaire, le gendarme débonnaire, — immortalisé par le bon Nadaud) — foule sous les pieds de ses coursiers fougueux de pauvres

malheureux. La charge se dessine même avec une sûreté d'œil très réelle. Je reprocherai seulement un peu de monotonie grise dans la facture.

Salles XV et XVI. — « Un portrait » de Mlle Villedieu ; « Les Paysages » de M. René Ménard. Il faut bien parler également de M. Zakarian ; M. E. Boulard n'éclaire pas assez sa palette. Il est nécessaire qu'il ne s'endorme point sur ses lauriers. « Portraits » de M. Rixens. Bien, les paysages de M. Guillaume Roger, mais je réprouve encore et toujours, ce procédé de simplification absolue qui touche à l'imagerie. Etes-vous peintres, oui ou non, eh bien ! donnez-nous-en des preuves, sinon, exposez des lithochromies et la presse n'aura que faire de se déranger. Rivière est bien dépassé et combien Monet, Sisley, nous paraissent éloignés. Cézanne triomphe !... Les « Études » de M. Morisset, de M. Tournès ; les « Paysages » qui se jouent en mettant la pédale céleste, de M. Le Sidaner ; celui du Luxembourg est bien joli, il faudrait bien se garder d'en mettre un second.

« Portrait » de M. Boldini, « Les paysages » de M. Delance ; ceux très larges, très étendus de M. Meslé : j'ai remarqué spécialement le « Vallon » (Soleil couchant.) MM. Rosset-

Granger ; Delachaux ; M. Anglada : « Marché en Espagne », « Entre loge et promenoir », « Fleurs de Paris », des cas d'hystéries féminines colorées et caricaturales. « Paysages » de M. Pierre Waidmann.

Salles XVII et XVIII. — Les « Portraits » de M. Picard ; des quasi-miniatures de M. Émile Briant « Le vieux cheval » ; « Retour d'enterrement » ; « Portrait de Mme J. ».

De M. Gustave Colin, « Le Chemin du lavoir (pays basque) » ; « Fin d'Été » ; La « rade de Pasages » ; de cet artiste valeureux, on peut admirer au Luxembourg, un petit tableau très caractéristique ; M. Graner-Arrufi, « Étude d'Espagne » ; Les « Paysages » (1) de M. Lebourg, un des plus valeureux impressionnistes de ce temps. A côté de ces études coutumières de marines, M. Montenard expose un tableau de figures, « Enterrement de jeune fille en Provence », lequel est au moins curieux de tonalité et d'aspect.

Une des plus maîtresses pages du Salon, c'est sans contredit, ce portrait de « Vieux Radar »,

1. Lire l'étude magistrale sur Lebourg, de Roger-Marx (*Gazette des Beaux-Arts*, janvier 1904).

de M. Wageman. Ce tableau appartient au Musée de Gand. Il est dessiné, construit, tout un monde de pensées gravite dans le cerveau bombé de ce vieux bibliomane, je pense qu'il en est un ? Comme équivalent de peinture chez nous, ça rappelle la forte peinture de Courbet. Le caractère de ce Radar est frappé au coin d'un cachet de vaillante marque. Il incarne indubitablement un type dans le genre de ceux que créa Daumier ; ainsi donc, on a eu raison de montrer cette peinture qui est d'enseignement et un exemple.

Les « Vues de Capri » de M. Alfred Smith, « Scènes bretonnes » de M. Pélécier, les « Marchés » de M. Le Goût-Gérard ; « Les Femmes en rose, nue et assise » de M. Frieseke, les « Paysages » de M. Lebasque qui a exposé des paysages charmants aux Indépendants également ; je cite ceux de M. Clary « Ruines du Château-Gaillard » ; « Dans les prés » ; « Ferme au bord de la Seine ».

« Le portrait Mme B. », par M. Besnard est tout simplement charmant et j'avoue qu'il m'a beaucoup plu, ce qui n'est pas tout à fait modeste, mais comme j'ai malmené dernièrement ce grand artiste aux « Pastellistes », je lui devais une réparation et il n'eut pas de peine à m'en accorder la facilité ; son crédit

fut de courte durée et je reste très satisfait, son débiteur.

Vis-à-vis d'un semblable créancier on peut s'en donner à cœur joie ; et je n'ai pas à restreindre aucunement la portée de mon admiration. Le portrait de Mme B..., est complet, distingué, éclairé avec esprit, simple, et d'une exquise coloration. La tête est superbe, la robe noire est supérieurement traitée. D'ailleurs, M. Besnard a résolu de pétrir à nos yeux de la grâce et du charme, de ce charme de Frago, dans « Les Cygnes », « Solitude », « Au bord d'un ruisseau », en lesquels, il a semé le brio, le mouvement, le caprice, la fantaisie, et gardé son métier dans une gamme chantante, des petits travers dont je lui ai fait quelques reproches d'éparpillement de la lumière et des exagérations du travail. Aujourd'hui, il est plus sobre, concis, moins clinquant et la pensée aimable sans plus, vient s'ajouter à ces ravissantes toiles et leur tresse une couronne de fleurs.

Dans le pourtour, à droite et à gauche des escaliers, « Fin de journée, environs de Biskra » de M. Anthonissen ; « Un soir dans le vallon » de M. Henri Havet, d'une impression très nuancée, « Matelots en fête », « Première valse », de M. Lewishon ; le métier laisse à

désirer dans sa note claire, de plâtre délayé, mais c'est diablement bien compris de mouvement, de vie, et ces toiles sont à retenir. « L'entrevue », « La prière au désert » de M. Girardet. Les « Jardins de Majorque » de M. Russinol, un vaillant artiste espagnol qui manquait également chez Durand-Ruel et dont nous revoyons ici les paysages de caractère et de solennité grave et austère. « Le modèle », « Le butin » de M. Joan Berg ; « les Soupeurs », « Au café », « Sieste » de M. Louis Legrand très humoristique et parfois sinistre ; MM. Villaert, Kœnig, Garrido, Le Fournic, de la Villéon, Piet, Leroy, Saint-Aubert, Nourse, Cailliot, Lévy-Dhurmer, Cassard, Georges Besnus.

De M. Osbert, « L'heure grise », « Solitude », « Harmonie de la brume ». J'ai réservé après la toile très corsée de M. Alfred Bastien, intitulée « Parmi mes amis », laquelle œuvre contient des morceaux très étudiés et qui se dégagent de la lourdeur. — Le tableau de M. Bartlett, « Enterrement hollandais ». Comme ces figures d'hommes et de femmes sont cherchées sans trop, dans la tonalité et l'ambiance froide d'une journée d'hiver, — tristes sans affectation, en leurs noirs vêtements, et comme se déroule calme et dans la molle enfoncée des roues des voitures, en l'amoncellement

neigeux, le cortège. Les beaux rapports des blancs et des noirs, la finesse des gris du fond et l'arabesque de la procession lente. Voilà une œuvre d'humanité, vécue.

MM. Marcel Béronneau, Émile Bernard et M. Albert Gustave que je suis heureux de compter aussi parmi les meilleurs paysagistes du Salon, avec « Brumes matinales sur Honfleur », « Soir d'hiver », « Matinée d'Automne », « Vallée de l'Oise ».

DESSINS, AQUARELLES ET ESTAMPES.

M. Gaston Prunier s'est, comme nous l'avions toujours pressenti, affirmé comme un visionnaire très remarquable de belle nature que son penchant à la contemplation solitaire lui a permis d'interpréter avec une sérénité très individuelle et personnelle. Après ses dessins, aquarelles du Havre, des environs de Paris, de Bretagne, des bassins de la Villette, dont le Musée du Luxembourg nous fournit un brillant témoignage, cet artiste opiniâtre nous conduit aujourd'hui en Espagne, dans la chaîne sauvage des Pyrénées. Voilà la « Montanetta-Salardu » aux nuages sombres qui roulent et voilent la nue, « Le lac Gerbel » et son pittoresque cou-

ronnement de rochers se reflétant dans les eaux bleues et transparentes. Un fond de paysage tel que Vinci en mit dans ses tableaux de figures, tout entiers d'harmonies colorées et d'étrangetés rares ; le « Val de Salana », la « Vallée du Rio Aigua-Moch » et les « Bains de Trédos », en l'âpreté desquels sites les éléments sont seuls maîtres dans l'universelle beauté des choses, si tant que se décèle la présence de l'homme par la mince apparition d'un toit au-dessus duquel s'envolent en spirales, les fumées bleues d'une cheminée dans le ciel. Et ce dont je félicite M. Prunier, c'est qu'il tend lui, vers une simplification constante, en ne laissant prédominer que le nécessaire des détails, pour ne pas altérer le sentiment de ses œuvres ni sa portée esthétique et féconde.

« La ronde », « Au port », « Les passantes », « Nocturne » de M. Frantz Charlet, sont des pages de rêves et d'une fantasmagorie qui a quelque chose d'inquiétant et d'attirant, en même temps, puisqu'on se plaît à les mieux contempler et à s'attarder. « Femmes de la campagne » de M. Vital, les magnifiques pastels de M. Thaulow du nombre desquels, il faut distraire deux estampes fortes « Le moulin bleu » et « Au bord de l'Escaut ». Les figures d'un modernisme pervers, de M. Bottini, les

« Intérieurs bretons » de M. Milcendeau, qui expose d'ailleurs ainsi que M. Prunier aux Indépendants ; les scènes de vie populaire de M. Louis Legrand « La petite tricoteuse », « Vieux pêcheurs », « Profil de jeune fille » de M. Guillaume Roger, MM. Marcel Béronneau, Iwill, de la Nézière, de la Gandara, Luigini, dessin à caractère, Georges Desvallières, Osbert ; les illustrations de M. Jeanniot pour « Adolphe » de Benjamin Constant. Enfin et ne pouvant tout citer la réunion des œuvres en une salle unique, de M. Frédéric Houbron.

Cet artiste cherche le mouvement, le grouillement des foules dans Paris. Lui, comme tant d'autres, s'est épris de ce spectacle incomparable d'une humanité concourant à la beauté des sites et des monuments. Il est arrivé, sans nul doute, à réaliser ses secrètes et admiratives appétences. A côté de l'illustrateur, du dessinateur impeccable, sûr, soignant la forme, l'artiste a son tour de sentiment et d'émotion. Ses motifs sont bien pris, de manière seyante, les figures bien touchées sont là où il faut qu'elles soient. Je relève quelques motifs qui m'ont particulièrement attiré. « Le Jardin de Notre-Dame », « Une vue de Conflans Sainte-Honorine », quelques portraits de maisons, qui sont voulues telles, à Conflans encore, « La Pointe Sainte

Eustache », « Pierrefonds », « Le Feu d'artifice », etc.

Parmi les Estampes, celles de MM. Lunois, Beltrand, « l'Arc-en-ciel » entre autres, d'après Millet, de M. Ranft, Manuel-Robbes, Jacques Villon, Gaston Darbour, Paul Collin, Jacques Beurdeley, Osterlind, Louis Legrand, qui tiennent du cauchemar et flottent entre Edgar Poë et Baudelaire, les eaux-fortes de M. Renouard; celles de M. Heseltine; de Marlotte, « La Moisson » et le « Marin noyé », les eaux-fortes de M. Waltner, d'après l'œuvre de Roybet; les lithographies de MM. Sureda et Veber; puis encore de Mlle Margueritte, l'arabesque d'une branche, de deux branches de pommiers, jolie comme une pointe sèche qui serait d'un Japonais et comme seuls les Japonais sont capables de concevoir les fleurs et les fruits par une indication subtile et l'autorité de ce côté décoratif qui se fixe, impérieux et tenace.

SCULPTURE ET OBJETS D'ART.

J'ai dit au début de mon article ma difficulté à démêler quelques éléments dans la sculpture, en le désordre régnant. Cependant

placé sur un socle au milieu de la rotonde, voici « L'enfant mort (bronze) de M. Bartholomé, d'un sentiment très profond, un groupe en marbre « La Douleur » qui s'inspire avec talent de la conception de Rodin, « Deuil » (buste plâtre) de M. Jean Escoula ; à l'entrée de l'escalier de gauche une « Bacchante au biniou » (marbre) de M. Injalbert, jolie de corps et souple ; un buste portrait de M. Cottet, et une volontaire de tête « Vieux mineur » (bronze) de M. Constantin Meunier ; le bois revient en honneur : amusante, la petite blanchisseuse (statuette bois) de M. Tarrit.

Une maquette de Mme Marie Cazin (à la mémoire du peintre J.-Ch. Cazin). « Le gars Bernard », buste plâtre, de M. Jean Baffier.

Parmi les objets d'art, une simple vision, comme en sculpture, pour y revenir mieux prochainement, des reliures de M. Louis Legrand, des « Meubles » de MM. Gaillard, et Belville, de beaux médaillons de Rodin, G. Picquart, Anatole France, de M. Henry Nocq ; les « Tapisseries » de M. Victor Prouvé ; les « Voyages imaginaires » de M. Marcel Schwob ; « La Gloire » de Mme Marie Cazin ; les « Vases de Deck » de M. Ernest Carrière ; « Les Bijoux » de M. Boutet de Monvel.

« Les Grès » de M. Dammouse, bien jolis de

dessin et colorés agréablement ; une « Vitrine » de M. de Feure ; celle ainsi que de bijoux, de M. Paul Mangeant ; les « Pots en grès » de M. de Vallombreuse.

Ce Salon, ainsi résumé, présente dans son ensemble, une alliance de forces très définies, de talents originaux, très patients et appliqués.

II

Société des Artistes Français.

La Peinture est en harmonie avec l'état d'âme d'une société... Pareillement, quand cet état d'âme est incolore et affadissant, que nulle passion n'en trouble ni agite les eaux tranquilles, à moins qu'un tantinet et pour la forme — simplement à la surface — sans que les vents alizés n'en émeuvent les paisibles profondeurs, il n'est, nécessairement, de répercussion sonore possible, dans l'expression des mornes convictions du plaisir et de la douleur, tant le monde alourdi de béatitude et de calme, se tait et végète dans son hypocondrie, terne et décevante.

Plus spécialement, ce Salon inspire de semblables réflexions, — puisqu'il semble, par tendance traditionnelle, incarner cette action réflexe et anecdotique de nos penchants, de nos us et mœurs. Superficielle, vaine, légère, sa fonction morale reste isolée dans l'ambiance générale, et c'est plutôt à côté, à la « Nationale », que, nécessairement, on acquerra plus percep-

tiblement, la sensation des volontés agissantes et fécondes ?

Le peintre des « Champs-Élysées », généralement vit renfermé à tort, sans souci des contingences et de là naît, dans cette particularité, son infériorité et la stagnation de son entendement. Il est l'esclave de son métier à courte vue, des petits expédients faciles, du coude à coude néfaste, de la camaraderie et de la coterie des ateliers, de la production marchande, des applaudissements de la critique salariée et de sa clientèle bourgeoise. Il est l'asservi des principes mêmes de la Société qui l'enrégimente et le bâillonne. Il est tributaire pieds et poings liés, d'une collectivité autocrate et toute-puissante, laquelle ne tolère aucun écart, et ne redoute rien de plus au monde, que l'affranchissement de ses membres et la transgression de leur part, à la règle ordinaire et commune.

Pour toutes ces raisons et d'autres encore, le Salon de cette année est d'une langueur monotone. Néanmoins, cette impression d'ensemble établie, il est quelques œuvres d'exception qui subsistent, rares, mais enfin, dont nous signalerons avec plaisir, le mérite et l'intérêt très motivé qu'elles procurent. Le Maître respecté Fantin-Latour n'a pas exposé.

Salle I. — A vrai dire, jamais peut-être cette salle, ne nous a paru plus dénuée d'un centre quelconque d'attraction, d'émotion communicative dont toutes celles qui suivent, eussent, infailliblement profité. Comment vous expliquerai-je ?

On ne réagit pas ou difficilement contre une mauvaise impression. Tout le secret de la réussite gît souvent dans la manière dont les choses sont présentées. Une exposition de peinture, n'est après tout qu'un vaste étalage, lequel, comme tous les étalages, exige dans la répartition de ses motifs énormément de tact, de goût et de circonspection. Plus ou moins, avons-nous été habitués à ce que cette salle soit en quelque sorte comme le vaste dépotoir des Artistes Français. On y case, on y plaque aux murs, tout ce qui gène et on couche toutes les commandes géantes, les plafonds envahissants, les conceptions délirantes.

Eh ! bien, cette année nous n'avons même pas la ressource de rire ni de nous dilater la rate. « L'Anathème » de M. Louis Béroud est embêtant comme la pluie ; M. La Lire, lui-même, est d'une convenance de puritain et pour faire contraste à son « Volcan » il expose un vaste tableau intitulé « Pose de la première pierre de l'Église de St-Germain-de-Carteret

(Manche) ». Aussi vrai, le diable qu'il y a en M. La Lire, se fait ermite et peint des sujets édifiants. Il était grand temps !

M. Schommer occupe deux immenses pans de murailles avec ses « plafonds de François Ier et de Henri II », très respectables et d'une tournure qui voudrait défier celle des plafonds de Véronèse ! Lui faisant vis-à-vis, sans danger, le panneau décoratif « Au matin de la vie », de M. Marioton ; la « Sainte Famille » de M. Grosso est d'un peintre très savant, qui ne fut pas sans étudier Munckazy ni Brozick ; — son tableau a de la couleur, en dehors d'un certain classicisme plus inhérent à la moitié de droite du tableau, tandis qu'à gauche la lumière éclate avec liberté et franchise, d'une exécution moins entravée et limitée par le respect de l'idée et du sujet à traiter, selon une formule archaïque et poncive.

M. Henry Perrault fouille sans cesse dans l'Histoire, non sans talent. M. Albert Thomas, nous livre un triptyque pas méchant, ainsi que M. Debon, des pêcheurs qui ont l'air de braves bougres, au bord de la mer.

M. Didier-Pouget cultive avec acharnement les bruyères roses. M. Grimelund vit sur sa réputation.

M. Lionel-Walden étudie un « Reflet de

soleil sur la mer » avec une jolie insistance ; « L'intérieur de sculpteur », de M. Baligant est d'une fine distinction ; une « Marine » de M. Hugues Stanton, d'une belle largesse d'expression ; traitée à la manière de Bonington, « Résignation » de M. Demanche ; « Au pays des pêcheurs bretons » de M. Bellemont, aérée et lumineuse toile ; « Un soir en Hollande », de M. J. Benoît-Lévy.

Salles II et III. — M. Geoffroy fait montre dans son triptyque de « L'Œuvre de la goutte de lait » (au dispensaire de Belleville!) de cette facilité qui est un des charmes les moins consistants de la peinture, si tant est cependant que sans empoigner, ce peintre de talent sait nous séduire par des qualités d'observation et des moyens mnémotechniques très fonciers ; de M. Charles Geoffroy, un bien charmant « Portrait d'enfant ».

« La rafle » de M. Devambez a des dons à intéresser le public du Dimanche. « Le Portrait » de M. Dilly est de lumière très cherchée dans une gamme symphonique de bleus trop froide et entière. « Voilà commes elles font les petites marionnettes » de M. Chayllery, dans lequel tableau flottent des réminiscences de Carrière et de Besnard.

« La Muse des Bois », de M. Guinier est d'une insignifiance mièvre, si gentillette toutefois. Des « Roses » de Mme Foyot d'Alvar ; « Douleur » de M. Gabriel Ferrier et son superbe « portrait du Général André », de ressemblance parfaite et de tenue très naturelle, « Crépuscule » et « Soir paisible », de M. Eugène Chigot ; « Les ménagères ; Hollande », de M. Camoreyt, une belle recherche de sonorité de cuivres et d'harmonies d'arabesques et de reflets dans l'eau.

Salles IV et V. — « Portrait » de M. Lorimer, simple et large ; « Un dimanche en Bretagne » de M. Fraipont. « La Salle de Rubens au Louvre » de M. Louis Béroud, honnête étude, un peu sèche ; « Le Marché de Breteuil », de M. Furt, souple et vivant ; « Portrait de ma mère », de M. Déchenaud, très bon portrait dans une note toujours sombre, mais sincère et simple ; de M. Abel Boyé, « Vers les flots attiédis », étude colorée de deux femmes se baignant ; « Graine de mer », de Mme Demont-Breton ; « La mare de Bouillon » de M. Debon ; « Bosham » de M. Hill ; « L'énigme » de M. A. Demont ; « Lever de lune à Moret-sur-Loing » de M. Jacques-Marie ; « Le portrait de Mlle Sorel » de M. Flameng auquel nous préférons celui de la « Princesse de Wagram », « Coin d'herbage »

de M. Diéterle ; « Charité » de M. Besson.

Salles VI et VII. — Dans son cadre étroit « La Bretonne et sa vache » de M. Guinier, me semblent écrasées. La facture est un peu égratignée, peinée, et dans un sentiment pareil, je préférais les paysanneries de Bastien Lepage : M. Guinier nous avait donné mieux l'an dernier et je me souviens de sa « Procession », « L'Antiquaire » de M. Grün est troussé avec dextérité, mais de quelle importance à nos yeux, peut paraître cette étude creuse et vide de sens et exempte d'humanité.

Nous goûterons mieux les « Anémones » de M. Robert Dupont, simple esquisse, mais de tonalité très fine.

Sans parti-pris, il en est à la « Société des Artistes Français » comme à la Nationale, où des étrangers détiennent de bonnes places avec des bonnes œuvres fortes ; je cite, par exemple, celle de M. Alexandre Struys, « La célèbre dentellière de Malines ». Un prêtre est absorbé dans la contemplation de l'ouvrage, cependant que la femme est debout et attend l'arrêt, éloge immanquable et que, par la fenêtre ouverte à moitié, s'éclairent les toits rouges des maisons flamandes et la tour de l'église de Malines, cette autre dentelle. Ce tableau est très beau de

rapports, de valeurs chaudes et d'amples relations de détails qui ne nuisent pas l'harmonie générale. « La Vallée de Lalinde » de M. Cabié. « Marché au beurre » de M. Grégoire ; « A la Crêmerie » de Mlle Desportes ; M. Guillemet a troussé ses deux paysages « Le soir » et « Moret » avec une désinvolture tout à fait maîtresse, mais le dessin pourrait ne pas être autant dédaigné, ce nous semble, et la perspective plus observée ; les tableaux y gagneraient et la réputation de M. Guillemet n'y perdrait pas, au contraire.

Très bien « Le pont d'Asnières, un jour d'hiver » de M. Jacob, ainsi que le « Parterre du Luxembourg » de M. Dupuy, ou plutôt le « Port Saint-Nicolas ». Nous retrouverons le premier plus loin dans la rotonde, peint avec cette même large franchise qui demande quelque atténuation et des gris, de jolis gris...

M. Gérôme est vaillant comme un lion, un beau lion dont la crinière a quelque peu blanchi. Qu'on aime ou n'aime pas sa « Prédication dans la Mosquée » et « Vue de Médinet-el-Fayoum », il n'empêche que je me dispenserai de parler avec désinvolture des deux tableaux de ce maître, qui lui font bel honneur et qui vaudront certainement très cher. Certes, ce n'est pas de l'art fait par-dessous la jambe,

mais tel que, il est fort estimable. « Solitude » de M. Gelhay « Mont et rivière (Creuse) » de M. Hallé : Les « Dragueurs » de M. Jansen ; « Après le labour » de M. Godeby ; « Vertige » de M. Etcheverry a été et sera photographié à l'infini. Vous en verrez des reproductions chez Goupil et autres, c'est un tableau à succès, plus d'une femme s'y reconnaîtra, plus d'un homme se frisera la moustache en se remémorant semblable circonstance, il est le pendant du Vertige de M. La Touche à la « Nationale », celui-ci est plus précis, plus sous l'œil, c'est son tort, plus tangible, de tels actes veulent le mystère de la pénombre, mais la femme s'abandonne bien et on ne peut lui en demander davantage.

« Le Moulin à Montigny-sur-Loing » ; « Gelée Blanche » de M. René Juste : « La vieille grand'-mère », de M. d'Estienne ; La « Dame aux gants » de M. Dufner, parfait.

D'un étranger encore, de M. Dierckx, un Belge comme M. Struys, « Lecture de la Bible », j'apprécie les physionomies à caractères, celles du vieux et de la vieille, l'éclairage rayonnant, l'ambiance attendrie et pieuse, la quiétude régnante et la distinction des gris-bleutés des vètements, les transpositions de beau métier savoureux et soigné. Voilà encore une œuvre

Ah! quel beau Salon on ferait encore avec toutes choses en expurgeant toute la sauce d'alentour, les petits paysages désolants, les portraits stupides, et quel dommage de ne pouvoir réaliser ce vœu qui est le vœu de chacun. Franchement non, je ne suis pas pour la libre acceptation de tous ; il faut une sélection, dans l'intérêt même des artistes qui peuvent s'enorgueillir de n'être pas confondus avec les innocents... Oui, m'objectera-t-on, mais les injustices ? Hélas ! c'est trop vraisemblable, alors limitez le nombre des réceptions et prenez votre temps pour juger à bon escient en renouvelant le premier examen et en le faisant suivre d'un second examen par d'autres membres d'un second jury qui auront l'œil plus frais et jugeront en dernier ressort !

Salles IX et X (Rotonde). — « Vision antérieure » de M. Numa Gillet. « Bords du Loing en décembre » de M. Gross : « L'étang (Bretagne) » de M. Gosselin ; « Vieille Forge », de M. Darien ; M. Duvocelle expose une sépia intitulée « L'attente ». Sur un lit d'agonie, une jeune fille que la mort, armée de sa faux, épie ; le motif n'est pas gai, et ce n'est pas la première fois que je me souviens que cet artiste se com-

plaît dans des pensers sinistres, avec talent, du reste.

Des paysages de M. Flahaut, je choisirai « Solitude ». La falaise, et dans l'anse de cette falaise, la mer ; c'est expressif et très large. L'autre me plaît moins, « Matinée d'été » dans sa note plus floue, rappelant vaguement Corot. M. Hébert apporte la même religion que l'an dernier à soigner ses portraits de Mme Th. et Mme A. B. « Muse de la Misère » de M. Danguy ; « L'inondation » de M. Foreau ; « Pâturage hollandais » de M. Gruppe.

Salles XI et XII. — Il est vieillot, mais joliet et savamment dessiné cet « Eveil du Printemps » de M. Arpad de Migl : plein de grâce à la Prud'hon, ce qui n'est pas un mal. Distingué, beau maître, se montre toujours M. F. Humbert, dans ses « portraits de Mme B.., et de ses enfants ». M. Kreyder fait fleurir avec son autorité coutumière l'églantine rose dans un « Torrent des Vosges au Printemps », plus amoureux de la Fleur que M. Jeannin qui la traite avec une fougue un tantinet brutale, tandis que cet autre peintre décorateur, M. Thurner, campe avec maëstria des figures rustiques dans un pré et intitule son tableau « A la conquête des tartines (Concarneau) ». « Portrait de Mme Henry

Hudson », de M. Hudson ; j'allais omettre et je m'en serais voulu cet excellent maître qu'est M. Harpignies vert comme un chêne qui produit toujours de beaux glands, comme en attestent ses « Bords de l'Allier » et « Une Saulaie, effet de soir ». « Religieuse » de M. Henner, adorablement souffrante cette petite tête d'intime souffrance plus humaine et à laquelle M. Henner nous avait inaccoutumé. Comme aussi morbide que toutes ses nymphes, cette « Nymphe endormie », mais la qualité du bleu du ciel et de l'or roux de la chevelure, avec un peu de mollesse que le dessin laisse poindre. « Les Chiens » de M. Hermann-Léon ; « La vieille porte » de M. Marché. « La ruelle des Gobelins, par un temps de neige » de M. Liénard. « Deux braves gens » de M. Lejeune, en effet, les portraits de deux bons vieux, l'homme et la femme qui s'appuient l'un sur l'autre. Ils ont vécu, aimé souffert ensemble, vieille romance, vieil air, que M. Lejeune chante avec beaucoup d'à-propos et de sain réalisme. « Portrait de M. Ch. B... » de M. Laissement.

Salles XIII, XIV et XV. — « Une partie de pelote au pays basque » de Mlle Dufau, aux types bien étudiés et caractéristiques, à la fantaisie du motif vivant et bien compris. « Rêverie d'au-

tomne » de Mme Laura Le Roux ; « A Cythère » de M. Lavally, un « Portrait de femme » de M. Miller, d'indication large et savoureuse, à la physionomie très étudiée, sous les bandeaux gris, les noirs de la robe ; nous retrouverons M. Miller qui est américain, dans la salle XV, avec une petite étude de femme assise, d'une justesse étonnante de transposition dans un intérieur aux lumières apaisées ; « Les Marines » de M. Ravane ; « Sur la plage de Rochebonne » de M. Le Sénéchal ; « Portrait » de M. Lauth ; Une forte marine, « Une rivière du Nord » de M. James Kay. « L'Annonciation » de M. Moreau-Néret. « Silhouettes de gerbiers » de M. Max Léenhardt.

M. Jean-Paul Laurens expose une commande de l'État pour l'Hôtel de Ville de Tours : « Jeanne d'Arc, triptyque ». Je suis un peu désappointé de la sécheresse de l'œuvre, de la banalité des types et de la froideur qui plane dans l'ensemble malgré cet autre repoussoir en face, « Souvenir de 1900, crépuscule ». La ville est en fête et toutes les lumières brillent, éclaboussent, cet art étant tout spécial et M. Luigi-Loir s'étant spécialisé dans cet art, il est inutile de s'attarder à l'analyser. Il est de ces cas de mentalité abstraite qui sont du domaine de l'irresponsabilité, et que j'adore plutôt le « Five

O'Clock » de M. Desurmont, qui nous montre des amours de petits cochons roses en train de savourer une pâte onctueuse à souhait, à en juger par le frétillement de leurs queues tire-bouchonnées. La lumière est judicieusement répartie, le paysage du fond est amusant et les cochons ont des délicatesses de colorations exquises. On adorerait ces petits cochons roses à moins.

Salles XVI et XIX. — Un délicat portrait de M. Ernest Laurent « Études » et le « Calme du soir » de M. Maxence ; M. Albert Maignan expose une scène de travail : « La journée finie ; mines de la Loire » ce qui ne suffira pas à le classer parmi les peintres de la Vie Sociale ; mais son tableau est intéressant, sans trop, il est peut-être un peu appris et de convenance, sans que nous empoigne l'émotion et que ces ouvriers des mines aient plus droit à notre sollicitude que d'autres, auxquels ils sont sensiblement conformes...

De M. Jules Lefebvre, « Hélia » que nous avions vue à un cercle, et « Douleur de Marie-Madeleine » et que c'est froid encore et peu communicatif, à moins de prétexte à peindre une chevelure rousse et des pieds de Christ coupé en deux, le pauvre homme !...

De M. Fernand Maillaud « Route de St-Denis à Issoudun ». Nous nous rappelons l'avoir appréciée aux « Arts réunis ». Elle est calme, très nature et en opposition avec la « Gare d'Orsay » du même artiste, exposée dans la salle 21, lequel tableau rentre plus dans la note lumineuse, quoique assourdie, sans cesse, de ses vues de Paris. Il est dommage que ce dernier tableau soit placé un peu haut. « L'Annonciation » et « Mortes » de M. Luc Olivier Merson, du joli art de miniatures et un peu dépaysé ici, mieux à sa place, dans un missel.

Un trompe-l'œil « Le Repos » M. Mezquita. Un ouvrier couché, endormi, criblé de rayons de soleil au travers d'une barrière, ça fait illusion; « L'encens » de M. de Richemont, des qualités et une pensée; Les « Vues de Lorraine » de M. Petit-Jean; « La Pointe Saint-Eustache » de M. Michel Lévy; « Automne » de M. Massé; un bon paysage; « Effet d'orage » de Mlle Leluc; et « Un soir de neige » de M. Payret-Dortail; une étude sincère de figures de Mlle Lovering intitulée « Belles plumes font un bel oiseau », « Gillette », de M. Mercié.

Salles XX et XXI. — M. Rigolot expose un paysage intitulé « la Nuée, fin d'août ». La moisson est faite, comme le prouvent les dizains

assemblés que transportent les voitures au fur et à mesure.

Le ciel est chargé de nuées et les rayons du soleil percent au travers d'elles dans un poudroiement lumineux. Il y a du drame dans ce ciel, de l'impression mais aussi de la sécheresse dans les fonds et dans la notation rose outrée, des toits du village. M. Rigolot est la conscience même, et je me souviens de lui à Rouen, au Musée de cette ville, une moisson qui est rendue miraculeusement et avec une intensité de relief surprenant. Si l'art ne consistait qu'à l'imitation pure et simple de la nature, M. Rigolot serait le premier paysagiste du monde. Mais il y a autre chose à voir en elle, heureusement!

M. Noirot est plus affranchi d'esprit et de préjugés que son confrère M. Rigolot. Il ne s'en tient pas à la petite bête, use de fantaisie et interprète avec beaucoup de goût, ses motifs ; quelquefois son pinceau brode peut-être d'une façon un peu inconsidérée, mais à moins d'être sévère comme dans « L'Abîme » il est plaisant et coloriste dans le « lac du Bourget », coloriste aimable et suffisamment charmeur, « Au bord de la mer, — les Pays-Bas », de M. Allan; « La Baignade militaire » de M. Larteau est amusante, ensoleillée ; « La partie de Messe », de

M. Mondineu est un excellent tableau, bien éclairé, bien étudié : M. Rochegrosse expose le « Portrait de Mme Rochegrosse », il est sobre, d'une allure élégante ; « Étude » de M. Talaferro. « La Moisson », de M. Henri Martin ; un vaste triptyque, à gauche, l'amour, les fiançailles ; au centre, l'action et la maturité de la vie : des moissonneurs fauchent la luzerne, cependant que des jeunes filles dansent et folâtrent ; à droite, la vieillesse, l'automne de l'existence.

Dans cette capitale composition, M. Henri Martin y a semé toute une brassée de parfums des champs, de senteurs odorantes, de la gaieté saine et du labeur. Il a apporté également une pointe de lourdeur dans l'exécution, et de naïveté un peu enfantine dans la représentation de la chèvre et de son petit biquet qui jouent ensemble, sous le regard attendri de la vieille paysanne ; mais ce que je loue, sans réserve, c'est cette belle note de juvénilité dont fait preuve l'artiste, cette haute sérénité de pensée, cette honnêteté de sentiment, cette personnalité qui s'affirme, chaque année, sans défaillance, sans renoncement. Son triptyque de la « Fenaison » est une page maîtresse, digne de lui, quand même.

« Rogiero » de Mlle Palmer ; « Portrait du

comte Potocki » de M. Roybet ; « Le Viatique » de M. E. Renard ; « Nourrices au Luxembourg » de M. Bourdon, esquisse intelligente et très colorée.

Salles XXII, XXIII et XXIV. — « La faiseuse d'herbe », de M. Thibesart, me plaît assez, dans sa brutalité et dans ses outrances de langage, par sa volonté et sa résolution ; « Sur la plage » de Mme Pillini, rappelle beaucoup les portraits de Stevens ; « Un Christ en croix » de M. Walhain ; « L'Annonciation » de M. Moreau-Néret ; « Au large » de M. Ridel, de couleur toujours harmonieuse, mais tout cela danse et ce défaut d'équilibre me choque. « Les soins du ménage » de M. Alexis Vollon ; « L'Enfant à la rose » de M. Royer. Un bon paysage de M. Aumônier, « Une bruyère solitaire ». « Le bain » de M. Robert-Fleury, assez curieux d'intention et de simplicité dans une notation d'atmosphère fine et particulièrement cherchée. « Un canal à Venise » de M. Saint-Germier. « La Vesprée » de Mlle Pèpe ; les « Marines » rubescentes de M. Olive ; « Le retour de la pêche » de M. Picabia ; les « Paysages » de M. Tanzi qui nous montre aujourd'hui une « Vue de Marseille », pour déroger à ses habitudes.

M. Tattegrain est un peintre d'histoire et je suis persuadé qu'il sait sur le bout du doigt celle de son pays, de la Picardie.

Il expose « Le Gué d'Etaples ». Son tableau et celui de M. J.-P. Laurens ne sont évidemment pas de nature à susciter beaucoup en nous l'amour des Anglais, puisqu'ils nous représentent deux scènes capitales de la tyrannie des envahisseurs, mais l'histoire est là et nous ne devons pas en sortir. Quant au tableau de M. Tattegrain, il offre les caractères d'une reconstitution aussi fidèle que possible, je veux bien le penser, du drame qui eut lieu. Les Français, poussés par les Anglais, l'épée dans les reins, s'efforcent de passer le gué et se noient en partie. « Et jamais, tout ainsi qu'au déluge ne cessoit de pleuvoir ». En conscience, cette œuvre de M. Tattegrain n'émotionne que faiblement, malgré ses évidentes qualités et sa science de metteur en scène, mais nous nous amuserons à la regarder comme on regarde une page d'illustration dans laquelle le narrateur a apporté de la sincérité et s'est appuyé sur des documents aussi scrupuleusement que possible, pour faire revivre à nos yeux une anecdote historique et qu'il a dramatisée de son mieux et avec ses moyens originaux et limités. « Noce arabe » de M. Henri

Rousseau; deux portraits de Mlle Juana Romani.

Salles XXV, XXVI et XXVII. — La « Messaline », de M. Richter, s'inspire d'un sentiment de décor assez puissant, et dans le feu des yeux noirs de Messaline, il y a de la passion écrite et de la bestialité ardente et inassouvie. Distingué et séduisant le « portrait » de Mme Vallet-Bisson; « Penmarch » de M. Rémond dont je louerai aussi le panneau décoratif « Le berger et la mer »; « Souvenance » de Mlle Jeanne Maillart; sur un perron, assise, une jeune femme en noir, tient son enfant. Ce tableau décèle évidemment une tendance à la distinction naturelle, une recherche de sentiment et de dessin élégant; on exigerait pour qu'il fût parfait, un peu plus d'abandon et moins de rigidité dans la pose de la mère dont le visage accuse une pointe de sécheresse; mais ces portraits font néanmoins grand honneur à son auteur.

Des motifs toujours croustillants, ensoleillés, de M. Sorolla y Bastida. « Fabrication des raisins secs » et « Après le bain »; « Le repos des faucheurs » de M. Marchand; « Les Paysages » de M. Nozal; « Pour l'absent, pendant la pêche d'Islande » de M. Alizard, « Coucher de soleil »

de M. Masure ; « Les Paysages » de M. Quignon.

M. Victor Tardieu, dont nous nous rappelons le travail de l'an dernier, expose cette année un tableau intitulé « Portraits ». Dans un intérieur, de lumière calme, une dame âgée est assise ; à ses côtés, debout, près d'un piano, ses enfants, mari et femme. Et ce que je reproche à ce tableau et en particulier aux trois acteurs de cette scène, c'est la contenance un peu empruntée qu'ils affectent. Chacun d'eux a l'air d'attendre d'avoir fini de poser et leur physionomie s'embrume même de l'ennui d'une si longue attente. Et cependant, ce tableau est traité avec aisance par un artiste qui sait beaucoup mais qui a été gêné et n'a pas retrouvé les mêmes aises que dans son chantier d'ouvriers qui lui valut le prix du Salon, antérieurement. Néanmoins on pressent une sourde évolution graduée. « Au jardin du Luxembourg » de M. Louis Petit, « Eve après le péché » de M. Sabatté.

Un joli panneau décoratif de M. Achille-Cesbron « L'horticulture ». « La princesse de Bengale reçoit le prince de Verse » de M. Weeks :

MM. Zo et Avy ont dans cette salle, deux des meilleurs tableaux du Salon. M. Zo expose « Mascarade » c'est spirituel, élégant, peint avec

brio; M. Avy envoie un « Bal Blanc » plein de grâce et de charme. Je signale le « Portrait de ma fille » de M. Paul Tavernier, de faire distingué. « Le peintre de vases grecs » de M. Diogène Maillart ; Un paysage de M. Vayson ; « Louis Métayer sauvant sa pièce à Gravelotte » excellent tableau de M. Brunet-Houard. « La femme allaitant son enfant » de M. Buland, auquel je ferai le même reproche qu'à M. Guinier, d'avoir comprimé son motif dans un cadre trop étroit. M. Buland avait déjà sombré vers cet écueil, l'an dernier, et cette année il récidive, et nous empêche de nous extasier sur le mérite de sa peinture précise et claire à la fois, mais qui donne une sensation très franche de vérité, empreinte toutefois de sécheresse ; figures, objets, casseroles, sont également peints, et se plaquent l'un sur l'autre, à notre désagrément. « L'Ornière » de M. Calvès, « Paysage », de M. Mostyn ; très bien, les « Cerfs » et le « Sanglier » de M. Rotig ; « Brodeuses » de M. Rieder.

M. Zwiller expose « Adam et Eve chassés du Paradis » vaste composition où nous retrouvons ce joli petit corps féminin que M. Zwiller se complaît à reproduire, en dramatisant son sujet, selon l'intention qui le guide et tel est le cas dans son tableau d'une belle sobriété mysté-

rieuse et attirante. M. Zwiller expose également le « Portrait du général Balaman, président du Comité technique de l'artillerie », vu, ce nous semble, au cercle Volney. « Laede Phoémios chantant devant Pénélope, Ulysse absent » de M. Diogène Maillart, et « Loin du pays — 1815 » de M. Roger Maillart ; « Carmen » de M. Quinsac ; « L'armée de Paris quitte le plateau de Gravelle » de M. Arus.

Salles XXVIII, XXIX et XXX. — M. Troncy affectionne particulièrement cette brave femme qu'il asseoit chaque année dans un fauteuil, à côté d'une commode sur laquelle je revois encore ce même petit vase bleu qui m'agace. Cette fois, la brave femme lit son journal et a un corsage rouge, le même que l'an dernier, je crois bien. Toujours la même petite note tricolore. Passons, c'est un dada, et je n'en parlerai plus si M. Troncy, malgré son talent, s'entête à jouer toujours le même air de clarinette. Je lui reprocherai également, ainsi qu'à MM. Buland et Guinier, d'adopter des toiles d'une fausse mesure, et d'étriquer leurs compositions à plaisir. Après tout, ils sont libres d'agir à leur guise, mais pourquoi s'entêter à faire fausse route ? J'ai remarqué encore une esquisse harmonieuse. « Doutes » de

M. Troncy. « Plage parisienne » de M. Synave, qui m'a paru très ensoleillée et agréable. « Le Vallon » et « Douce journée » de M. Zuber, impressions larges de nature.

« Portrait d'une dame et de son petit garçon » de M. Paul Steck, « Panneau décoratif exécuté à l'Hôtel de Ville d'Anvers » de M. Verhaert. « La fouille au dépôt » de M. Edouard Zier ; la figure de noceuse a de l'allure, de la crânerie, je dis en plus de l'impudence en présence du fait criant ; peinture forte, non sans intérêt. « La petite croix blanche » de M. Spenlove. M. Bellan est-il grisé par son succès de l'an dernier ? Mais son tableau de cette année « Intérieur hollandais » est aussi lourd que possible et il vaut mieux n'en pas parler, insister serait pénible et cruel,

« Histoire » de M. Roger ; « Venise » de M. Allègre ; « Sur la langue » et Palais ducal » de M. Bompard.

« Le Voyage interrompu » de M. Boutigny est anecdotique et sera un des succès de curiosité du Salon, comme on le verra reproduit également dans tous les journaux illustrés. « Portrait du docteur Dirigoni » de M. Antony Troncet.

Il est fort bien, le « Taureau échappé » de M. Léon Barillot. Belle bête, solide, dessinée,

construite à merveille. Je cite du même artiste animalier quelque motif plus tendre et dans une note différente « Dans la rosée ».

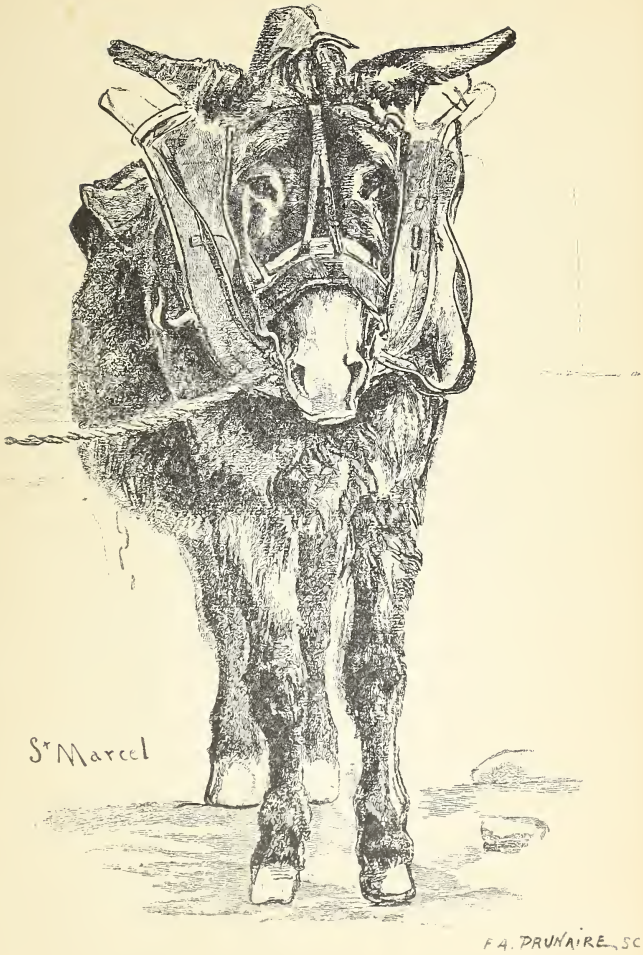
J'espérais que M. Bail Franck, se serait différencié de son frère M. Joseph Bail et il se contente malheureusement, ne pouvant le dépasser, de chausser les souliers de l'aîné et de l'imiter dans « Ciseleuses de raisins ». « Première visite à grand'mère » de M. Selmy, « Jules Ferry approuvant les projets de reconstruction de la Sorbonne » de M. André Brouillet, « Le nuage » de M. Bréauté, « Apprêts de communiante bretonne » de M. Bowen ; « Prisonnières » de M. Jules Pagès, de la couleur et de l'accent. « Le Soir au Port-Clos de M. Guibert.

M. Marcel Baschet expose un « Portrait de Mme H. » qui est d'une élégance rare, et rappelle, disons-le, les maîtres par exemple, sans leur ressembler en rien, Bonington Rubens ; vagues airs de ressemblance, affinités lointaines qui sont plutôt du fait de M. Baschet que de notre imagination et de notre entendement lequel regrette que cet artiste se soit contenté de ce parfum aristocratique et anglais allié à des réminiscences flamandes sans emprunter à l'un sa touche souple et grasse et à l'autre sa couleur somptueuse et

richissime. Alors, ce portrait serait superbe, mais tant il est en réalité, un peu trop froid que parce qu'il lui manque ceci et cela.

M. Adler n'y pense pas, de s'affadir ainsi. Mais c'est de l'image que « Le Banc », une pâle image où flotte un tas de choses, des soldats, des gens de toutes sortes, et enfin un pauvre homme et une pauvre femme affalés sur un banc, dont la ligne rigoureuse est aussi désagréable à l'œil que possible, et qui posent désespérément. Où est le temps où M. Adler nous donnait « La Grève » ? Et le voilà aujourd'hui préoccupé de faire clair et en cela il obéit, je le sais trop, à la suggestion momentanée et à l'angoisse où sont les peintres désorientés de savoir quelle voie suivre. Quelle voie meilleure et plus prolifique, ratifiée par la critique !!!

Salles XXXI à XXXIV. — « Fontainebleau » de M. Bellanger-Adhémar, « Bénédiction de la Mer » (Bretagne) de M. Alcala Galiano ; effet curieux de lumière sur la mer ; les paysages « La grande rue-soleils » et « Temps lourd » de M. Boggio, vigoureux d'expression ; « En province » de M. Henri Alberti ; « Les petites fées » de M. Paul Chabas, « Chaumière de Limbourg belge » de M. Jules Breton ; « Quiétude et con-



ANE

DESSIN DE Eme S' MARCEL

templation » de M. Raphaël Collin, suaves figures ; — « Derniers conseils » de M. Désiré-Lucas et le « Bénédicité des Hospitalières de Beaune » de M. Joseph Bail. Au moment où la loi inflexible donne tant de fil à retordre aux moines et aux sœurs éplorés, ce tableau est d'actualité et on s'empressera devant. Il en vaut la peine. M. Bail a obtenu une symphonie en blanc très curieuse avec cet alignement de sœurs autour d'une table. Cette œuvre très marquante comporte de sérieuses qualités de transparence et de clair obscur, et un peu moins de sécheresse que d'habitude. « Le Boulevard des Italiens » de M. Cagniart, « L'élévation de la Croix » de M. René Pierre, un ressouvenir de Mantegna ; « Paysages » de M. Dupain, « Le dernier rayon » de M. Cauchois, des physionomies de marins, très étudiées, de M. Baader ; « Les deux amis » de M. Cosson ; « Étude » de M. Camoreyt ; « Un tourbillon » de M. Cavalleri ; un excellent « Portrait » de M. Barrias ; une savoureuse « Nature morte » de M. Bergeret.

Salles XXXV à XXXXIX. — De M. Bergès, le tableau « Espagne 1809 » a de la fougue, de la couleur ; un peu diffus de compréhension mais avec de beaux morceaux de peinture,

dont la mère et l'enfant, et la notation de rapports heureux ; Mme Madeleine Smith, un « Portrait de ma mère », les plaisanteries habituelles de M. Chocarne-Moreau ; « Soleil de mars » de M. Cauvy ; lumineuse étude de Saulaies ; « Village de Maxilly (Haute-Savoie) » de M. Swicykowski, un blond paysage peint en belle pâte et d'une pondération lumineuse très franche ; « Marché au poisson, à Berck » de M. Trigoulet, les « Portraits de M. Eugène Guillaume et de Mlle Bréval », admirés au cercle de « l'Union artistique » de M. Bonnat ; les « Marines » de Mme Nanny Adam ; « La plaine » et « Rivière calme » de M. A. Bouché ; les « Paysages » de M. Pointelin ; le pendant au bal des « Quatz'Arts » de M. Truchet à la « Nationale » de M. Cormon, mais en plus distingué, plus maître.

« L'Epervier » de M. Brémond.

M. Croizé intitule son tableau « Les filles de Sparte au Plataniste », titre somptueux et archaïque. Je vois mieux de bonnes filles communes qui luttent simplement sur le pré, dans le plus vulgaire appareil de beautés arrachés au sommeil et n'ayant malgré cela, pas froid aux yeux. C'est drôle et réjouissant tout de même, sans plus, avec quelques heureuses qualités de chair dans la lumière. Un très bon et excellent por-

trait de M. J. V. A. C. de M. Charavel ; « Etude de Nu » de M. Vincent Anglade, de la chair corsée sur une étoffe un peu rouge, tout cela un peu violent et acerbe. « L'église de mon village » de M. Weiss, au ciel nacré et argenté, à la tonalité distinguée, et très intéressant paysage, de vieux cimetière attenant à l'église paroissiale.

Mlle Perrier adore les enfants et dans cet ordre d'idées, elle exposé aujourd'hui un tableau important encore qu'elle intitule. « Après l'école, à Montmartre » ; la spécification de Montmartre n'était pas nécessaire ; les jeux des enfants sont partout les mêmes, je préférerai que Mlle Perrier, dont j'apprécie infiniment le talent, se débarrassât de certains petits angles défectueux, qu'elle accusât plus et mieux l'heure du jour, la saison, pas suffisamment alors définis et qu'elle rompît avec cette lumière un peu vineuse dont elle éclaire sans différence tous ses tableaux, quels qu'ils soient. On peut demander beaucoup et mieux à cette sympathique artiste.

« Un portrait » très soigné, de M. Cabanes ; « La ligue de la Paix » de M. Danger, « Le Goëland » de M. Eugène Claude ; les « Vues de Paris » de M. Boggs ; « A l'abordage » de M. Fouqueray ; « Théâtre populaire annamite »

de M. Fraipont ; « Marine vénitienne » de M. O. de Champeaux ; « Un coin des Halles centrales » de M. Lobel-Riche ; « Les Braves gens » de M. Jules Rouffet.

DESSINS ET AQUARELLES

M. Frédéric Régamey expose deux aquarelles que nous avions remarquées aux « Aquarellistes » : « Grand concours d'escrime » et « Revue de l'Esplanade ». M. Karl Cartier, un de nos confrères du « Journal », un « Coin de Paris » (pastel) ; un autre très savoureux pastel de M. Pointelin, « Dans les Bois » ; une aquarelle de « Paimpolaise » de M. Henri Guinier ; « La messe au village » de M. Brispot, « Musique » et « Kermesse » de M. Hanicotte ; « La neige au Luxembourg » de M. Petit ; « Gorge de Gorner » de M. Nozal ; « Usine sur la Sambre » de M. Cagniart ; « Clair de lune sur les côtes de Hollande » de M. Kœchlin ; une brillante « Fantasia » (aquarelle) de M. Checa ; « Défilé du 14 juillet » et « L'exercice sur le boulevard Richard-Lenoir » (aquarelles) de M. Devambez ; « Études » de M. Lalire ; « Delphine Bernard, au Louvre en 1897 » (dessin) de M. Jules Breton ; « Dessins rehaussés » de

M. Jamet ; « Étude à la lampe » (dessin) de M. Salomon-Robert ; « Vision intérieure » de M. Numa-Gillet ; des « Miniatures » de Mmes Debillemont, Marie Preble, Jehanne Sailly, Jeanne Burdy, de Mirmont, M. Adler « dessins ».

SCULPTURE ET MÉDAILLES

Peu d'œuvres très sensationnelles, beaucoup de bustes comme tous les ans. De M. Szymanowski, « Maternité », Mlle Amélie Colombier expose une très gracieuse « Carmencita » d'un joli mouvement ; M. Mengue, une séduisante « Messaline » qu'il a couchée, l'idée est originale, sur un lit en bois d'un dessin fantaisiste, et le contraste est d'effet assez curieux du marbre et de la couchette ; de M. Rivière-Théodore « Les deux douleurs » groupe en marbre gris, d'un sentiment touchant et un des meilleurs envois au Salon. Une vision païenne de M. Lévèque ; « Débardeurs » de M. Landowski, « L'honneur et l'argent » de Mlle Bizard, un bel effort ; « Lionceaux et Marabout » de M. E. Mérite ; M. Lambert expose également un « Débardeur de Seine ». Ainsi l'influence de Constantin Meunier agit sur la statuaire et la rend plus acces-

sible et humaine. De M. Frémiet une « Statue équestre » en bronze, et la tête de la statue colossale de Ferdinand de Lesseps, érigée à Port-Saïd ; de M. Bartholdi « Monument des trois sièges soutenus par la ville de Belfort » ; « L'éternelle victime » de M. Just Becquet ; « Le veuf » de M. Bilbao ; « Le songe de la Vierge » de M. Carli ; « Le monument de Pasteur » de M. Chailloux ; « Un groupe » (plâtre) de M. Chorel ; « L'âge mûr » de Mlle Claudel ; « La Muse du peuple » de M. Darbefeuille, d'une jolie pensée ; « Groupe militaire » de M. Desca ; le colossal monument « La Toulousaine » élevé au chant national et populaire de Toulouse, de M. Ducking ; charmante, la Toulousaine et de crâne silhouette ; « En Bretagne » de Mlle Ducoudray, étude sincère et simple ; « La Ville d'Aire protégeant ses enfants » de M. Engrand ; « Les Tigres » de M. Gardet, « Le bateau de sauvetage » de M. Houssin, motif curieux et d'un bel ensemble.

« Oréade », de M. Mathet, « La République » de M. Constant Roux, destinée à l'escalier d'honneur de la Préfecture de Marseille, « L'homme et la misère humaine » de M. Segoffin, « Le Paradis perdu » de M. Schuler.

« Ange adorateur » de M. Sollier ; « Lionne et ses lionceaux » de M. Valton ; « Éducation

morale » de M. Verdier ; « Jeunes chats » de M. Virion : « Le Gué » de M. Pallet.

M. Félix Plessy expose un buste bien ressemblant de notre confrère Marc Legrand, directeur de la *Revue du Bien*. Parmi les bustes encore, ceux de « Falguière » en bronze, de M. Marqueste, de « François Coppée » et Edouard Detaille », M. Bernstamm, celui de M. Allouard, de M. Bertrand (Louis), le Portrait de poète Léon Dierx, de M. Bony de Lavergne ; celui du docteur Huchard, de M. Boucher ; les bustes de M. Flourens, de M. Boverie ; « de M. Laussedat », de M. Ferrary ; de « la Vicomtesse de D... » de M. Millet de Marcilly ; de « M. Dorian » de M. Charles Picaud ; de « M. Gérôme », de M. Récipon, de « M. Jules Claretie », de M. Zeitlin ; « Un cadre de médailles », de M. Fuchs, « Médailles et Médaillons », de M. Henri Dubois ; un « cadre de onze médailles », de M. Gilbault, MM. Victor Peter, Ponscarme.

GRAVURE, ARCHITECTURE ET OBJETS D'ART.

Nous revenons sur nos pas dans les salles 17 et 18, salles réservées à la gravure et eaux-fortes et à la gravure sur bois.

Dans la première, une souple eau-forte de « Paysage », de M. Auguste Boulard ; « Une gravure », de M. Théophile Chauvel ; « Master Harc » de M. Patricot ; « La Fuite en Egypte » de M. Suykens ; « Bouderie » lithographie originale de M. Cordonnier ; « Six gravures » (eaux-fortes) de M. Cuisinier, lequel a orné la *Revue du Bien* d'un agréable frontispice. « Une gravure sur bois » d'après un dessin de H. Daumier (collection G. Lucas), de M. Alfred Prunaire, épreuve superbe et qui rend à s'y méprendre le dessin original et son côté spirituel. « Les bords de l'Avre » eau-forte de M. Desbrosses ; « Les lithographies » de M. Dillon ; « Eau-forte originale » d'après Dagnan-Bouveret, de M. Flameng ; « Eaux-fortes en couleurs », de M. Raoul du Gardier ; « Eau-forte originale » de Mme Louise Guichard ; « Une pointe sèche » de M. Lebègue ; de Mme Fanny Prunaire, « Les peupliers » d'après P. Vibert ; gravure sur bois, d'une impression très colorée ; « Chrysanthèmes » lithographie de M. Edmond Rocher ; « Trois eaux-fortes » de M. Robida ; « Une rue de Constantine » (eau-forte originale), de M. Tattegrain : « Le fumeur » (bois), de M. Van de Put ; « Trois gravures sur bois », vues et admirées à l'Exposition des Arts Réunis de M. Pierre Vibert (Rodin — Faune

fleuri — Solitude), avec une gravure sur bois originale, « le Miroir » d'une chaude ampleur et de conception audacieuse.

Des projets d'architecture, de MM. Bernard, Faure-Dujarric, Henry, Janin, Nodet, Félix Ollivier.

Parmi les objets d'art ; le « Sarcophage » placé sur le pourtour, dans une vitrine, de M. Rouchomowski ; de gaieté peu folâtre, ce petit squelette en or dans ce minuscule coffret d'argent ; tant il est même difficile de juger du travail et de la qualité et mieux vaut en croire les on-dit favorables ; dans la première rotonde à gauche, la vitrine des bijoux de M. Lalique.

Les « Pâtes de verre » de M. Amic Walter ; « Les collections de verreries d'art » de M. Tiffany, sur le pourtour à gauche, les « Vitrines d'Emaux translucides » de M. Suau de la Croix ; à l'entrée du grand escalier « la fine statuette en bronze vert » de M. Denys Puech, « Portrait de M. Bonnat. »

« Les objets d'art en matières précieuses » de M. Rivière Théodore ; « Les émaux » de Mlle Jeanne de Montigny ; « Une vitrine » de M. Falize ; « Les reliures d'art » de haut goût, de M. Henri Godin ; « Les Vases flammés » de M. Massoul ; « Un ensemble de mobilier » de M. Rey ; « La Renommée glorifiant l'œuvre du

marquis de Dion » placée à l'entrée de la salle I, de M. René Rozet ; « Une horloge originale » de M. Georges Turck ; (Faïence crue grand feu) « La vanne du moulin, à Montigny-sur-Loing » de M. Van Coppenolle, « Une Verrière » de M. Edouard Vimont.

Là, peut se clore ce résumé d'un Salon, sur le compte duquel, il y aurait certainement encore beaucoup à revenir, sans urgence toutefois à s'étendre et à disserter à l'infini sur des études qui n'apportent en soi rien de neuf et d'inédit et dont la plupart ont une affection mercantile bien accusée et sortent du domaine des recherches d'art à proprement parler, recherches qui, dans une exposition comme celle-ci, ont seules droit à notre intérêt et à notre attachement résolu.

Exposition des Arts Musulmans.

Mai 1903.

Pavillon de Marsan. — Cette nouvelle exposition d'art musulman de « l'Union Centrale des Arts décoratifs » est fort intéressante et instructive.

Elle offre une éclatante variété de témoignages artistiques de l'art arabe, lequel, comme on sait, excluant la représentation, en principe, de la figure humaine, se limita dans la culture des Arts dits Industriels.

Dans ce champ vaste, l'art arabe et principalement l'art persan se sont surpassés et on est étonné de l'analogie frappante qui les relie, à des siècles de distance, à notre art « nouveau », tant par la recherche des harmonies de la couleur que par la simplicité large, en certains cas, de leur dessin, l'élégance des motifs, choisis de préférence parmi les fleurs et la richesse toute particulière des Arabes que des tapis et des tentures de soie.

Tels, également, témoignages de céramique exposés ici, sont merveilleux, de carreaux déco-

rés ; de même ceux des Faïences Hispano-Moresques du XVe siècle, des plus concluants et proclamant la souveraineté d'antan d'une civilisation remarquable, — déchue.

Et il faut noter les spécimens d'art, d'orfèvrerie, de ciselure, de bois sculpté, de bijoux (en corail, par exemple ; collection de M. Paul Eudel) d'ivoires.

Un des côtés les plus attachants de cette exposition, a trait toutefois à l'art d'enluminure persan. Nous admirerons, sans lassitude, ces adorables miniatures sur papyrus (celles détachées de la collection splendide de M. Louis Gonse), alliant à la couleur, la naïveté, le charme vécu d'études d'après nature, de figures, d'animaux et de fleurs. Telle étude de « Pavots aquarellés » est exquise, non moins que celle d'un « Vieux cheval » en grisaille, tout famélique et caractéristique ; de cet « Eléphant » superbe et d'une pureté de coloris incroyable de ces « ânes », etc.

Provenant de la collection particulière du Musée nous signalerons le parfum tout symbolique qui émane de cette « Charmeuse de serpents » ; d'une « Gardeuse de biches » du « Sérail » et plus loin ce « Lion » dévorant sa proie, aqua-teinté, beau comme un dessin de Vittore Pisano.

Cette miniature « d'Oiseaux » (collection Kelekian; celles de la collection de M. Paul-Albert Besnard.

Et il n'est de récréation plus passionnante que d'examiner en détail tous ces précieux spécimens de l'art oriental et persan; qui eut une répercussion indiscutable sur l'art Indien, Chinois et Japonais.

*
* *

Petits-Salons. — 2, rue Victor-Massé, galerie B. Weill, une petite boutique grande comme la main, mais dont les œuvres exposées du 4 mai au 31, valent par la qualité du choix. On y rencontre des artistes comme René Ménard, Dauchez, Charbonnier, Duprat, Marquet, Gaston Prunier, Gonzalès, René Juste, Le Beau, Luce, Màtisse (une nature morte puissante).

Chez Bernheim jeune, rue Laffitte, exposition des peintres néo-réalistes Walloton et Vuillard: des notations très judicieuses, des rapports de distinction grise et des jouissances de métier délicat et de psychologie raffinée.

*
* *

En parallèle du Sainte-Beuve, de Denis Puech,

au Luxembourg, souriant, béat, dévot et confit, le Sainte-Beuve — inauguré dimanche dernier, au Cimetière du Mont-Parnasse, de José de Charmoy, — héroïque, le front bossué de pensers, le facies ravagé, creusé, raviné, bouffi peut-être, mais fort des volontés encloses.

De la vision de ce buste érigé au faîte d'un fût largement drapé jusqu'en la simple pierre tombale, dont on critiquera volontiers la mesquinerie du motif grêle tant soit peu pour la lourdeur de la tête qui doit l'abattre, on remporte l'impression obsédante d'une œuvre d'artiste, qui dans son ardent effroi du banal et du convenu, tyrannie à laquelle M. de Charmoy échappe avantageusement (son monument encore de Baudelaire, tout proche), frise, néanmoins, emmuré dans une hautaine tour d'ivoire, (en connexité d'idées avec, anciennement, David d'Angers, Préault — et présentement, Niederhausern-Rodo) — une exégèse dont, à la longue, le sens abstrait finirait par devenir diffus et pénible et par s'éloigner de l'impérieux envoûtement, tendant, plus dès lors, à le parodier, — quoique s'en prévalant orgueilleusement et humainement, — de l'art de munificence si royale et immarcescible de Rodin, — tant et pourquoi ce masque douloureux et tragique de Sainte-Beuve, dû au ciseau de M. José de Char-

moy, évoque à nos yeux l'exagération pédante si involontaire, de tout un monde écrit sur le front olympien du dieu Hugo.

***

Au retour, cueilli, dans une allée silencieuse, sur la tombe d'Hégésippe Moreau, son portrait, *buste en or*? de l'auteur des « Myosotis ». — Signé : Coutan-Montorgueil.

***

Exposition Carolus-Duran (Bernheim jeune).

D'une manière approximative, on peut évaluer à une cinquantaine le nombre des tableaux exposés par le distingué et sympathique Président de la Société Nationale.

Ce Salon de M. Carolus-Duran équivaut à un acte de belle bravoure. On ne pouvait s'attendre à moins de la part de ce maître. Devait-on espérer mieux ? Tenons compte du geste, du beau geste ! Voilà « l'Enseigne », la crâne « Enseigne du maître d'armes » exposée au Salon de 1901 ; « L'Homme endormi » (Musée de Lille) (Salon de 1861), lequel tableau, une œuvre nous remémore cette autre page maîtresse « Souvenir

de la campagne de Rome », contemplée également à l'Exposition universelle de 1900. Elle fait malheureusement défaut en cette galerie et est restée au Musée de Lille, le pays natal du Maître.

Ces témoignages de forte peinture sont de la belle époque de sa vie, comme encore ce petit « Portrait de Moine » peint en Espagne.

La différence d'art entre ces œuvres antérieures et le portrait équestre de Mlle Croizette est sensible. Ce portrait figura au Salon de 1873. — Castagnary a porté sur son compte un jugement assez sévère où perce quelque légère pointe d'acrimonie excessive. Mais il en avait le droit. Aujourd'hui, à nos yeux, son intérêt augmente toutefois, de tous les regrets qu'a semés dans le monde artiste, la disparition hâtive et douloureusement ressentie, de la charmante sociétaire des Français, et belle-sœur de M. Carolus-Duran.

Déplorerons-nous néanmoins, comme M. Castagnary, son image en écuyère et sa place au bord de la mer.

Remarqué, au fond de la galerie, au second rang parmi tant de portraits aux rideaux chatoyants, qui ont accrédité, parmi le public, cette opinion, une jolie légende, que M. Carolus-Duran était le Van Dyck moderne... un simple

portrait d'homme laissant présumer une conversion ultime et glorieuse dans la déjà si remarquable carrière du maître de l' « Assassiné ».

Exposition Pierre Laprade
(Galerie Vollard)

Mai 1903.

M. Henri Laprade n'expose pas moins de 60 tableaux, comptons mieux : des études, des notes, des impressions, moins que des impressions vécues, mais qui paient surtout d'audace et de bel aplomb de vouloir passer pour des études sincères qu'elles ont oublié surtout d'être, sans nous laisser deviner ce qu'elles pourront acquérir, dans la suite des temps, de soins et de recherches distinguées qui leur manquent, même en tant que vagues impressions effarouchées, bien souvent exprimées gauchement, et devant néanmoins, grâce à une certaine hardiesse de tour de main, de patte, comme on dit vulgairement, de faire la charge du vrai et de donner l'illusion factice de décors, n'étant somme toute que des à-peu-près, propres tout

au plus à égayer — si peu — des devants ou des derrières de paravents, par exemple.

*
* *

Armand Point (*Georges Petit*).

De l'art, point celui qu'on exige ni prône justement en l'instant, — mais qui commande néanmoins le respect ancestral et honore l'artiste de haute lignée qu'est M. Armand Point et qui avait déjà exposé ici même, il y a trois ans environ. J'eus le plaisir de visiter, à Marlotte où ce peintre habite, sa maison de Haute-Claire, nid de verdure et de beautés encloses. J'y admirai les merveilles, semblables à celles dont s'essorent, aujourd'hui, sous nos yeux, rue Godot-de-Mauroi, les multiples témoignages.

Louons, comme il sied, en les « Cartons de tapisserie, pour la manufacture des Gobelins » intitulés « La Fontaine de Jouvence », la noblesse de la pensée, la grandeur du style, la gamme harmonieuse des couleurs.

Notons aussi, avec certains portraits, les « Sanguines » de belle probité et la magnificence de ces coffrets « L'Ile heureuse », « Por-

tique de la Musique », « Coffret d'Ophélie ».

Aux œuvres d'une élève de Haute-Claire, Mlle Borghild-Arnesen, nous réservons un bon accueil. On est si bien accueilli à Haute-Claire, au milieu d'un décor bien fait pour le Rêve et la lointaine hantise des Primitifs et des maîtres de la Renaissance !

∴

Vente Arsène Alexandre

Deux émotionnantes journées de vente chez Georges Petit, rue de Sèze, où s'éparpillaient, entre les mains des amateurs, les pièces de choix composant la collection dispersée désormais de M. Arsène Alexandre. Dès maintenant, nous pouvons en conclure, que le total des deux vacations des 208 numéros atteindra le chiffre de 200.000 fr. Il y eut de belles enchères. « Le Fardeau » de Daumier fut adjugé à 14.000. Par contre « Un portrait d'homme » de Ribot, resta aux mains de son acquéreur pour 110 fr. Mais le « Repas des vendangeurs » de Renoir, monta à 6.000, et un même amateur acquit pour 11.000, 5.500 chacun, les deux tableaux de « Baigneuses » du même maître.

Son « Portrait » par lui-même, de Fantin-

Latour, monta à 6.000 francs. Il est admirable. Un Lebourg, un paysage de la Seine, se vendit 1,700 francs. Les Vuillard, d'estime pour lesquels je me prends beaucoup en ce moment, atteint une jolie cote. Le « Monument » de Bartholomé est payé 7.000 francs. On se dispute les Rodin, Carabin, Carriès. « Les Sirènes » de Rodin restent à 1.700 francs entre les mains d'un marchand de la rue Laffitte qui les emporte, lui-même, joyeux et fier.

Le résultat peut amortir, jusqu'à un certain point, la tristesse qu'eut M. Arsène Alexandre à se séparer de ses chers trésors.

*
* *

Vente Brunet-Houard

A l'Hôtel des Ventes, ont été également disputés par les amateurs plusieurs importants tableaux du peintre Brunet-Houard. Cette vente du vivant de l'artiste aura offert l'attrait tout spécial de remettre en lumière le nom d'un artiste trop oublié, en possession d'un talent très original et personnel, apportant même à l'occasion, une note joliment humoristique et séduisante.

Tout au plus, cet artiste fut-il influencé par Gérôme (Combat de coqs, Lionne en arrêt sur des antilopes).

A côté du peintre militaire que demeure Brunet-Houard (Artilleurs en Corvée, — Retour des manœuvres) excellant dans l'étude des chevaux (Chevaux échappés, — Jument et son poulain sur la voie ferrée), il faut retenir le peintre d'anecdotes historiques. (Départ des croisés pour la Palestine, — Femme grecque revenant de la fontaine. — Une fête d'Isis. — Jeune préhistorique suivant une piste).

Et dans la note gaie précitée : (Ours amateur de miel. — Ours sur un vieux pont).

M. Brunet-Houard a montré qu'il était un vrai peintre, avant tout. C'est quelque chose.

Exposition Manzana

Octobre 1903.

Chez Bernhein jeune, une quinzaine de tableaux d'un artiste qui s'est déjà fait remarquer ailleurs et dont nous avions admiré, au « Salon des Indépendants » de cette année, les qualités de fraîcheur de ses paysages. Aussi bien, quelques-uns de ceux exposés en cette

galerie de la rue Laffitte, nous sont familiers ; entre autres, celui des « Noyers, après-midi », traité en esquisse, mais très heureux d'impression et de libre indication. La presque totalité de son œuvre représente son labeur estival. C'est beau, évidemment, par le temps que nous subîmes, assez contrariant, — ses ciels nous l'indiquent assez, pour la plupart, — tant nous y retrouvons une répétition monotone de nuages gris-pommelés, qui roulent d'une manière un peu trop adéquate et dont le parallélisme donnerait à supposer que ce peintre s'est recopié plusieurs fois dans le seul but d'offrir un nombre déterminé d'études au Salon qu'il projetait de faire à la rentrée, et d'exposer un bloc.

C'est le procédé dont usent d'aucuns peintres, assez couramment. Et sous le prétexte que Monet a donné des variantes aux différentes heures du jour, de ses « Meules », de ses « Peupliers » et de ses « Cathédrales », des malins exploitent la rubrique d'une autre façon et recopient le même tableau en n'y apportant, dès lors, tout au plus que quelques différences dans les accents, et sans plus se donner de mal en ces répliques grossières.

Enfin, qu'importe ! M. Manzana décèle des qualités très primesautières et lumineuses ; ses études montrent qu'il a le sentiment vrai de

l'air et de la couleur. Encore que ses feuillages sont incontestablement d'un vert trop dur comme dans certaines vues de Moret et du Loing où les rideaux de peupliers alourdissent la composition, qui quelquefois, fuit bien.

Cependant, que très suggestionné par Sisley et aussi par Pissaro, ce peintre nous donne de charmantes notations grises dont « Rivière du Loing, matin », « Vieille barque, matin », « Les bords du Loing, Saint-Mammès », fournissent le témoignage probant.

Nous exigerions de cet artiste, néanmoins comme de beaucoup de ses confrères, à vrai dire, un peu plus de distinction de facture et des qualités de beau métier, — comme en usait avec tellement de grâce et d'à-propos ce délicieux artiste que fut Sisley, lequel est mort, malheureusement.

Le « Salon d'automne » (Petit-Palais) (1).

Octobre 1903.

Aussi bien avant qu'après le Vernissage, les mêmes transes morales assailleront le public

1. Le prochain « Salon d'Automne » en 1904, aura lieu au Grand-Palais.

qui aura à conclure affirmativement ou non en faveur du « Salon d'Automne ».

Son état d'âme subira d'inévitables défaillances, d'involontaires flottements et de nombreux et ultimes repentirs devant lesquels sa conscience timorée se refusera à prendre une décision extrême.

Tâchons d'être son interprète et apprécions d'une manière impartiale, ce quatrième Salon.

D'abord, voyons : 1° Quelle est son utilité pratique ; 2° S'il convient à de nouveaux besoins et à d'irrésistibles désirs.

Pour répondre à la première demande, nous admettons, en repoussant, *a priori*, telle objection contraire, — que toute manifestation, — dénotant un réel souci d'art est utile en soi.

Ainsi, si le fait est avéré que ce « Salon permettra aux artistes, désormais, de vendre plus qu'ils n'ont coutume, — il y aura un avantage acquis non discutable et un progrès accompli.

A vrai dire, ce nous semble, que dans la pensée des organisateurs (signalons l'innovation d'un jury mixte composé librement d'artistes et de critiques), cette exposition dût répondre avant tout, à ce seul but désirable, convoité et convaincant.

Car, la simple ambition puérile de devoir relier les deux Salons annuels par un nouveau

chaînon intermédiaire, de couleur feuille morte, — tend à ratifier l'optimisme de l'opinion générale, qui, autrement, s'effarerait, qu'en un intervalle de quatre mois, le Comité sous la présidence éminemment active et autorisée de M. Frantz-Jourdain, eût eu la témérité de briguer un autre résultat, lequel, s'il était acquis, — serait déjà suffisamment démonstratif et honorable pour tout le monde.

Puisque, aussi bien, il n'est permis à personne, — sans être mauvais prophète ni passer pour tel, — d'augurer que ce Salon puisse modifier, en quoi que ce soit, l'orientation de l'art moderne, suffisamment défini tout dernièrement, et entré dans une période de croissance active et hâtive qui éloigne naturellement toute perspective d'une évolution soudaine, inespérée !...

Il sied de tenir compte de toutes ces expositions privées dans les galeries marchandes qui, s'échelonnant d'un bout de l'année à l'autre, offrent la plupart du temps, aux amateurs, des témoignages — en bloc — d'art bien autrement suggestifs et éducatifs.

Sur ce terrain, utilitaire seulement, il y a double et triple emploi.

Les artistes ne s'en plaindront pas incontestablement, et encore, qui sait ? Leurs frais seront-ils récupérés, dans une certaine mesure,

par des bénéfices au moins proportionnels ?

Mais le public ! Ne se fatiguera-t-il pas à la longue ? Nous avons de meilleures raisons à douter du contraire.

— De ce qui précède, nous douterons également de son influence sociale prépondérante que dénient — d'aucuns estimeront peut-être, qu'elles le parachèvent au centuple, — ses affinités avec les Salons du « Champ-de-Mars » et des « Indépendants » fondus ensemble. Cela n'a pas lieu de surprendre, étant admissible que ces deux expositions fraternisent et vivent d'une solidarité commune, inéluctable.

Maintenant, croire que ce « Salon d'Automne » précipitera, dans un même embrassement, les deux Sociétés des Beaux-Arts et des Artistes Français, et les incitera à fusionner sous un même toit, libre d'entraves et de tourniquets, l'utopie est monstrueuse.

La présentation actuelle du « Salon d'Automne », ne fera qu'accentuer la scission ou, si vous préférez, les deux Sociétés respecteront avec une vigueur redoublée, les règles du *statu quo* qu'elles ont observées jusque-là, rigoureusement.

La raison est simple. Que quelques transfuges des Champs-Élysées aient émigré au « Salon d'Automne » au milieu d'exposants du Champ-

de-Mars et des Indépendants, il n'y a pas lieu d'être étonné. D'avance, ils étaient tout désignés par leurs tendances à grossir un jour ou l'autre, les rangs des sociétaires et des associés de la Nationale. Leur nombre, d'ailleurs, représente une très infime minorité.

Citons au hasard, parmi les principaux : MM. Quignon, Adler, Bourgonnier ; Mlles Dufau, Delasalle, etc.

J'en omets évidemment, mais à l'heure où j'écris ces lignes, *l'électricité* (Fichtre ! que ce Salon coûtera cher de feux et de rampes à ses organisateurs et à la Ville), fait défaut et dans les sous-sols du Petit-Palais des Beaux-Arts, où jadis eut lieu la première Exposition des « Jouets », on croit circuler dans les dédales des catacombes.

Bref, de deux choses l'une ; le « Salon d'Automne » périra ou il aura tué les « Indépendants ». Il y aurait quelque imprudence à présager qu'il pût rallier à son programme tous les exposants du Champ-de-Mars et ceux des Indépendants, et les enterrer tous les deux.

Encore, que le Salon des Indépendants, en vertu de son principe démocratique de libre admission dont nous ne discuterons pas les avantages ni les désavantages, a bien des chances de subsister quand même ; autant que le

Champ-de-Mars qui, par les garanties solides, officielles qu'il offre aux artistes, par son ensemble d'œuvres imposant, par l'emplacement superbe dont il dispose, paraît aussi à l'abri d'une déchéance éventuelle et problématique !

En définitive, ce Salon d'Automne complète assez bien, d'heureuse façon et momentanément, l'Exposition de l'Habitation qui est en face, au Grand-Palais, par une adaptation suffisamment logique dont se prévaut un grand nombre de ses créations artistiques, trouvant dans le cadre cherché, leur application à la décoration murale, intérieure.

Ce n'est pas dire que nous tentions le moins du monde d'infirmer nullement et de parti-pris, la portée d'art social du « Salon d'Automne » et sa pareille influence répercussive (nous nous sommes expliqué en ce sens quelques lignes plus haut), puisque nous retrouvons ici certains noms d'artistes, beaux Mécènes qui, l'ayant très noblement patronné, incarnent trop un art de dignité superbe et de munificence, qu'on ne saurait assez favoriser et prôner !

Mais nous les admirons, — faut-il le répéter à satiété, nous le ferons volontiers encore et le plaisir sera grand pour nous, — chaque jour et à chaque heure.

Ils règnent en souverains au Champ-de-Mars

et rayonnent au delà, glorieux et illustres parrains, richissimes fleurons de réussite, pour ce « Salon d'Automne » si Dieu lui prête vie.

Eugène Carrière, *Besnard*, *J. Blanche*, *Aman-Jean!... Rodin* expose-t-il ? Nous l'ignorons encore, mais nous le saurons bientôt.

Et voici d'autres noms, beaucoup de noms. Certains artistes ont été timides et n'ont adressé que leurs cartes de visites, dans l'incertitude des lendemains.

Carrière, *Besnard*, *Blanche*, *Aman-Jean* se sont montrés grands seigneurs, comme sans cesse, et ont mis des gants, — ne vous en déplaise ! — J'aime cette courtoisie de gentilshommes qui ne dédaignent pas de descendre du fier soleil Elyséen dans les noirs caveaux du Petit-Palais, où, mieux que les lampes électriques et les phares, leur génie illumine et dissipe les ténèbres municipales !

Des noms ! Nous avons cité déjà Mlle Dufau, Mlle Delasalle, qui ont fait toilette à leur tour, comme il convient à de gentilles dames et chevaleresques artistes qui ont du monde ; aussi *Maufra*, tout fier, clair et vibrant, rasséréné ; *Louis Picard*, *Desvallières*, *Adler* qui imite Bastien-Lepage, *Alexander*, *Sureda*, *Guinier*, *Abel Truchet* ; de *Boyer*, une marine puissante ; *Picabia*, *Eugène Chigot*, travailleur sincère ;

Bottini, *Ranft*, *Lucien-Dhurmer*, *Lepère*, crâne et troublant ; *Chéret*, *Iturrino*, *Wéry*, *Francis Jourdain*, *Guirand de Scevola*, qui convie chacun à aller admirer, à nouveau, les « Pèlerins d'Emmaüs », de Rembrandt, au Louvre ; Les « Fleurs » de *Lisbeth*, *Armand Point* ; *Israèls*, les « Marchés », à choisir, de *Piet* ou de *Marcel Fournier*, *Mita*, feu *Whistler* et feu *Gauguin* ; des aquarelles de *Boggs*, des paysages de *Boggio*, des « Bretonnes » de Mme *de Lurieux*, la femme de notre sympathique et aimable confrère *Yvanhoë Rambosson*, un des administrateurs zélés du « Salon d'Automne » et qui aura bien mérité de la reconnaissance des artistes, *Milcendeau*, *d'Espagnat*, *Pierre Bracquemond*, *Albert Melchers ;* des « Estampes » de *Robbe*, de *Villon*, *Bottini*, des *Vallotton* ; de *Vuillard*, ses « Boutons d'or » ; ils chantent ! *Henri Morel*, *Carré* « Les Courses » ; *Besson*, tragique ; « les eaux-fortes » de P. E. *Vibert*. Les sculptures de *Félix Masseau*. « L'effort humain » de *James Vibert*, le frère du graveur ; le « Charpentier » d'*Hœtger* ; les « reliures » de *Meunier*, les objets d'art d'*Ernest Carrière*, de *Jacquin*, etc.

Rapidement entrevue, l'œuvre de chaque artiste, avec promesse d'y revenir, nous terminons.

Un peintre de talent exprimait devant nous, l'avant-veille de l'ouverture, ses inquiétudes au sujet de l'attention que la Presse et ses membres, pourraient bien accorder au « Salon d'Automne ».

Nous croyons, dès lors, pouvoir nous faire l'écho de tous nos confrères, en affirmant que la presse accueille avec plaisir toutes les manifestations quand elles s'inspirent, comme celle-ci surtout, d'une haute pensée d'altruisme et d'encouragement.

Il appert enfin, que sans démêler la part de réclame inévitable à notre époque et nécessaire sans doute, qu'il provoque et suscite, le « Salon d'Automne », ne saurait s'attribuer un rôle autrement efficace et plus personnel. Ses débuts sont fort modestes d'ailleurs et les œuvres exposées, sans fracas. Le « Salon d'Automne » ne renverse rien, ne contrarie pas grand'chose ou si peu !... Et c'est peut-être pour lui, sa meilleure garantie de durée et de survie, plus tard.

Exposition Georges d'Espagnat

8 octobre 1903.

De l'ensemble de l'œuvre exposée par M. d'Espagnat, chez Durand-Ruel, — se dégage l'impression très nette, très aiguë d'un tempérament s'élevant désormais à une noble hauteur d'expression et de recherches, vers un art de décoration ample et large, — si somptueux, — défini dans une formule de maîtrise, — dont la complexité même est un charme à nos yeux et je me permettrai d'ajouter presque une révélation.

— Complexité de formules, complexité de métier, — plus mou, — tant qu'harmonieux, — dans ces pages vibrantes toutefois, tels que ces « Paysages du Maroc » en lesquels flotte un ressouvenir de Delacroix, de Chassériau et de Fromentin, — que dans ce « Torse de Femme » morbide et beau comme un Diaz. — Sa riche qualité de métier m'a d'autant plus surpris que je m'y attendais moins et la percevais seulement, — largement écrite dans cette étude

de la « Pointe de l'Esquillon » (Var) où les valeurs de la mer et du ciel sont d'une belle sonorité et d'un éclat très franc ; aussi dans les « Pêcheuses à la ligne » qui me rappelle certaines pages d'Heilbuth, — distingué ; plus amenuisé à des préoccupations d'atmosphère — faisant défaut dans ces splendides cartons du « Bassin », des « Baigneuses » d'un style un peu lourd ; de la « Femme nue » ; de la « Guirlande de Fleurs ».

(Et dedans cette composition, que de jolis et délicats motifs de figures, la femme si riante montant le talus avec ces deux enfants, l'offrande à la statue, élégante comme du Roslin) — ; se rapprochant plus néanmoins de l'opulente synthèse de Manet dans le « Panier de Roses » ; ou de Monet et de Signac, — dans les « Tartanes à Saint-Tropez » (Var) ; — « Allée de jardin en automne » ; « Femme assise à Saint-Clair ».

Je clos trop rapidement. Ce peintre nous a donné mieux que jamais aujourd'hui la mesure de son savoir-faire et de sa force. C'est à retenir afin de ne le plus oublier.

Petits Salons

9 novembre 1903.

Et c'est comme une éclosion subite, spontanée, d'expositions qui ouvrent dans toutes les galeries, au milieu des floraisons de chrysanthèmes.

Une reprise soudaine de vie active, fiévreuse, qui permet à peine de regretter la langueur monotone des jours bas et moroses, puisqu'on y supplée, à vrai dire, — avantageusement, — affirment les gens les plus optimistes, — par un éclairage électrique à giorno !...

Tel, comme le plus remarquable exemple du genre qu'on puisse offrir aux enragés, le « Salon d'Automne », à n'en parler que pour mémoire, — comme une chose déjà lointaine, — bien qu'il vit encore, — isolé, tant soit perdu, ignoré tout là-bas, dans les Champs-Élyséens, tout saupoudrés de l'or vieux et des rougeurs cuivrées des feuilles mortes envolées et tapissant le sol. Aussi bien, toutefois, je recommande le buffet, une merveille de goût sobre et discret, non moins que de style empire, — parmi les défaillances d'un art plus nouveau et cosmo-

polite, où les gardiens en culotte courte sont tout chamarrés d'or et mirent la blancheur équivoque de leurs bas, dans le vernis brillant de leurs escarpins à boucles d'argent nickelé.

Mazette ! je connais tel vieux préposé d'antan au contrôle du Salon des Indépendants, aux Serres du Cours-la-Reine, qui ne s'est jamais vu à pareille fête, et n'en revient pas de sa stupéfaction. Quelle riche idée, il doit se faire de ses patrons !

Redescendons sur les boulevards et laissons-là ces splendeurs chimériques et superflues.

Rue Caumartin, à la « Galerie des Artistes Modernes », j'ai le plaisir de rencontrer le distingué poète et charmant confrère, Alfred Mortier, au même moment que je serrai la main à Roinard, cet autre beau jongleur de rimes sonores et fières. Mortier me parle doucement, en termes émus, voilés, assourdis, — le public est élégant, des dames circulent, s'extasient, — de la perte de son ami Cyrille Besset, dont les œuvres, au nombre d'une centaine, sont soumises à notre appréciation.

Le poète nous dit la sincérité de l'artiste, la belle vision sereine que ce dernier eut de ce Midi, qu'il aima, comprit, peut-être autant, sinon mieux, que tout autre peintre ; et relata simplement, préoccupé de la suave pondération

des ciels limpides et clairs, et la tonalité blonde des paysages maritimes.

Il est mort, nous confirme-t-il, avant d'avoir pu s'affirmer davantage. Et Alfred Mortier a raison de dire. Je suis des yeux, pendant qu'il parle, ces notations franches et libérées d'influence, ces paysages de Nice, de Menton, de Marlotte, auxquels on reprochera seulement la préciosité d'un métier assujetti à des qualités très souvent, d'aquarelliste, qui manquerait de fougue et d'audace et différerait en cela de Jacquemart, (sa belle exposition au Musée du Louvre, dans les galeries des dessins), se confinant dans une copie de nature apaisée et paresseuse, et offrant cette particularité d'un talent d'expression moyenne parvenu à compléter un acquis trop parfait à l'aide d'un labeur opiniâtre et résolu qui ne laisse pas suffisamment place à des préoccupations plus originales d'art pur. Et cependant, avouons qu'il est personnel, ne ressemble ni à Iwill, ni à Nardi, ni à Montenard, ni à Dauphin, encore moins à Gagliardini et à Olive.

En fin de compte, Cyrille Besset fut plein de tendresses, de charme et bel illustrateur. Son verre ne fut pas grand, mais il but dans son verre et nous le constatons avec plaisir.

Chez Georges Petit, l'exposition s'est ouverte,

toujours intéressante et fertile en enseignement, — du céramiste Lachenal à laquelle sont adjoints des meubles de Majorelle. Je distingue la tenue de haut goût de certain bureau et l'arabesque osé d'une énorme liane ou vague qui dessine une rampe en fer d'une composition d'arrangement très heureuse, et déferle à son extrémité, en des lacis troublants ; on remarquera aussi des modèles fleuris de lampes électriques, — bien entendu, — riches en ingéniosité de motifs. Mais il appert évidemment, qu'un meuble dit « art nouveau » ne va plus sans sa lampe *ad hoc*. J'estime qu'il y a certainement abus, en l'occurrence.

Au salon de peintures de M. d'Espagnat a succédé celui des peintres-lithographes, chez Durand-Ruel.

J'aime à exprimer des préférences : Les « Portraits » de Legros, beaux comme de l'Holbein ou du Durer ; Carrière, à qui l'on pense et qui vous remue ; « Fantin-Latour », une musique de rêve et un charmeur, lequel, je l'entends me dire, encore, dans son atelier, de sa voix douce et pénétrante.

— « Je ne suis pas lithographe, moi...

Fantin-Latour, Carrière, Legros, qui, seuls presque seuls, font de la couleur avec du blanc et du noir !... Les gris de Carrière !...

Notons les *Cathédrales* d'André Sureda, les *Pêcheurs* de Trigoulet, un *Paysage* de Morlot, les *Bretons* de Cottet ; puis Faivre, spirituel, élégant, Veber satirique, breughelisant sans cesse ; Neumont, Maurice Eliot qui a signé l'affiche du catalogue ; Rivière, Léandre, un peu vieillot, suranné, mais si joliment ; Dillon, sa *Baigneuse*, curieuse et rutilante comme un cuivre vierge ; Lunois, ses *Estampes en couleurs* de cirque et d'Espagne ; Grün, Chéret, Redon, Fournier-Sarlovèze, Mme Abran,

Par les soins de son secrétaire, M. Deshayes, la Bodinière, en changeant de direction, a organisé sa première exposition.

Nous avons entrevu la collection attachante des *Grès* de A. Bigot. Parmi les peintures, *Le Fardier* et *Rue d'Onaing* (Nord) de M. Fournier, vigoureux motifs intentionnés d'effet et de coloration. *Pendant le pardon de Sainte-Anne la Palue* de M. Fléau, *La vieille église de Morel* de M. Picabia, un exposant du « Salon d'Automne » mais qui en ce tableau, a été trop évidemment influencé par Sisley, lequel a fait le même motif, si je ne m'abuse ; de M. Sébille, une *Étude de mer, à Marseille*, — très souple, très enlevée d'après nature. Une aquarelle de *Notre-Dame de Paris* de M. Zimmermann.

Encore, des *Portraits* de M. Abel Boyé, une

nature morte de Mme Dubron, des *Paysages* de MM. Delestre, Mita, un exposant également du « Salon d'Automne ».

Pour clore, l'exposition des « Prix de Rome » a eu lieu cette semaine à l'École des Beaux-Arts.

MM. Monchablon, Müller et Boisselier ont de l'atavisme ; au moins deux sur trois de ces jeunes peintres (M. Monchablon a vingt-quatre ans) comptent plusieurs prix de Rome parmi leurs ancêtres.

Je finis en signalant au musée du Louvre un nouveau portrait d'homme de Goya, dans un effet de jour très curieux et distingué.

Petits Salons.

Novembre 1903.

A Félicien Fagus.

Le « Salon d'Automne » vient d'apporter très innocemment, à l'art moderne et contemporain, l'appoint d'une heureuse et brillante innovation, qui est presque une révolution.

Nous voulons parler des « Concerts-lunchs » dont la primeur automnale nous fut donnée jeudi dernier.

Cette ingénieuse idée, — un vrai régal d'harmonie « Fleur de Lys » doit être propagée et adoptée, dans et par tous les autres directeurs des Galeries artistiques.

Ainsi, je la recommande à MM. Georges Petit, Durand-Ruel, Chaîsne, etc.

Jugez-vous du succès plus prestigieux encore, qu'eût remporté l'exposition de cet artiste délicat défunt, Cyrille Besset, si des effluves musicales eussent bercé le public, devant les flots méditerranéens radieux et si jaseurs déjà de ses marines !

Pourquoi Vollard, pour son salon d'œuvres de Paul Gauguin, n'adapterait-il pas une orchestration en rapport, avec l'art indigène du regretté artiste ?

Aussi bien, il est paradoxalement exact que chaque son a sa valeur relative, sa complémentaire, si vous le préférez, parmi les différentes couleurs.

De même alors, nous admettons une symphonie, devant les figures de Gauguin, — adéquate aux sensations harmonieuses que nous procurent ses combinaisons correspondantes de rouge, de vert et de violet, qui forment indéniablement la base de ses conceptions décoratives, d'une belle unité chantante et locale.

Tel, Gauguin apparaît, beau fresquiste, colo-

riste byzantin, parent de Delacroix, — de Poussin, peut-être ? — triomphateur et séducteur quand on le contemple longuement !

La symphonie deviendrait moins scientifique, plus langoureuse, plus pâle, devant les évocations virgiliennes et saturniennes de Xavier Roussel (Bernheim jeune). Art de mythe ; broderies légères, suaves rêveries, paysages de poète, où toutes choses sont esquissées, estompées dans une gamme floue, qui laisse plutôt deviner, poindre comme à regret et délicieusement, ce que l'on sent, pressent, découvre d'inédit, en ces gracieuses nymphées qui font songer à une synthèse morbide de l'art de Corot, de Corrège, de Fragonard, de Monet.

Chez Georges Petit, nous recommandons une orchestration plus en rapport avec la « Solidité des nouvelles couleurs à l'huile » de M. Raffaëlli et de ses adeptes.

La mélodie deviendrait purement imitative et descriptive au fur et à mesure qu'elle relaterait les « Nocturnes » de M. Thaulow, les pages vivantes et animées de M. Raffaëlli, les « Danses-nues » de M. Auburtin, les « Falaises » de M. Boulard ; d'évocation toutefois plus mystique pour les « Eglises » de MM. Cesbron, Numa Gillet, Prins, Van Hollebeke.

Enfin, nous imposons également la généralisation

sation universelle de la lumière électrique, dans l'examen des œuvres d'art, — comme un agent lumineux incontestablement supérieur pour juger la peinture faite en *plein soleil !*

Naturellement, c'est une nouvelle éducation à refaire — de l'œil — mais il y a tant à apprendre encore dans la manière de bien *voir* — comme le démontrait tout dernièrement, d'une manière très spirituelle et éloquente, le peintre et professeur distingué de perspective, M. Bourcey, dans sa conférence sur Léonard de Vinci.

Et notre œil a cet avantage remarquable sur celui du cheval, qui perçoit les objets démesurément agrandis (Voir chez Sagot, 46, rue Laffitte, l'intéressante exposition, à ce propos, de M. Magne de la Croix) que, à de très rares exceptions près (par exemple, chez les personnes sujettes aux illusions d'optique et aux sensations subjectives ou atteintes encore, différemment, de dyschromatopsie), nous jugeons normalement les images qui s'interposent devant notre rétine et nous frappent.

Bref, le nouveau thème plus complexe à étudier est attachant, passionnant même. L'importance de sa vulgarisation ultérieure et des bienfaits artistiques qui en découleront n'échappera à l'intelligence de personne. *Fiat Lux !*

Petits Salons.

Décembre 1903.

Semaine assez morne. Chez Durand-Ruel, M. Zandomeneghi expose une trentaine de tableaux, tant peintures que pastels. L'œuvre de cet artiste est estimable. Je ne puis m'empêcher d'admettre que Renoir a déteint sur lui, extraordinairement. Cette monomanie de vouloir ressembler à tel ou tel maître réputé, — monomanie que beaucoup d'autres peintres accusent à l'envi, — devient désespérante dans sa journalière réplique fastidieuse et monotone.

Car, on pille à l'excès, non seulement la façon de faire des susdits maîtres, leur sentiment, leurs procédés, mais encore leurs motifs. Et je cherche encore de quelle vaine gloriole, en ce petit commerce qui n'abuse personne, se peuvent prévaloir leurs auteurs, vraiment trop naïfs.

A vrai dire, notre vie actuelle, si brûlante, si frivole, — laisse bien peu de place aux réflexions.

On sourit peut-être ironiquement en passant, on hausse parfois les épaules, et puis les pensées vont ailleurs, au plus pressé, — les Morts vont vite !...

Chacun, désormais, truque, arrange, pastiche à sa guise, et s'ingénie à tirer le plus de bénéfices possible de ces contrefaçons.

Vous m'objecterez que cela ne fait de mal à personne et que chacun est libre.

Avec toute l'élasticité moderniste dont s'autorise ce mot, liberté, il est incontestable qu'on n'a rien de mieux à souhaiter et à désirer. « Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, comme disait si candidement ce bon Pangloss.

J'ai dit que M. Zaudomeneghi imitait Renoir, mais je m'empresse d'ajouter qu'il ne lui ressemble aucunement et que nul ne s'y trompera.

De plus, M. Zandomeneghi est sincère, aimable, un peu lourd cependant, emprunté et gêné toutefois, comme l'est un écolier assidu. Ses portraits ont une grâce apprêtée ou trop naïve, moins ingénue qu'on ne le voudrait, en d'autres cas. Sa palette est trop chargée ou pas assez. Elle exigerait des sacrifices auxquels il me paraît encore incapable de souscrire, parce qu'il a peur de s'égarer et que son originalité indiscrète ne va pas au-delà de l'amusant crayonnage au pastel de quelques figures de femmes, qui déton-

nent dans l'ensemble par la brutalité et l'excessive dureté d'un réalisme un tantinet vulgaire.

*
* *

A la galerie Bernheim, M. Fernand Desmoulin, un exposant de la Société Nationale, peintre et graveur à la fois, me semble-t-il, nous soumet une vingtaine de « Vues de Hollande », de Bruges, principalement.

Dans ces paysages, M. Desmoulin montre de la résolution et un parti-pris de peindre Bruges sous des couleurs invariablement roses.

Toutes ces « Vues » sont roses, les toits des maisons sont roses, les chemins de halage sont roses, les canaux, les ciels sont roses, et sous ces dehors roses, la Bruges grise de Rodenbach semble renaître en rose, des cendres si délicieusement fuligineuses, sous lesquelles le magnifique auteur de Bruges-la-Morte, s'était complu très artistement et poétiquement à la dépeindre, à la grande joie de nos âmes pieuses, sœurs de la sienne.

M. Desmoulin n'a oublié, dans cette exhumation récente d'une Bruges fantaisiste et rosée par les pourpres des couchants, qu'une chose : les cygnes immortels voguant lentement sur les canaux solitaires.

Et peindre Bruges sans ses cygnes, c'est méconnaître la patrie de Van Eyck.

Combien peu de personnes se doutent encore que Paris compte un salonnet nouveau à joindre à ceux des Employés du P.-L.-M., des Postes et Télégraphes, des amateurs, etc., etc. — celui des *Travaux Publics*.

Il existe pourtant ou a existé officiellement. Nous en parlerons, pour mémoire, simplement et à seule fin de ne pas froisser la modestie trop compréhensible des exposants.

Mais s'il n'importe guère qu'il y ait un Salon de peinture de plus ou de moins, ces éclosions multiples constituent toutefois un signe des temps. Elles permettent, dans le fond, de statuer d'une manière humoristique, de la mentalité de nos néophytes contemporains ; ainsi que des conséquences sociales d'un art vulgairement popularisé et de la diffusion de langage des exégètes combattant le bon combat ? Ils le proclament ! Et pleins de juvénilité tardive ou périmée, ces fallacieux prophètes aux doux regards, aux cheveux filés d'argent, s'illusionnent être de bonne guerre, et prennent les devants en taxant de naïfs, ceux qui s'insurgent contre ce raz de marée pictural.

Des Salons ! mais il n'y en aura jamais assez ! ou tant et tant, il se créera une sura-

bondante pléthore, — (suivez la logique de leur raisonnement) — plus tôt, enfin, on se lassera à la longue, et ils sombreront tous dans l'impénitence et l'indifférence finales. Alors ? — Suivez encore bien le double-sens implicite de ce double résultat positif ! De tout ce qui fut, — puisqu'il faudra l'attribuer au dégoût des snobs, — surgira *l'éveil du peuple !...*

Je m'en voudrais d'approfondir une déduction aussi spécieuse et de la déflorer par une dissertation plus ample.

Telle on nous l'offre comme une véritable primeur, telle il nous convient de l'accepter en la servant au public et en l'enguirlandant de fleurs comme elle le mérite indéniablement.

En définitive, nous devons savoir gré à leurs auteurs, de vouloir procéder ainsi par traitement homéopathique et de tâcher de guérir le mal par le mal ; expérimentation sûrement radicale, mais sans laquelle, il n'y a plus de salut et que nous nous efforcerons de considérer comme la panacée la plus salutaire et efficace si paradoxale !

Incontestablement, la somme d'activité humaine est encore mal répartie et les peintres nous paraissent dépasser les coefficients de la sagesse rationnelle et de la raison pure.

La semaine dernière, nous émettions quelques doutes sur la sincérité d'icels.

Le cas se présente aujourd'hui sensiblement adéquat, devant le labeur de M. *Loiseau*. Cet artiste n'est pas un inconnu. Nous avons noté tout dernièrement au « Salon d'Automne » ses paysages des bords de la Seine. Si nous lui reconnaissons une jeune notoriété, pourquoi alourdit-il son métier à plaisir ? pourquoi empâte-t-il avec cette furia italienne ses toiles de confetti ? et sabre-t-il des motifs que nous connaissions et admirions dans l'œuvre originale et superbe de Monet et de Sisley !

Aussi bien, nous n'applaudirons pas et demandons un apport de recherches plus naïves et la révélation de dons plus francs et personnels. Dans la salle à côté chez Durand-Ruel, quelques tableaux anciens : paysages de Français, de Michel, de Lépine, de Damoye (je vous abandonne celui de Richet) un savoureux portrait de femme de Desboutin ; un John Léwis Brown, des Berchère, des Huguet, des Weeks, un Bellet de Poisat (Souvenir d'Espagne). Tableaux de chevalet ! passe, mais je ne sache pas que les œuvres des petits maîtres flamands et hollandais aient jamais pensé mériter une autre appellation, et que nous dussions les incriminer en quoi que ce soit de cette puérilité qui fait consé-

quemment jeter, aujourd'hui, les hauts cris à d'aucuns esprits, peu fixés et versatiles.

La « Kermesse » de Rubens ; « Jésus guérissant les Malades », de Rembrandt ! Pourquoi évoquai-je ces souvenirs d'immortels chefs-d'œuvre devant la « Fête Populaire » de M. Steinlen et devant son tableau intitulé « L'Inspiré ». (Dans une salle basse, des humbles groupés, subjugués, autour d'un des leurs, qui sème l'Idée émancipatrice, — telle l'apparition spectrale, dans le clair-obscur des réalités, — du Christ fait Homme !)

Et dans cette œuvre picturale, qui me paraît, en effet, résumer en soi et synthétiser le plus intensément la loyauté d'âme et le noble enseignement d'altruisme de cet artiste, en même temps qu'elle me paraît aussi confirmer et affirmer plus complètement son individualité talentueuse, je relève des qualités réelles de beau transpositeur de consciences, mieux qu'en sa « Fête populaire » tant et alors que l'art de Renoir m'émeut, m'enchante plus agréablement, moins tendant à prouver que sinon cette autre chose, qu'un peintre doit avant tout, être peintre, et que l'infériorité d'un métier boiteux, infirme tout autre grand dessein, s'il ne satisfait qu'imparfaitement à cette clause essentielle, immuable...

Gauguin, discuté, fut peintre et coloriste. Carrière est savant et illumine !..

Steinlen est mieux inspiré dans des œuvres moindres « La terre, hersage en Beauce », « Maisons en constructions », « Terrassiers », « l'Emeute » celle esquissée en petit et confuse, d'une jolie confusion.

Et, il n'empêche de poursuivre avec lui l'acheminement intégral de sa pensée vers une aube de résurrection et d'espoir, ici, partout et là, surtout, dans ses tumultueuses et héroïques lithographies, dessins, de la « Chanson des Gueux » de l' « Affaire Crainquebille » d'Anatole France qui a préfacé si bellement et amicalement le catalogue de son Exposition, place Saint-Georges.

Autrement et encore d'affinité, de parité voulue de talent avec Daumier, mais venant après, très après, tant Daumier à la mode incarne un thème social exploité sinon suranné déjà quoique éternel parce que la chanson serinée est de réclame notoire et manifestement convoitée — réclame dont on use, abuse, et comme les meilleurs spécifiques, qui se gâte à être affichée, propagée sans génie, exclusivement dans la rue, comme un brandon de discorde et un levain de révolte.

Société Internationale de Peinture et Sculpture.

Cette 21e exposition a bonne tenue, c'est-à-dire que rien ne captive particulièrement l'attention et que l'impression néanmoins est plutôt favorable — si banale — aux œuvres qui l'arrêtent.

Le tableau de M. John Sargent, intitulé « Portraits d'enfants » est amusant à voir. Le coloris est brillant, la facture est souple, libre. Par certains côtés, l'habileté de métier uniformément appliquée aux étoffes, autant qu'aux figures, rappelle le faire de M. Carolus-Duran, comme celui de M. Jacques-Blanche, avec cette différence que ce dernier *intervient* plus à propos dans ses portraits et qu'ils sont d'un art moins factice et de convention apprise.

Dans ce tableau qui tient une place d'honneur chez Georges Petit, de M. Sargent, les physionomies d'enfants sont quelconques, maniérées (celle du petit garçon assis au premier plan) et les portraits de chiens nous intéressent au même degré. Nous ne saurions admirer ce qui ne nous émeut point. Encore que trop de petits chiens, trop de caniches ?

Le « Portrait du peintre Hans von Ochlshaeger », de M. Félix Borchardt, s'enlève en demi-teinte, dans l'ambiance lumineuse du paysage, d'une manière assez heureuse. Mais pourquoi M. Borchardt a-t-il donné à son modèle peintre l'allure d'un capitan à la moustache arrogante, à la carrure de lutteur qui nous le rend si peu sympathique ?

Le « Portrait d'homme » de M. Sorolla y Bastida, armé d'un appareil photographique, grandeur nature, ne saurait nous retenir ni nous passionner moins que ses « Portraits d'enfants » et son étude de « nu », nous trouvant plus vraiment attiré vers les « Femmes nues » et « Femme et Châle » de M. Friescke, d'une simplicité harmonieuse plus éloquente et franche.

Venise, de plus en plus à la mode, est exploitée à l'infini. Aucune ne rappelle celles de Ziem. On s'ingénie moins à composer, à faire une œuvre, qu'à relater l'attrait pur et simple d'un site ou d'une gondole glissant sur les canaux.

A tout prendre, la « Venise » de M. Smith a nos préférences.

Ses vues du « Grand Canal, le matin », « Église Saint-Georges, le soir », sont conçues avec tendresse. La virtuosité sereine et sûre de l'artiste n'exclut pas de ses tableaux la riche ordonnance, les assises rigoureuses des palais,

et les motifs se parent tous, sans effort, d'une belle carnation de lumière blonde épandue dans une pâte solide, colorée et fluide à la fois.

Les vues de « Venise » de M. Allègre, sont plus tapageuses, coquettes, pages d'illustrations en couleurs ; celles de M. Bompard, sont brossées avec adresse et célérité et la « Place de Saint-Marc », de M. le Goût-Gérard, est rutilante comme des « Marines » : « Sur le quai de Concarneau » et Soleil couchant » (Bretagne).

M. J. J. Rousseau a rapporté du Japon des impressions très fraîches et neuves.

M. Grimelund, avec « Soleil de Minuit » et « Nuit d'hiver » me paraît mieux donner aujourd'hui, en petit, des aspects grandioses et féeriques, souvenirs de décors de nocturnes polaires.

Citons encore MM. Carrier-Belleuse, Gosselin, Harrison, Lauth, Saint-Germier (Intérieurs arabes), Dierckz, Charlet, Casas, Félix Bouchor.

Un portrait (buste bronze), de M. Jules Claretie, de M. Bernstamm, très ressemblant.

Un buste bronze (cire perdue) de M. Antonin Mercié.

∴

Exposition Félix Borchardt.

Présentées au public, dans une préface élogieuse et diserte par M. Pascal Forthuny, ces vingt et quelques toiles exposées chez Bernheim jeune, se recommandent d'elles-mêmes. La vision est ample et large, très suivie en des annotations diverses d'atmosphère maritime et humide.

« Pour la première fois, dit M. Forthuny, et avec une éclatante netteté, cette exposition démontre que les artistes d'Outre-Rhin, malgré la rigidité des principes de leur école autochtone, ne savent plus rester insensibles à ce généreux rayonnement de lumière qui émane du foyer de l'impressionnisme et commencent à se laisser séduire par les feux chatoyants de ce prisme que se passèrent de main en main, Sisley, Pissaro, Renoir et Monet . »

— D'autre part, avec une préoccupation d'air plus grande, l'individualité de ce peintre semble, dans ses études de faubourgs et de types populaires, influencée par Norbert-Gœneutte.

*
* *

Exposition Delpy.

Un paysagiste, élève de Corot et de Daubigny, dont la notoriété n'est plus à faire et qui expose chez Félix Gérard, rue Laffitte, une trentaine de « Bords de Rivières » toujours bien pris tant qu'identiques à l'excès, et que relèvent certaines études dernières accusant plus d'émotion dans les ciels tourmentés, chargés de nuages. Cependant, de l'ensemble de l'œuvre de cet artiste, émane un sentiment d'art probe et honnête et respectueusement assagi aux réalisations plus hautaines de ses illustres devanciers.

Aquarelles de René Binet.

Bellement préfacé par le maître Gustave Geffroy (1), lequel, après avoir mis en regard d'une description de la Chapelle Palatine, dans la « Vie errante » de Guy de Maupassant, — les aquarelles de l'artiste, — conclut avec son autorité forte. «... J'ajoute que les architectures

1. Lire les Musées de « National Gallery » de « Versailles » et du « Louvre ».

comme les paysages de Binet, témoignent d'un artiste extrêmement varié, sachant exprimer les états d'atmosphère, les ciels brillants ou brumeux, les montagnes et les collines lointaines, comme les travaux précieux dus à la main savante des hommes... Chaque jour, René Binet oublie son effort et son plaisir de la veille, pour regarder la nature comme s'il la découvrait pour la première fois. C'est la raison de la fraîcheur, de la vivacité, de l'enthousiasme que revêtent ces œuvres rares. »

Et s'il nous est permis de discerner, à notre tour, nous glanerons à loisir parmi ces petits croquis lavés, charmants extraits de blocs-notes, impromptus, rapides, — tels que ceux de « Vésuve et Torre-Annuziata » ; « Baie de Castellamare » ; « Le jardin de la favorite » ; « L'Etna « ; « Le vieux Port » ; « La Marina » ; le « Mont Pellegrino. »

Exposition de Mme Ana de Carrié.

Chez Chaisne, rue Caumartin, une cinquantaine de portraits et d'études, peintures et pastels. Nous distinguerons entre tous le portrait

de Mme la comtesse de la Rocca, de facture assez savoureuse, en émettant cette simple remarque que Mme de Carrié a tort de crayonner ses pastels aussi délibérément de hachures et de traits jetés à la diable qui dénaturent le caractère de ses portraits et leur font à beaucoup d'entre eux comme une résille ajourée sur la figure, à leur incontestable désavantage.

3e Exposition intime chez Rivaud.

30, quai de l'Horloge (Pont-Neuf).

Un groupement séduisant d'œuvres d'artistes qui ont nom : Carrière (tête de femme), les « Fleurs » de Mme Lisbeth ; les « Marines » colorées, hardies et éloquentes, « Soleils couchants à marée basse » de Eugène Chigot ; les « Nus » de Henry Berton ; les fleurs de Cross et celles de Mlle Duhem ; les « Extérieurs, effets de neige » de Henri Duhem ; un paysage de René Ménard, les « Marines » de Cottet, les paysages de Dauchez, les rues d'Abel Truchet, les « Bretonnes et Bretons » de René Thiry ; Delacherche, Prouvé, Saglio, Ulmann, Roig, Drault, Bellery, Desfontaines, Dabadie,

Henri Martin, Mme Gonyn de Lurieux (Mme Y. Rambosson), une esquisse prestement enlevée de son tableau du « Salon d'automne » et une marine. Mme Marval, Thévenot, Dejardin, Fix-Masseau, Hamm et enfin les bijoux, bagues, pendentifs, peignes précieux de M. Rivaud que nous avions discernés au Salon du Champ-de-Mars et au Salon d'Automne.

Petits Salons.

Janvier 1904.

Officiellement inaugurée il y a quelques jours, au Musée national du Luxembourg, l'exposition d'ensemble de l'œuvre du dessinateur M. Paul Renouard obtient un franc succès. Tout un monde d'événements, toute une vie fertile d'actions et de gestes, passée et présente, défile sous les yeux ravis. Avec une maîtrise incomparable, le crayon du maître remémore à l'esprit des pages admirables de labeur intense, inoubliable. Il nous fixe le souvenir, le précise dans toute son acuité, de ce décor unique, prestigieux, qu'offrit à l'univers entier, en 1900, l'Exposition Universelle.

Ici, c'est l'élaboration ouvrière de la ruche

immense, où, du plus petit au plus grand, chacun collabora, à l'édification glorieuse des Palais ; là, c'est un frémissement de flot populaire qui envahit les jardins comme une houle géante et s'épand en rumeur, parmi les allées bordées de massifs verdoyants. Les types sont gravés comme impérissables, largement burinés, sobrement lavés, caractérisques, dans leur confusion inexprimable et suggestive.

Dioramas gigantesques, colorés, dans lesquels toute une humanité vivante et turbulente se meut, comme vue, observée, au travers d'un kaléidoscope colossal.

On assiste à nouveau, à toutes les scènes d'enfantement laborieux, d'une ville babylonienne, à tout ce grouillement d'artisans affairés dans les chantiers, à tous ces fastes d'inaugurations ; à la description de toutes les richesses artistiques, scientifiques, agglomérées dans les pavillons, de tous les points du globe, à la féerique magie des apothéoses ultimes.

Autre part encore, sont des portraits, frappants de vérité. MM. Loubet, Waldeck-Rousseau, Renan, Puvis de Chavannes, Cazin, Chevreul, Ambroise Thomas ; et des souvenirs de fêtes à Londres, en Bretagne.

Mais le plaisir de l'artiste et l'accomplissement de sa mission documentaire inlassable et

incessante, ne sont pas oublieux des misères humaines ; « Malades à l'hôpital Saint Thomas, à Londres » ; « Infirmerie des Invalides ».

Et toute une nomenclature spéciale sied d'être réservée à ces danseuses, à ces blondes fillettes délicates et suaves. Croquis personnels, savoureux, primesautiers, empreints d'une grâce savante et adorable, et de charme ingénu.

***

Galerie des Artistes Modernes.

Exposition de la Poignée. Dix artistes : MM. Belville, Jules Brateau, P. Courteux, A. Dammouse, Grand'homme, Arthur Jacquin, Abel Landry, Victor Prouvé, Émile Robert, Maurice Verneuil.

D'Eugène Belville, une chambre à coucher (acajou ciré, frêne de Hongrie), un lustre électrique, iris (fer forgé, cuivre et grès).

Des bijoux de M. Jacquin qui expose quelques paysages, « L'Orage sur la mer », « la Tempête », « Épaves ».

Un bureau de dame léger, pratique, d'Abel Landry ; de Victor Prouvé, « Gestes d'enfants », « Statuettes ».

Exposition James Lignier.

Très élogieusement préfacé par notre confrère M. Gustave Babin, le catalogue détaillé, fleuri de reproductions séduit à première vue.

Cependant, que devant l'œuvre de cet artiste, on est plus hésitant à formuler une appréciation, tant peu rien s'essore, de définitif, de volontaire, en ces études nombreuses et de genres divers, où d'aucunes accusent un sentiment d'art, irrésolu, flottant, incolore, chez d'autres.

Néanmoins, il appert que M. James Lignier est un bon, un aimable, un consciencieux physionomiste et que son portrait de Francisque Sarcey est une œuvre estimable, de même que certains portraits de M. E. Maillard, et encore que son goût disert et sa délicatesse naturelle, intuitive, le conduisent avec succès, évidemment vers des motifs de genre et d'intérieur, mieux là à son aise que partout ailleurs.

XIIe Exposition des Femmes Artistes (Georges Petit)

L'expérience est acquise. Elles ont prouvé, les « Femmes artistes », celles aussi « Peintres », ce dont elles étaient capables. Avec une volonté très ferme, un goût sûr, elles ont travaillé et prospéré.

Et ce n'est point tant préjuger d'une façon vaine, puisqu'elles ont déjà donné maintes preuves de leur virilité picturale, qu'un temps viendra où on distinguera difficilement dans un Salon, à première vue, l'œuvre entre toutes due à un pinceau féminin. Non contentes de s'adonner à l'art charmant de l'aquarelle et du pastel, bravement, et s'autorisant de l'exemple d'illustres devancières: Mmes Vigée-Lebrun, Rosa Bonheur, etc., elles ont attaqué l'huile à seule fin de faire mentir la chanson qui veut que la peinture à l'huile soit plus difficile que celle à l'eau, et démontré qu'elles étaient aptes à manier l'une aussi bien que l'autre.

Bref, les femmes ont conquis droit de cité et traitent de pair à égal, maintenant, n'en déplaise aux jaloux, avec leurs confrères masculins.

Toutefois, en rendant justice à la virtuosité de leurs moyens, est-il permis d'ajouter que la majorité de celles qui peignent n'est pas malheureusement indemne de toute critique judicieuse.

On leur reprochera trop d'inexpérience, constituant l'écueil d'une éducation incomplète, l'absence d'originalité, la faculté trop aiguë d'imitation, la préciosité vieillotte, l'absence d'études d'après nature et celles du dessin et de la perspective.

Aussi bien, il importerait qu'un jury plus sérieux élaguât du sein de leurs réunions, — j'appuie intentionnellement sur cette remarque, — tous travaux ne s'inspirant pas d'un souci réel d'art et de pensée moderniste rajeunie au contact de ce qu'elles voient et entendent.

Ce présent Salon nous incite à de telles réflexions qui n'ont rien en soi de désobligeant pour les gracieuses artistes, mais tendent à faire naître la plus saine émulation qui leur manque encore, et le désir de mettre en relief les qualités de celles qui, sans se départir des dons inhérents à la femme, de naturel et de charme, — estiment comme un devoir de ne pas s'éterniser à cultiver exclusivement les parterres fleuris de coquelicots et de bleuets, pour y cueillir de frais bouquets et les peindre, et

justifient d'autres titres à notre curiosité par leurs pérégrinations dans des champs d'explorations dont fourmille notre humanité autrement fertiles et suggestifs, plus appelés à élargir le domaine moral de l'interprétation créatrice et durable.

Ainsi, déjà, ici, les figures de « Femmes du peuple » de Mlle Séailles, sont empreintes d'une volonté presque farouche ! Au fond de l'orbe de leurs yeux noirs, on lit les affres des douloureuses désespérances ; visages de souffrance, — stigmatisés de larmes, aux plans rudes, que la mollesse même des contours due au métier moins assuré, est insuffisante à aplanir, à confondre dans la morbidesse générale des chairs terreuses, — en harmonie avec la tonalité sourde des vêtements miséreux couleur de bure. Cependant, à côté de ces physionomies austères et songeuses, s'acerbent des notations gaies et ensoleillées de paysages de printemps, tant pour prouver que la nature est indifférente aux douleurs sociales, ou mieux que la parure radieuse dont elle les entoure, y veut apporter un baume apaisant de consolation et d'espoir.

En ses quatre études du Jardin du Luxembourg, l'état d'âme de Mme Nina-Gallay-Charbonnel, est intervenu, dans une gamme crépusculaire, mélancolique, où le ciel, nébuleusement

clair, jette sa pâleur dominante de mourante lumière sur laquelle s'empanachent les frondaisons échevelées des quinconces défeuillés et solitaires, cernées de traits d'arabesques qui exigeraient peut-être un peu plus de retenue et de pondération dans le geste grave, amoureux, si désordonné?

Mme Nanny-Adam a exploré Venise avec une pointe d'émotion qui transperce visiblement mieux en ses pastels du « Soir à Venise » dont les « Lagunes grises » de Mlle Renée Iwill, ont retenu avec plus de délicatesse et d'esprit rêveur toute la fleur chantante et le grisant parfum.

Mme Crespel enlève, en décor de vitrail, des fleurs sur d'unicolores murailles, des fleurs, si différentes de langage de celles de Mme Desbordes que poursuit le souvenir de Gustave Moreau, d'Ary Renan, jusqu'à Léonard de Vinci — sans espoir de renouveau! — Mlle Florence Esté a étudié les Kakemonos Japonais, s'est attardée devant les Acropoles de René Ménard; Mlle Pauline Adour a songé à Henri Martin, elle a entrevu aussi l'éloquence âpre des paysages déserts de Gaston Prunier.

Mlle Frédérique Vallet-Bisson a de délicieux modèles d'enfants. Sa « Fleur d'automne » nous est familière, encore que si jolie.

Mlle Buttner mérite, sans contredit, avec ses dessins de « Lion », « Lionne couchée », une place à part ; tant le caractère de ces animaux est cherché et voulu, très écrit et attachant. Voilà de l'art qui mérite qu'on s'y arrête pour mieux y revenir une autre fois.

Citons encore : Mmes Carpentier, Dethan-Roullet, Magdeleine Popelin, Duranton, Dampt, Elise Voruz, Marie Guichard ; les miniatures de Mme Debillemont-Chardon, Isbert ; les sculptures de Mlle C. Bertrand.

Exposition des Artistes Décorateurs.

Janvier 1904.

A l'exposition de la « Société des Artistes Décorateurs » au Petit-Palais, il nous parut que rien ou presque rien n'était changé de la veille et que le « Salon d'Automne » n'avait pas clos ses portes. Nous retrouvons dans ce « Salonnet d'Hiver » des artistes que nous citâmes précédemment. La seule différence est que le cadre se trouve plus réduit. Les exposants sont répartis dans les deux galeries principales ouest et nord-est. L'attrait est donc plus limité, sans conteste, mais les tendances sont adéquates.

Toutefois, le catalogue spécifie qu'il ne s'agit que d'artistes décorateurs. Les peintres y sont en minorité, et ceux qui y exposent, MM. Cesbron, Brémond, Jeannin, Dubufe, Edme Couty, Morisset, Mme Louise Abbema, A. Tenré, A. Smith, Moreau-Néret, Joannon, ne constituent vraisemblablement pas uniquement la phalange des artistes décorateurs.

Bref, dans ce Salonnet, encore, rien d'inédit ni d'absolu. Il est intéressant, parce que tous les éléments d'art qui se sont groupés, là encore en un bloc solidaire, constituent un nouveau témoignage et ultime de l'évolution actuelle de l'art, qui exige que chaque branche productrice puisse concourir à l'élaboration de l'œuvre commune, dans la fusion utilitaire de tous les arts plastiques, appliqués, réunis sous une même égide d'art social....

Parmi les objets d'art s'imposant à l'examen, citons ceux de MM. Becker (peignes, encriers), de Martilly (coupe-papier dont la poignée est faite d'un aigle aux ailes étendues, tenant dans ses serres une perle fine, pendentif) ; les céramiques de Lachenal, de Félix Massoul ; les grès de H. de Vallombreuse, un bureau d'actrice de Régius, les reliures de Waidmann, de Mme Blaise ; les coffrets de J. de Bouchère, les émaux de Georges Jean, de Mmes Suzanne

About, Mathilde Augé ; un joli vide-poche de E. Feuillâtre (trois libellules en forment l'arcature bronze-argent et irisent de leurs ailes bleutées les parois de cristal).

Les peignes, épingles de C. Boutet de Monvel, le pendentif avec arachnide de R. Bouvet, des cadres de Mangeant.

On remarquera également une section réservée à l'art rustique breton, alsacien, indo-chinois, toutes pièces, lits, escabeaux prêtés par des collectionneurs. Aussi des cadres d'images populaires, des meubles de Majorelle, un lit cuivre déjà vu au Champ-de-Mars, de Théodore Lambert, avec garnitures, etc.

Nous ne quitterons pas le Petit-Palais sans parler du concours de photographie organisé par les soins éclairés de M. Ralph Brown, inspecteur des beaux-arts à la ville de Paris, dans la Galerie Sud, parallèle au fleuve. Nous avons examiné avec attention les *Rues de Paris* bien étonnantes de MM. Charles Jacquin, Berroux et de la Tour.

***

A propos du maître Gérôme dont on vient de célébrer les obsèques, je relève cette appréciation de son œuvre assez humoristique, dans

« l'Art contemporain » 1873 de Marius Chaumelin, un critique, disciple de T. Thoré (W. Bürger).

« M. Gérôme ne s'attaque pas aux puissants du jour (l'auteur vise les portraits de Napoléon III et de Rouher, de Cabanel, qu'il critique et il s'écrie même : « Si j'étais l'Empereur ou si j'étais M. Rouher, je ferai condamner M. Cabanel pour crime de lèse-majesté.») C'est aux personnages de l'antiquité qu'il en veut. Disciple de Paul Delaroche, il a transporté dans la peinture des anecdotes grecques et romaines la *manière* qui avait fait le succès de son maître dans la représentation des scènes révolutionnaires de l'Angleterre et de la France.. Il y a cette différence toutefois entre le maître et l'élève que, tandis que le premier vise au sentimental, au tragique, le second semble préférer le grivois, le comique, le burlesque même.

« On ne peut souhaiter une scène plus graveleuse que la *Phrynée devant l'Aréopage* : une femme, — une lorette assez mal tournée, — vient d'être déshabillée avec la rapidité d'un truc de féerie, en présence d'une vingtaine de vieux polissons qui écarquillent les yeux, ouvrent la bouche, lèvent les bras et donnent tous les signes de la paillardise la plus effrontée.

M. Gérôme eût mis le comble à sa gloire... *pornographique* s'il eût réexposé, — en même temps que la *Phrynée*, *l'Intérieur grec* du Salon de 1851, — Le *Roi Candaule* du Salon de 1859 et l'*Alcibiade chez Aspasie* du Salon de 1861.

« Voulez-vous une charge à la Daumier, une facétie rabelaisienne ? Regardez les *Deux Augures* joufflus et bedonnants, qui s'esclaffent de rire en se regardant l'un l'autre, couronnés de pampres et accoudés sur des cages remplies de volailles sacrées... »

Gérôme, accusé de pornographie, à tort ou à raison. Ce reproche ne l'émut guère d'ailleurs et ne l'empêcha non plus de devenir octogénaire.

Bien au contraire, quoique d'avis sensiblement analogue quant au côté caricatural de la Phryné, Thoré proteste spirituellement : « La *Phryné* donne tout au plus l'impression d'un petit biscuit de Sèvres à prendre dans la main. Ah ! ce n'est pas indécent, et les dames du palais auquel ce chef-d'œuvre est destiné n'auront point à rougir. »

Exposition H. Vollet (Georges Petit).

Une exposition de soixante et quelques œuvres de M. Henri Vollet, pleine de séduction, émanant de ces paysages d'Annam, de ces variétés de types locaux étudiés et dessinés par cet artiste peintre colonial, médaillé et hors-concours, qui unit à la riche et harmonieuse faconde d'une palette de coloriste, la sentimentalité d'une nature délicate et sensible.

Je distingue : *Pagodes de lotus, L'approche du typhon, Femme annamite, Fumerie d'opium, les Quatre colonnes, Causerie du soir, Hanoï, Bateaux sur le fleuve Rouge.*

∴

Exposition Stefan Popesco

(Bernheim jeune).

Un Roumain dont on ne retrouve les traces de préoccupations natales, qu'en deux ou trois paysages de son pays qui ne sont pas sans

exhumer quelque mélancolie mourante, et qui s'est plutôt révélé comme un homme de métier et un peintre à l'école de Cottet, de Lucien Simon et de Dauchez.

Tempérament évidemment prolixe doué de dons faciles d'assimilation, mais bien inspiré, à comprendre la facture simple et large de ces trois artistes ; à synthétiser, non moins qu'à réaliser l'idée d'unité en laissant subsister quelques sécheresses « sortie de messe ». Rapproché de Cazin dans son « Temps de pluie », plus personnel dans le « Sentier (Roumanie) » ravissant et dont je le félicite de la notation blonde, du ciel distingué, argenté, de la belle morbidité de facture des collines boisées ; encore ne saurais-je lui dénier de sérieux soucis d'imiter en de minuscules exemples celui dominateur de Monet, dans ses études aux différentes heures du jour de « Notre-Dame de la Joie ». Aussi bien M. Popesco n'est-il pas encore et pour cause comme notre très cher et éminent confrère Jean Dolent « Maître de sa Joie » tant il appert qu'il a beaucoup à apprendre et plus à oublier pour être entièrement lui-même.

∴

BICHE MORTE

DESSIN DE E^me St MARCEL

Les Indépendants — XXe Exposition.

(Serres du Cours-la-Reine)

1904

La meilleure preuve que les Indépendants ont abdiqué tout dessein révolutionnaire, tortionnaire et comminatoire, c'est que le public s'y presse en foule compacte.

L'ouverture de cette exposition est d'ailleurs passée dans les mœurs parisiennes et attendue avec la même fébrilité que celle des Salons officiels.

Il est même admissible qu'elle cadre infiniment mieux avec les désirs despotiques et égalitaires de notre société démocratique et que chacun constate avec une satisfaction mélangée, que plus ou moins, en soi — de par certaines comparaisons faciles à établir de *visu*, — il était apte à en faire tout autant, s'il eût voulu, ou s'il en avait eu les loisirs !...

Les exposants des Indépendants bénéficient donc ainsi, de cette intuition orgueilleuse, que chacun de ces braves gens, lampistes ou ingénieurs, a de son mérite, qui croupit tant et plus

sous l'abat-jour ou le boisseau. Aussi bien, à son gré, il appert, que du fait même que ce salon, jadis et encore d'avant-garde, jouit d'une réputation fortement panachée, — chacun, derechef, est plus à son aise qu'aux Grand et Petit-Palais, où les distances morales paraissent infiniment plus sanctionnées et définies par la garantie concédée par le gouvernement, — et qu'alors, ce chacun pardonne volontiers aux bons Indépendants, de se laisser frapper plus familièrement sur le ventre et en use comme envers de braves camarades, dont on suit, sans jalousie, les succès, qui ne blessent et ne creusent pas un éternel fossé entre l'artiste et la galerie environnante qui applaudit dès lors, bénévole et folâtre ?

Jamais théorie ne fut plus mensongère et paradoxale, mais enfin, qu'y faire ? L'opinion est ainsi ancrée dans la foule, vile multitude, qu'il faut après tout, considérer ce mal pour un bien et laisser dire.

Autrement, à part, les inévitables bodegones que fouaillait jadis si impérieusement notre confrère, M. Péladan ; et les tigres inénarrables de H. Rousseau, nous avons à enregistrer, cette année, — nous ne dirons pas, des œuvres définitives, mais une tension d'efforts très soutenus, très persévérants, une somme d'acquis

réalisée, réalisable, très persistante et tenace.

Dans ce Salon des « Indépendants » on paraît maintenant plus être et circuler dans un gigantesque atelier où, sans prétentions, tous ces artistes auraient divulgué à nos yeux leurs esquisses, leurs pochades : quelque chose un peu comme la fleur de leur âme, dont ils auraient distrait, jonché, effeuillé sur le sol, ou mieux aux murs, les pétales colorés, et il est préférable qu'il en soit ainsi ici, puisque nous les retrouverons, la plupart de ceux qui nous intéressent, bientôt ailleurs, avec des pages plus complètes, des œuvres plus parachevées.

Dans un petit Salon latéral combien éloquentes les notations de MM. Vuillard, Bonnard, Xavier Roussel, Vallotton ; plus loin, Gottlob, impérieux et étrange, halluciné, à côté, tout autour, des études de Morrice, Marc Mouclier, Roda ; les « Effets de neige » d'impression large et ample, et les « Vues de Paris », de Francis Jourdain, les « Figures populaires » de Castelucho et de Danenberg ; les « Portraits » de Mme Slavona ; un très beau « portrait de femme » de Van Rysselberghe ; les paysages de Luce, de Cross, de Lagarde, les visions de cinématographes de Tarchoff, les « Chantiers » et la « Falaise » de Gaston Prunier ; Piet, Marcel Fournier, les « Paysages » de Lebasque, de

Sérusier, de Ranson, les « Bals » de Lempereur ; les amusements juvéniles et radieux de Maurice Denis ; les pastels d'Hoffmann ; les « Bals » de Minartz, les « Paysages » de Florès, de Mâtisse, de Bétrix ; la « Récréation » de d'Espagnat, les « Fleurs » de Jacques Martin, les « Bretons » de Renault, les « Figures » d'Emile Brin, de Wallaërt, de Laramet, de Nonell, toujours farouche ; les « paysages » de Regoyos qui peut plus et mieux, ainsi que Victor Dupont, duquel j'espérais autre chose et qui aurait dû exposer certaine tête d'homme accoudé à sa fenêtre vue quelque part et qui m'a donné une plus saine idée du talent de cet artiste que ses envois, j'en excepte la « Maternité », compromettent à mon idée : le « Jardin » de Louis Valtat qui vient d'exposer chez Vollard ; « Gitanes » de Blake Vernon ; Signac.

Je tiens à citer encore, en ce rapide compte rendu sur lequel je ferai tout mon possible de revenir, M. Valton, le distingué et plein de talent président de la Société des Indépendants ; de la Quintinie ; les « Effets de neige » de Soull'ard, les « Portraits », de Skwinski ; Desgenetais ; les « Paysages » de Jaudin, Alexis le Beau, de la Villéon, Dezaunay, Hélis, Madeline, Duly qui imite Luce, mais oublie de dessiner, Louis Périnet, Friesz, Duval-Gozlan,

Albert-Joseph, Richard Ranft, Marquet, Munch, Barivoll, Briandeau, Gabriel Rousseau ; René Thiry paraît très près d'adopter une facture commerciale, je le regretterai, car cet artiste sait beaucoup ; Henry Delepauve, Hugonet, Gabriel Sue, Deltombes (natures mortes qui demandent de la pondération dans la couleur violemment acerbée et acidulée) ; Hubert Deligny, Manson (Vues de Venise) ; Henry Gaulet, Simon, Darbour, Georges Godin.

En sculpture : « Tête d'homme » bronze, de M. Hœtger.

Les Indépendants seront très courus et appréciés autant et plus que les expositions précédentes du Cours-la-Reine.

J'en ai ébauché les raisons sociales, au début de cet article, j'ajouterai même qu'elles répondent à des nécessités inéluctables.

Exposition des Peintres Impressionnistes.

(Salon de la Libre Esthétique, à Bruxelles).

1904.

Jeudi, 25 février, a eu lieu à Bruxelles, au Palais-Royal d'Art Moderne, l'inauguration du

Salon de la Libre Esthétique organisé par M. Octave Maus, directeur de « l'Art Moderne ».

Applaudissons à cet essai de décentralisation qui a rencontré la plus vive approbation et le plus loyal enthousiasme.

Telle qu'elle est présentée, — sans offrir un caractère très frappant de nouveauté pour ceux d'entre nous qui suivent le courant artistique de Paris et sont familiers chez Durand-Ruel, Bernheim et Vollard, ces principaux propagandistes, en leurs galeries, de l'Art Impressionniste — ainsi qu'aux « Indépendants » cette exposition de Bruxelles est néanmoins remarquable par l'aperçu d'un ensemble suffisamment complet, — sans l'être entièrement, puisque bien des noms manquent à l'appel, — qu'elle nous donne sur chacun de ces artistes réputés d'une École si ardemment combattue, triomphante et victorieuse, désormais.

Bien installée dans une aile du Palais, au rez-de-chaussée du Musée d'Art Moderne belge, ce Salon a groupé en effet, de belles œuvres, tant récentes que rétrospectives.

Depuis l'Exposition Universelle de 1900, qui lui réserva une salle spéciale, jamais l'École Impressionniste ne se présenta-t-elle, aujourd'hui, à nos yeux ravis, en un bloc indissoluble et sympathique?

Et c'est le cas, pour nous, une fois de plus, de laisser transpercer des regrets momentanés, de ce que notre pauvre musée du Luxembourg, n'ait encore à soumettre à l'admiration publique, que les témoignages, fort probants, mais insuffisants encore, néanmoins, de l'École impressionniste : je veux parler du legs Caillebotte.

Bref, tous ceux qui visiteront le Salon de la Libre Esthétique ouvert jusqu'au 29 mars, se réjouiront de pouvoir contempler une vingtaine d'œuvres de Manet, prêtées comme toutes celles des autres exposants, par des amateurs et collectionneurs ou directeurs de Galeries de tableaux. A côté du « Portrait » de M. Antonin Proust, nous reverrons « Sur la Plage», « La Danse aux éventails », « Le linge », « Le portrait de Mme Lemonnier, » une pochade ravissante des « Courses de taureaux » qui appartient à M. le baron Cochin ; « Le Café-concert ».

— Une vingtaine également de Monet ; entre autres : « Un effet de neige à Argenteuil » ; appartient à M. Ernest Rouart. « La Débâcle sur la Seine » ; « La Gare Saint-Lazare », une réplique du même tableau, ou le même motif interprété différemment que celui du Musée du Luxembourg : « Falaise à Pourville » ; « Une meule, effet de neige », appartient à M. Durand-Ruel, et la « Cathédrale de Rouen » ; une

« Nature-morte de fruits » ; « Le Bassin d'Argenteuil ». Douze Renoir, dont la « Loge », qui figura à l'Exposition Centennale de 1900 ; les admirables « Baigneuses » ; « La Dame à la ville, à la campagne » : « Femme au bord de la mer » ; « Portrait de Mme Carpentier et de ses enfants » ; le délicat « portrait de Mme J. Samary ».

Sept paysages de Pissaro : « La Ferme d'Éragny » ; « Paysage à Osny » ; « Le Carrousel » vu chez Durand-Ruel, antérieurement ; « Le Pont-neuf ; après-midi, soleil ».

Des Seurat, des Sisley ; « Le Port-Marly » ; « Nature-morte » ; « Saint-Mammès » ; « L'inondation ». Je discerne les « Danseuses » de Toulouse-Lautrec, la « Clownesse », « Dans le Jardin » ; de van Gogh, son amusante et vibrante esquisse des « Bohémiens » ; de Berthe Morisot ; « Chasse aux Papillons », « Dans la vérandah » ; de Paul Gauguin ; « Le Pouldu » (Finistère) ; « Paysage à Tahiti » ; « Otahi » ; remarqué au « Salon d'Automne » ; d'exquis pastels de Degas : « Repasseuses » ; « Torse de Femme » ; « Foyer de la Danse. » Les peintures : « Portrait de la Savoisienne » ; « Portrait d'homme » ; une délicate esquisse de « Chevaux de courses » ; « Danseuses ».

« La Descente de Croix », de Maurice Denis ;

« La Guirlande de fleurs » de Georges d'Espagnat, admirée chez Durand-Ruel.

Des Charles Guérin, qui expose aux « Indépendants » ; des Guillaumin, des Maximilien Luce ; Xavier Roussel ; de très beaux Signac ; « Bateaux pavoisés » ; « Mont Saint-Michel ».

De Louis Valtat, exposant aux Indépendants ; de Van Rysselberghe, des œuvres à retenir et que nous ignorions « Torse de jeune fille » adorable de lumière et de modèle ; « Lecture », un tableau ; « Portraits ».

Des Vuillard « Intérieur », « La Tasse de Café », « Fleurs » ; Un joli « Portrait de Mme Cross » dans une symphonie heureuse en violet, de Cross ; de Cézanne : « Nature morte » ; « Rue de Village », des Mary Cassatt ; des Bonnard ; « Le Déjeuner » d'Albert André et « Baigneuse ».

Il sied de féliciter les organisateurs de la Libre Esthétique, de cette exposition nouvelle qui, en consacrant définitivement à l'étranger, — si tant est toutefois, qu'à Bruxelles, on se croit encore à Paris, — et que les états d'âmes sont à peu près identiques, — notre école impressionniste, — confirme l'éloquent et éclatant témoignage d'une haute confraternité internaonale, dont l'exemple est à propager et à suivre.

Janvier 1904.

A son arrivée à Londres, *Rodin*, élu président de la « Société Internationale de peinture et de sculpture », se voit traîner par les étudiants Anglais eux-mêmes qui détellent les chevaux de sa voiture et le portent en triomphe.

FIN.

INDEX ALPHABÉTIQUE

A

About (E.), 15, 90.
Adler 152, 181.
Agache, 111.
Albert (G.), 121.
Alexander, 181.
Alma-Tadema, 56.
Aman (Jean), 71. 110. 181.
Anastasi, 32.
André (Gal), 132.
Andrieu, 9, 70.
Anquetin, 114.
Arsène Alexandre, 62, 101, 171.
Aubé, 71.
Augier (E.), 52.
Aublet, 112.
Auburtin, 55, 107.
Avy, 147.

B

Bonnat, 7, 10, 38, 40, 48, 71.
Burty, 9.
Besnus (Amédée), 12, 32, 37, 38, 48, 49.
Besnus (Georges), 120.
Blin, 18, 24.
Bigot, 18.
Both (Jean), 19.
Brunet-Houard, 24, 32, 172.
Boisselier, 27, 28, 36, 48, 49.
Bracquemond, 32, 48, 88.
Bracquemond (Pierre), 56, 182.
Béraldi, 32.
Bléry, 32.
Barye 33, 37.
Beurdeley, 40, 49.
Bénédite (Léonce), 48, 51.
Burnett, 49.
Bruant, 51.
Baudelaire, 52.
Brown, 220.
Boudin, 53, 66.
Besnard, 54, 96, 118, 130, 181.
Borchardt, 57, 204, 206.
Bonvin, 62.
Bureau (Georges), 64.
Benjamin-Constant, 65.

Bernheim 65, 93.
Baudry, 65.
Boulard (Emile), 66, 116.
Bail, 70, 153.
Berton, 71.
Bulard, 71.
Barrias, 71.
Bareau (G.), 71.
Belly, 72.
Blanche (J.), 76, 101, 181, 203.
Baertson, 77.
Bartholomé, 77, 125.
Bottini, 122.
Boverie, 78,
Bonnard. 90.
Bertrand (G.), 100, 107.
Breughel, 113.
Billotte, 113.
Béraud, 113.
Boldin 116.
Bartlett, 120.
Béronneau, 121.
Bernard (Emile), 121.
Baffier, 125.
Béroud. 129.
Benoît-Lévy, 131.
Baschet, 151.
Bonington, 151.
Breton (J.), 152.
Boyer, 181.
Bergès, 153.
Besset (Cyrille), 187, 188.
Bigot, 190.
Berchère, 200.
Binet (René), 207.
Babin (G.), 213.

C

Claus, 77.
Chauvel, 160.
Cuisinier, 160.
Charmoy (J. de), 166.
Crespel, 217.
Corrège, 193.
Carabin, 172.
Carriès, 172.
Carrière (Ernest), 182.
Coutan-Montorgueil, 167.
Caro-Delvaille, 77, 100, 106.
Charpentier (A.), 77.
Cross, 90.
Checa, 95.
Courtens (F.), 103.
Chudant, 105.
Carnot, 107.
Casimir Périer. 108.
Couturier (L.), 112.
Casas (R.), 115.
Cézanne, 116.
Colin (G.), 117.
Cazin, 125.
Cabié, 134.
Chabas (P.), 152.
Collin (R.), 153.
Colombier (A.), 157.
Claudel, 158.
Corot, 15, 25, 33, 66, 72, 85, 137.
Cals, 18, 64.
Chintreuil, 18, 72.
Castagnary, 18, 19, 57, 79.
Comayras, 25.

Constable, 29.
Crôme (Ola), 29.
Couder, 31.
Cicéri, 32.
Columeau, 48.
Chadwick, 49.
Cassidy, 49.
Couture, 51.
Claretie (Jules), 51, 55, 205.
Colonna (Ctesse), 52.
Chavannes (P. de), 52, 61, 70, 211.
Cornereau, 52, 65.
Charbonnel, 216.
Chevreul, 211.
Carrier-Belleuse, 54, 57.
Chéret 54, 76, 190.
Chabas (P.), 57.
Charlet, 57.
Chardin, 58, 64, 69, 76.
Caillebotte, 60.
Carolus-Duran, 62, 100, 101, 167 à 169, 203.
Carrière (Eugène), 65, 71, 73, 74, 100, 105, 110, 130, 181, 189, 209.
Chantalat, 85.
Chigot (Eugène), 66, 181, 209.
Chifflart, 67.
Cogniet (L.), 67, 70.
Caïn, 67.
Courbet, 70, 85, 92.
Cazin, 71, 93, 211, 224.
Cattet, 71, 76, 77, 101, 190, 209.
Cabat, 72

D

Delacroix, 7, 8, 9, 10, 15, 24, 32, 33, 40, 66.
Desbordes-Valmore, 9.
Decamps, 10, 20, 22, 25, 26, 32, 33, 40, 66.
Desgoffes, 14.
Darjou, 18.
Dupré (Jules), 19, 24, 56, 66.
Daubigny, 21, 24, 33, 66, 93.
Delécluze, 25.
Diaz, 28, 32, 72, 185.
Delteil (L), 29, 35, 49.
Desjobert, 32.
David, 33.
Dûrer (A.), 39.
Dentu, 46.
Delalande (Emile), 48.
Dumaine, 49.
Drouet, 49.
Dodet, 49.
Desboutin, 50 à 52, 55, 65.
Dumas (A.), 52.
Dailly, 52.
Dutuit, 53, 67, 68.
Delatre, 53.
Dagnaux, 57.
Delasalle, 57, 71, 179.
Dubourg, 62.
Dolent (Jean), 65, 110, 224.
Delaroche, 70.
Duffaud, 71.
Didier-Pouget, 71.
Dalou, 71.

Daumier, 72, 160, 171, 202.
Durand-Ruel, 75, 15.
Dauchez, 76.
Duhem (H.), 77, 111, 114.
Dejean, 77.
Dinet, 79, 209.
Dagnan-Bouveret, 111.
Duvocelle, 136.
Dufau, 138, 179.
Desurmont, 140.
Durer, 189.
Desmoulins, 197.
Delpy, 207.
Debillemont-Chardon, 218
Darien, 136.
Dampt, 218.
Degas, 232.

E

Enault (L.), 15.
Esnault-Pelterie, 49.
Espagnat (D.), 182, 184, 185, 189.
Etcheverry, 35.

F

Fabre (F.), 83.
Fagus (F.), 191.
Faivre (A.), 190.
Fantin-Latour, 18, 62, 63, 70, 88, 189.
Fénéon, 90.
Ferrier (G.), 32.
Ferrusac, 9.
Feure (De), 126.
Fitch, 49.
Flahaut, 137.
Flat (Paul.), 8.
Flandrin, 113.
Forthuny (P.), 206.
Fourié (A.), 57.
Foyot-d'Alvar, 132.
Fragonard, 193.
Fraipont, 79.
Français, 75.
France (Anatole.), 202.
Frantz-Charlet, 122.
Frantz-Jourdain, 177.
Frémiet, 71, 158.
Frieseke, 57.
Fromentin, 72.

G

Gandara (de la), 76.
Gautheron, 9.
Gautherin, 81.
Gardet, 158.
Gauguin, 182, 192.
Gardier (R. du), 160.
Galland, 49.
Gaultry, 17, 48.
Gagliardini, 71.
Gay (W.), 76.
Gelfroy (Gustave), 73, 207.
Gérôme, 56, 57, 134.
Gémier, 115.
Geoffroy, 130.
Géricault, 46, 67.
Gilsoul (W.), 115.
Gosselin, 57, 136.
Gounod (Jean), 30.
Goya, 51.
Godin (Henri), 161.

Grimelund, 57, 130.
Griveau, 76.
Grandgador, 9.
Guigou, 65.
Guilloux (C.), 54.
Guillemet, 71.
Guinier, 78, 132, 181.
Guignet, 106.
Guillaumin, 233.

H

Harpignies, 18, 88, 138.
Hanoteau, 24.
Harrison, 49.
Havet, 79, 118.
Héseltine (Arthur), 29, 49, 124.
Henner, 65, 70, 138.
Hermann-Léon, 138.
Holbein, 33, 189.
Hobbema, 69.
Hochard, 71, 107.
Hugo (Victor), 67, 167.
Humbert, 137.
Humphreys-Johnston, 57.
Huet (Paul), 25, 32, 33.

I

Ibels, 90.
Injalbert, 83.
Isabey, 66.
Iwill, 111.

J

Jacquin, 212.
Jadin, 20, 21, 25.
Jal, 25.
Jeannin, 137.
Jongkind, 18, 88.
Jourdain (Francis), 182, 227.

K

Keary, 49.

L

Larche, 71.
La Touche, 97, 109.
La Caze, 86.
Lapostolet, 18.
Lambert (E.), 9.
Lavieille, 17, 32.
Lassalle, 9.
Lansyer, 18.
Lapierre, 24.
Laurens (A.), 64.
Laurens (J. P.), 64, 71, 139.
Laurent (E.), 77, 140.
Lagarde, 109.
La Lire, 130.
Lachenal, 189.
Laprade, 169.
Lemonnier, 23.
Lebourg, 172.
Lépine, 200.
Lepère, 182.
Legrand (Marc), 159.
Lesseps (F. de), 158.
Leygue, 9.
Legros (A.), 18, 83, 189.
Leroux, 24.
Le Roux (Laura), 139.
Lefebvre (J.), 140.

Legrand (L.), 118, 123.
Lemaire (M.), 112.
Lempoëls, 112.
Lee-Robbins, 104.
Léandre, 97, 190.
Le Sidaner, 66, 97.
Lewis-Brown, 58, 66.
Le Roux (C.), 63, 64.
Lévy-Dhurmer, 79, 96.
Lhermitte, 97.
Lejeune, 138.
Lignier (J.), 213.
Lisbeth (Delvové - Carrière), 110, 182, 209.
Linton (H.), 17.
Loubet (Emile), 24.
Lurieux (Gonyn de), 182, 210.
Lunois, 123.
Lucas (D.), 71.
Luigi-Loir, 71, 139.
Luce, 90.
Lorrain (C.), 69.
Loiseau, 200.
Lynch, 57.

M

Manet, 18, 51, 52, 88, 185.
Marilhat, 24, 33, 46.
Millet, 24, 72.
Méryon, 32, 33, 46.
Mérimée, 52.
Monet, 53, 92, 174, 185, 193, 206, 224.
Milcendeau, 55, 90.
Morrice, 57, 114.
Moreau (G.), 61.
Michel (E.), 68.
Maas (N.), 69.
Metsu, 69.
Maignan, 71, 140.
Mérite (E.), 71, 157.
Meissonier, 72.
Mottez, 72.
Mourey (G.), 75.
Ménard (R.), 76, 116.
Martin (H.), 77, 143.
Meunier (C.), 77, 125, 157.
Maillaud (F.), 78, 141.
Mallarmé (S.), 78.
Maindron, 82.
Marqueste, 82.
Murillo, 86.
Mita, 91.
Meslé, 98.
Maufra, 100, 181.
Monchablon, 190.
Mortier (A.), 187.
Maupassant (Guy de), 207.
Maus (Octave), 239.
Moreau-Nélaton, 110.
Muenier, 111.
Montenard, 117.
Margueritte, 124.
Mangeant, 126.
Munckazy, 130.
Maillard (D.), 148, 149.
Manzana, 173, 174, 175.

N

Nanny-Adam, 217.

Nazon, 24.
Neuville (A. de), 71.
Nézière (de la), 79.
Noirot, 142.
Nocq (H.), 125.
Norbert-Gœneutte, 206.

O

Octobre (Aimé), 71.
Osbert, 120, 123.
Osterlind, 124.
Ostade (Van), 69.
Oudry, 20.

P

Pater, 69.
Pathey, 45.
Peter (V.), 159.
Perrier, 155.
Pétroz, 23, 30, 44.
Petit (G.), 55, 75.
Peyrol, 71.
Péladan (J.), 226.
Picabia, 181.
Piet, 90.
Picard (G.), 98.
Pissaro, 18, 88, 92, 206.
Plessy (F.), 159.
Pointelin, 71, 154.
Portier, 49.
Point (A.), 170.
Popesco (Stepan), 223.
Prunaire (A.), 5, 10, 29, 32, 39, 49, 160.
Prunaire (Fanny), 5, 38, 39, 43.
Prouvé (V.), 55.
Prunier (Gaston), 66, 90, 121, 165, 227.
Prinet, 76.
Prud'hon, 70.
Proust (A.), 231.

Q

Quignon, 57.

R

Rouart, 231.
Renan, 62, 214.
Rivaud, 209.
Rubens, 201.
Roslin, 185.
Rambosson (Y.), 182, 210.
Rouchomowski, 161.
Roussel, 193.
Rousseau (Th.), 10, 17, 24, 28, 64, 66.
Rochette, 5.
Rembrandt, 33, 50, 62, 69, 201.
Rops, 39.
Renoir, 51, 61, 171, 195, 196, 206.
Ricard, 51.
Rochefort (H.), 52, 92.
Raffaëlli, 54, 104, 193.
Rochegrosse, 50, 143.
Romani (J.), 61, 94.
Rodin, 61, 67, 78, 82, 100, 125, 160, 181.
Ruysdaël, 69.
Roll, 71, 111.
Rixens, 71, 116.
Rigolot, 71, 59, 141.

Ribot, 171.
Rivière-Théodore, 157.
Richemont (de), 141.
Renouart, 124, 200 à 212.
Rivière, 116.
Robert-Fleury, 72.
Robert-Fleury (T.), 144.
Ridel, 78, 144.
Rémond, 78.
Reymond de Broutelles, 78.
Roger-Marx, 79, 117.
Régamey (F.), 79.
Rysselberghe (Van), 90, 227, 233.
Ranft, 90.
Roybet, 94, 124.
Rodenbach, 97, 197.
Rœderstein, 107.

S

Saint-Marcel (N.), 47, 49.
Saint-Marcel (E.), 5 à 49, 88.
Sand (M.), 9.
Saintin, 23.
Scheffer (H.), 28.
Schopin, 30.
Sagot (Clovis), 39, 194.
Salvator (Rosa-Mayer), 49.
Salvatar Rosa, 51.
Sand (Georges), 52.
Sisley, 53, 71, 92, 206.
Steinlen, 54.
Saint-Germier, 57.
Steen (J.), 69.
Simon (L.), 71, 76, 101, 104, 106.
Soulier (Gabriel), 75.
Saint-Germier, 79.
Signac, 90, 185.
Seyssaud (R.), 91.
Sorolla y Bastida, 94, 204.
Scevola (Guirand de), 97, 115.
Séailles, 216.
Scharf, 103.
Sain, 106.
Saglio, 106.
Sureda, 124, 181, 190.
Schommer, 130.
Struys, 133.
Suau (de la Croix), 161.
Steinlen, 201, 202.
Sargent (J.), 203.
Smith, 204.

T

Taluet, 81.
Tavernier, 10, 32.
Tassaert, 72.
Tattegrain, 145.
Tardieu (V.), 147.
Tanzi, 71.
Terburg, 69.
Thomas (A.), 211.
Thoré (W. Bürger), 20.
Thaulow, 55, 103, 122, 193.
Toulouse-Lautrec, 61, 232.
Troncy, 149.
Trigoulet, 190.
Truchet (A.), 113, 181.

Thévenot, 98.
Trutat, 72.
Troyon, 66.
Thomy-Thiéry, 66, 67, 73.

V

Véron (T.), 9.
Villain, 18, 64, 76.
Vollon (A.), 18, 64, 88.
Viau, 40.
Vernay, 64.
Verlaine, 74.
Vail, 77, 109.
Vibert (P.), 78, 160.
Vicaire (G.), 83.
Velasquez, 86.
Vogler, 92.
Vallet-Bisson, 92, 217.
Verstraëte, 107.
Veber (Jean), 113, 124.
Villon, 124.
Vallombreuse (de), 126.
Vollard, 169.
Vuillard, 172, 233.
Vibert (James), 182.
Vallotton 182, 227.
Verneuil, 212.
Vigée-Lebrun, 214.
Vollet, 223.
Van de Put, 160.
Valton, 228.
Valtat, 233.

W

Watteau, 15.
Whistler, 18, 57, 88.
Wynants (Jean), 19.
Waldeck - Rousseau, 23, 211.
Weerts, 100, 112.
Wageman, 118.
Waltner, 124.
Wéry, 182.

Z

Zola (Emile), 152.
Zuloaga, 61, 94, 102.
Ziem, 73, 204.
Zo, 147.
Zwiller, 148, 149.
Zier, 150.
Zandomeneghi, 195, 196.

TABLE DES MATIÈRES

Chapitres	Pages
1. — Edme Saint-Marcel	5
2. — Marcellin Desboutin	50
3. — Petits Salons	53
4. — Le musée du Luxembourg	59
5. — Collections Dutuit et Thomy-Thiéry	67
6. — Exposition Eugène Carrière	73
7. — Société Nouvelle de peintres et de sculpteurs	75
8. — Les Orientalistes	78
9. — Marbres et statues	80
10. — De Tiare et d'autres	84
11. — Les Indépendants	88
12. — Exposition Mita ; René Seyssaud ; Mars-Antony	91
13. — Société d'Artistes Espagnols	94
14. — Société des Pastellistes Français	96
15. — Les Salons de 1903. Société Nationale des Beaux-Arts	99
Société des Artistes Français	127
16. — Exposition des Arts Musulmans	163
17. — Exposition Carolus-Duran	167
18. — Armand Point	170
19. — Vente Arsène Alexandre	171
20. — Exposition Manzana	173
21. — Le « Salon d'Automne »	175

22. — Exposition G. d'Espagnat 184
23. — Petits Salons 186
24. — Société Internationale de peinture et de sculpture 203
25. — Exposition Félix Borchardt 206
26. — Exposition Delpy. 207
27. — Aquarelles de René Binet. 207
28. — Petits Salons 210
29. — Galerie des Artistes Modernes 212
30. — Exposition James Lignier 213
31. — XIIe Exposition des Femmes Artistes. . . . 215
32. — Exposition des Artistes Décorateurs 218
33. — Exposition H. Vollet. 223
34. — Exposition Stefan Popesco. 223
35. — Exposition des « Indépendants. » 225
36. — Exposition de la « Libre Esthétique » à Bruxelles. 229
37. — Rodin, élu Président de la « Société Internationale de peinture et de sculpture » à Londres. 234

Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN.

91 [illegible]

GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01498 3106

DUJARRIC et Cie, ÉDITEURS, Paris, 50, rue des Saints-Pères

EXTRAIT DU CATALOGUE

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE

BECKE (Louis). — **Scènes de la Vie Polynésienne**, traduit de l'Anglais par HENRI CHATEAU, 1 vol. 3 50

CARNEGIE (Andrew). — **La Grande-Bretagne jugée par un Américain**, traduit de l'Anglais par ALBERT SAVINE, 1 vol. 3 50

ORZESZKO (Elise). — **Idylles Brisées**, traduit du Polonais par V. DE ZABIELLO, 1 vol. 3 50

ROOSEVELT (Président Th.). — **La Vie au Rancho**, traduit de l'Anglais par ALBERT SAVINE, 1 vol. 3 50

— **Chasses et Parties de Chasse**, traduit de l'Anglais par ALBERT SAVINE, 1 vol. 3 50

SIEROSZEWSKI (Venceslas).— **Yang-Hun-Tsy (Le diable étranger)**, traduit du Polonais par B. KOZAKIEWICZ, 1 vol. . 3 50

LES RELIGIONS DES PEUPLES CIVILISÉS

HENRY (Victor). — **La Magie dans l'Inde Antique**, 1 vol. . . 3 50

HOUDAS (O.). — **L'Islamisme**, 1 vol. 3 50

NICOLAS (A.-L.-M.). — **Seyyèd-Ali-Mohammed, dit le Bâb**. 1 vol. 3 50

OUVRAGES DIVERS

DELAGE (Emile). — **Chez les Russes**, 1 vol. 3 50

DONNET (Gaston). — **Japon et Corée**, 1 vol. 3 50

HESS (Jean). — **La Question du Maroc**, 1 vol. 3 50

HEUDEBERT (Lucien). — **Promenades au Dahomey**, 1 vol. . . 5 »

Mayenne, Imprimerie CH. COLIN.